



René Pujol

**LA
RÉSURRECTION
DE M. CORME**

Roman policier

1935

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

I UNE PROPOSITION HONNÊTE.....	3
II LE DOMAINE DE COMBENAC	17
III MES ENNEMIS INCONNUS.....	27
IV PRÉVU ET IMPRÉVU.....	38
V UNE CONVERSATION	49
VI LA COMBINAISON DE JEAN-MARIE	61
VII PREMIER ÉPISODE DE CHASSE.....	70
VIII UN PETIT VOYAGE.....	80
IX QUELQUES SURPRISES	89
X UNE RELATION NOUVELLE	100
XI UNE CONVERSATION.....	111
XII UN GRAIN DE VÉRITÉ	120
XIII ENCORE DU NOUVEAU.....	129
XIV LES ENNEMIS DE M. HENRI.....	139
XV LES PIERRES	149
XVI KORTZIEFF.....	158
XVII UNE RENCONTRE.....	167
XVIII FINIR L'HISTOIRE	174
Ce livre numérique.....	183

I

UNE PROPOSITION HONNÊTE

Lorsque j'eus poussé la porte du bar, je fus soudain très ennuyé. Il y avait là beaucoup de monde, beaucoup de jolies femmes, beaucoup de jeunes gens élégants, et j'eus la pénible impression de ne pas être assez bien vêtu pour prendre place parmi eux sans une véritable honte. J'étais propre, mais la doublure de mon veston demandait grâce depuis de longues semaines, mon pantalon avait des goitres aux genoux et ma casquette était de fort mauvaise coupe. Quant à ma cravate, mieux valait n'en pas parler.

Je me sentis si gêné que j'eus envie de m'en aller. Par bonheur, j'aperçus tout de suite mon cousin qui m'attendait. Il m'appela d'un grand geste. Je n'étais pas en retard ; toutefois, je remarquai qu'il avait pourtant déjà bu trois verres. Il était donc là depuis longtemps.

– Bonsoir, Jacques...

– Bonsoir, Charles...

Nous échangeâmes une simple et rapide poignée de main, comme des gens que la vie réunit souvent. Je voulus me jucher sur un tabouret, mais mon cousin m'arrêta :

– Mettons-nous plutôt à une table, nous serons mieux pour causer.

Il choisit un guéridon relativement isolé et nous nous assîmes face à face. Nous ne commençâmes à parler qu’après avoir demandé selon la formule rituelle : « Deux martinis bien secs... » au garçon obséquieux et méprisant pour mes manchettes effrangées que je cachais pourtant avec soin.

Charles hésita quelques secondes avant de dire :

– Je te remercie d’être venu...

– C’est la moindre des choses, puisque tu t’es donné la peine de me fixer un rendez-vous..., répondis-je sur un ton dont l’ironie ne le frappa point.

Il reprit après une nouvelle pause :

– Le hasard nous a séparés... Je ne t’ai pas rencontré depuis quatre ans...

– Cinq, rectifiai-je. Exactement depuis que j’ai voulu t’emprunter cinquante louis.

– Comme le temps passe !... fit Charles sans accuser le coup. Qu’est-ce que tu es devenu, mon vieux Jacques ?...

J’eus un sourire d’une mélancolie amère :

– Rien, moins que rien... Je vais d’avatars en avannies... Cela ne me gêne pas de te le raconter, et l’histoire tient d’ailleurs en peu de mots. C’est presque une épitaphe. J’ai trop aimé les cartes et les chevaux. Ce sont des vices élégants qui coûtent horriblement cher, surtout quand on s’obstine à croire qu’ils peuvent rapporter de l’argent. J’ai tout perdu, fors l’honneur ; je suis ruiné de fond en comble. Plus de maison, plus d’auto, plus rien... Je ne suis même plus un Français moyen, puisque j’ai cessé d’être imposable. Voilà où j’en suis, Charles !...

– Malgré tes déboires, tu n’es pas diminué physiquement ?...

– Ni moralement ! complétai-je avec un bon rire. Je ne suis en état d’infériorité que parce que, malgré mon ascétisme actuel, mes besoins dépassent mes moyens...

– Je comprends ça... murmura mon cousin.

Il resta silencieux pendant que le garçon servait nos consommations, puis il poursuivit l’interrogatoire :

– Depuis ta débâcle, de quoi vis-tu ?...

– De métiers qui n’en sont pas, avouai-je. À Paris, si on a de la volonté, on peut toujours se débrouiller, même honnêtement s’il le faut. Les combinaisons ne manquent pas, il suffît de les trouver. D’ailleurs, tu ne dois pas être tout à fait sans savoir ce que je fais, puisque ton pneu est venu me dénicher dans mon taudis de l’impasse Guelma...

J’habitais, en effet, une mansarde au dernier étage d’un de ces hôtels meublés comme il y en a tant dans le quartier Pigalle. La clientèle de cet hôtel était plus que suspecte et nous n’étions pas nombreux à dormir la nuit. Les habitants dormaient plutôt le jour. Mon locatis n’était naturellement pas luxueux, ni même très propre, mais je ne payais que soixante-dix francs par semaine, « service compris. », affirmait sans ironie le patron. Il y avait un seul valet pour toutes les chambres et encore il était d’une surdité décourageante. Cela me changeait du temps où je vivais dans les palaces des Champs-Élysées.

Charles hocha pensivement la tête.

– Veux-tu mon opinion, Jacques ?... Tu es descendu bien bas !...

– Ne t’inquiète pas de ma descente, ripostai-je aussitôt, agacé de cette commisération. Garde ta petite pitié pour

d'autres. Je me trouve très heureux comme ça et je ne demande rien à personne...

– Pardon si je t'ai offensé, s'excusa Charles.

Je lui frappai sur l'épaule :

– Du tout, mon vieux, du tout !... À mon tour de te poser quelques questions peut-être indiscrètes... Toi, qu'est-ce que tu as fait depuis que tu m'as refusé mille francs ?...

– J'ai voyagé,... fit évasivement Charles avec une sorte de gêne.

– Loin ?...

– Assez loin...

– Et cela t'a réussi ?...

– Pas mal, en ce sens que je suis riche,... enfin, très à mon aise.

– Eh bien ! tant mieux, je te félicite. S'il n'y avait que des gens riches, l'existence serait bien plus agréable...

– Les gens riches ne sont pas toujours bons...

– Je suis sûr que ce n'est pas ton cas... Tu dois m'avoir écrit pour me prêter de l'argent...

– Sois donc sérieux ! dit-il sans réaction nette.

Je l'observais avec grand soin depuis mon arrivée au bar. Certes, il était impeccablement vêtu, il avait l'air cossu, sa cravate et la mienne ne se ressemblaient guère, mais j'avais l'impression que ce n'était pas un homme satisfait de son sort. Cela se comprenait à l'expression des yeux, au pli désabusé de la bouche. J'avais devant moi un inquiet ou un malade.

Lui aussi m'observait avec attention.

– Tu n’as pas changé,... me dit-il. Tu as la même allure, le même visage. Les soucis t’ont laissé intact...

Je lui retournai le compliment en toute sincérité :

– Toi non plus,... tu n’as pas vieilli, tu n’as pas encore un seul cheveu blanc... Moi non plus, d’ailleurs...

– J’étais angoissé à l’idée qu’en quelques années tu pouvais être devenu chauve...

– Angoissé ?... m’exclamai-je, amusé par cette déclaration saugrenue. Ma calvitie ne serait qu’une catastrophe strictement personnelle... Pourquoi la perte de mes cheveux te consternerait-elle à ce point ?...

Il me regarda pour la première fois bien en face.

– Parce qu’elle rendrait impossible l’affaire que j’ai à te proposer...

– Une affaire intéressante ?...

– Très intéressante.

Je jugeai politique de ne pas prononcer tout de suite les mots qui me brûlaient pourtant les lèvres. Dans certains cas, la trop vive curiosité est une faiblesse. Je me doutais que ce n’était pas par pure compassion que mon cousin m’avait recherché et m’avait envoyé un pneumatique. La prudence me conseillait d’attendre maintenant qu’il démasquât ses batteries.

Nous n’avions jamais nourri beaucoup d’affection l’un pour l’autre, malgré l’union parfaite de son père et du mien. Nous n’avions aucun goût commun, aucune affinité. Pendant notre enfance et notre adolescence, nous nous trouvions souvent ensemble parce que nos parents se voyaient plusieurs fois par semaine. Mais, dès la disparition de ma mère et de ma tante, mortes les dernières, nous avons cessé de nous fréquenter. La cassure avait été brusque et nous ne nous étions même pas

aperçus de notre éloignement, car il ne marquait la fin d'aucune sympathie réelle et, par conséquent, d'aucune joie à nous fréquenter.

Charles se décida à entrer dans le vif du sujet :

– Est-ce qu'une proposition lucrative est susceptible de te séduire ?...

– Ça dépend... Je suis un type dans le genre de Diogène, ... un passionné du moindre effort... Dans mon état, la paresse, ou plutôt l'atonie, est la meilleure philosophie.

J'avais mis dans ces mots le plus d'indifférence et de mollesse possible. Sous ces dehors, mon attention s'exaspérait de seconde en seconde.

– Oh ! cela n'exigerait pas une grande fatigue de ta part, dit mon cousin. Si tu acceptes, je ne te demanderai aucun effort épuisant...

– Hé ! hé !... tu commences à me tenter... Qu'est-ce que tu voudrais de moi ?...

– Tu es libre de tout engagement ?...

– Libre comme l'air.

– Aucun fil à la patte ?...

– Aucun.

– Eh bien ! voici...

Mais il se tut, hésitant au moment de s'expliquer davantage. Ses doigts tambourinèrent nerveusement la table. Je remarquai que la sueur perlait à ses tempes, mais c'était sans doute parce qu'il faisait très chaud dans ce bar.

– Cela n’a rien d’extraordinaire, dit-il enfin. Je voudrais me reposer et je ne puis le faire qu’avec ton concours. Ce n’est pas compliqué, hein ?

– Peut-être, répliquai-je, mais je ne comprends rien à ce que tu racontes...

Il me fixa avec une dureté soudaine.

– Justement !... Une des principales conditions de notre pacte, c’est que tu ne comprennes pas trop de choses...

– Il y a tout de même un minimum !...

– Ce minimum, c’est l’ignorance absolue.

– Je ne te savais pas si féru de mystères, fis-je en affectant de plaisanter. Tu es gentil, mais vraiment chiche de détails !... Parle-moi mieux !

– Je te parle comme je dois te parler ! riposta-t-il avec une impatience que je trouvais exagérée. Je te fais une offre, libre à toi d’accepter ou de refuser.

– Tu ne m’as encore fait aucune offre... Il faudra bien que tu te décides à lâcher ta pensée !...

– Je ne suis pas assez sûr de toi pour ça.

Cette fois, je m’insurgeai, mais sans me fâcher.

– Si tu regrettes de m’avoir fait venir, changeons de thème, veux-tu ?... Tenons-nous-en aux généralités. Je resterai volontiers dans l’ignorance en ce qui concerne ton mouvement de philanthropie à mon égard et je te remercierai avec émotion de m’avoir offert cet excellent apéritif, dont j’avais perdu le goût depuis belle lurette !... Es-tu allé voir les nouveaux massifs du Luxembourg ?... Ce sont des chefs-d’œuvre !...

Je n’insistai pas, car Charles ne m’écoutait pas. Comme il s’attardait dans ses réflexions, je me mis à siffloter. Au bout

d'une minute, il acheva son verre d'un trait, paya, se leva et me dit :

– Viens !...

Ce n'était pas une invite, mais un ordre comminatoire, donné si haut que nos voisins entendirent. Le respect humain me poussait à ne pas bouger de place. Malgré tout, je me levai et, les joues un peu rouges, je suivis mon cousin.

*** **

Le ciel de mai, d'un joli bleu, commençait à se piquer d'étoiles. Nous suivions lentement et en silence la rue Royale, vers la place de la Concorde. Nul ne faisait attention à nous.

Charles s'arrêta au milieu du trottoir :

– Mon cher Jacques...

Il me sembla que mon cousin faisait un effort pour adoucir sa voix jusqu'à la fausse tendresse. Il avait le même ton que moi quand j'essayais de lui soutirer de l'argent.

– Mon cher Jacques, dit-il, je suis surmené, exténué, fini... Oui, fini à trente-deux ans, neurasthénique,... misanthrope, dégoûté de l'existence,... à un pas du suicide !...

– Joli programme !... ricanai-je à mi-voix.

Je crus que mon ironie ne le touchait pas.

– La fortune considérable que j'ai amassée, poursuivit-il, me cause mille fois plus de soucis qu'elle ne m'a jamais procuré de plaisirs...

Je récidivai lourdement dans mon ironie :

– C’est une légende que nous connaissons tous depuis notre plus tendre enfance... La fable du savetier et du financier... L’argent ne fait pas le bonheur !...

Charles se fâcha, me secouant par le bras et frappant du pied sur l’asphalte.

– Ne m’interromps donc pas comme ça !... c’est stupide à la fin !... Inutile de faire le sceptique et le malin, tu grilles de connaître la suite !...

– Mais cette suite ne vient pas vite ! répondis-je.

– Eh bien ! je t’offre de mener pendant trois ou quatre mois la vie d’un châtelain... Tu auras une bonne table, un intérieur confortable, une bibliothèque... Tu te promèneras, tu mangeras, tu boiras, tu liras,... bref, tu auras l’illusion d’être rentier... Aucun travail, aucune contrainte...

– C’est tout ?...

– Il me semble que ce n’est déjà pas mal.

– Et après ces trois ou quatre mois ?...

– L’histoire sera terminée pour toi. Nous nous quitterons bons amis.

– C’est-à-dire que tu me laisseras retomber dans ma misère ?... J’aurai de nouveau connu la prospérité, et patatras !... je passerai sans transition de l’aile de faisan au pain sec... Francement, cela ne m’enthousiasme pas...

Mon cousin ajouta :

– Je ne te laisserai pas sans argent... Tu pourras te ruiner une fois de plus. Je te donnerai vingt mille francs, que tu iras perdre au cercle le soir même.

– Je les perdrai, c'est probable, acquiesçai-je avec gravité. Cela, c'est une volupté que tout le monde n'est pas capable d'apprécier. Elle est réservée à l'élite.

– En principe, acceptes-tu ?... me demanda Charles.

Si j'acceptais ?... Mais oui, j'acceptais !... Est-ce que le naufragé qui se noie repousse la bouée de sauvetage ?... Mais, par diplomatie, je feignis de me tenir encore sur la réserve :

– Je ne refuse pas. Mais je ne pourrai valablement te répondre, dis-je, que lorsque tu m'auras expliqué avec plus de clarté de quoi il s'agit... Tu as l'esprit de famille, je le sais, mais tu ne vas pas me donner vingt mille francs pour l'unique satisfaction de me voir manger, boire et dormir ?...

– Je comprends ton objection, reprit mon cousin. Malgré mon désir de t'éclairer, je ne serai pas très prolix. C'est à prendre ou à laisser. Tu es libre de refuser sans me donner tes raisons. Mais, d'autre part, si le peu que je vais te dire te déconcerte, te stupéfie même, ne cherche pas à me tirer les vers du nez. Je te raconterai ce que j'ai mis dans mes projets de te raconter, pas un mot de plus. Tant pis si bien des points demeurent obscurs.

– L'indiscrétion n'est pas mon défaut principal, affirmai-je. Et puis j'ai été soldat, je sais respecter une consigne sans la comprendre... En somme, tu désires que pendant quelques mois je t'obéisse *perinde ad cadaver* ?...

– C'est à peu près cela.

– J'aurai seulement à exécuter tes ordres ?...

– Tu auras surtout à faire preuve de patience.

– Eh bien ! va,... dis-moi ce que tu veux et peux me dire... Je suis tout oreille.

Tête baissée, hachant ses phrases les séparant par des longs silences, Charles me tint alors ce discours plutôt singulier.

– Toi et moi, nous avons toujours eu une grande ressemblance physique... Enfants, nous avons l'air de deux jumeaux... Cette ressemblance ne s'est pas atténuée avec l'âge, au contraire... Tu es glabre et moi je porte une courte barbe en pointe, mais nos traits sont rigoureusement les mêmes... Il suffirait que tu ne te rases pas pendant quinze jours ou trois semaines pour que nous soyons de nouveau identiques... C'est ce qu'il faut que tu fasses... Quand tu auras la même barbe que moi, tu viendras me rejoindre à Combenac, près de Saint-Gaudens, dans la Haute-Garonne. C'est un coin ravissant.

J'ai acheté là une ferme à allures de castel, des vastes terres et des forêts... Tu arriveras selon l'horaire que je te fixerai, et, dès que tu seras chez moi, je disparaîtrai...

– Tu quitteras le pays ?...

– Oh ! non, ce n'est pas la peine. D'ailleurs, j'ai horreur des voyages. Je veux simplement m'assurer un repos complet, un calme absolu, jusqu'à ce que mon système nerveux ait repris son équilibre... Je suis très déprimé, j'ai besoin de me remonter... La maison est immense, nous ne nous incommoderons pas mutuellement. Je m'enfermerai au premier étage, d'où je ne sortirai pas du tout. Je rêverai, je ferai de la chaise longue, j'écrirai peut-être mes mémoires... Le soir, tu me feras une petite visite et nous jouerons aux cartes.

– Je respecterai ton farniente... Mais moi, qu'est-ce que je ferai de mes journées ?...

– Cela ne me regarde pas. Je te le répète, tu les emploieras à ta guise.

– Mais pas en restant claustré avec toi ?... Je n'ai pas un tempérament de cénobite. Je pourrai visiter le pays, chasser, pêcher ?...

– Bien sûr, tu sortiras quand cela te chantera... Tu auras un cheval et une auto... Aucune permission à me demander !... La contrée est pittoresque...

– Et les habitants ? demandai-je.

– Ils sont peu nombreux, mais sociables... sympathiques... Tu te feras sûrement des amis parmi eux... En somme, ce sont de belles vacances que je t'offre.

– Je te remercie, Charles,... je suis très touché... Cette vie de château me tente... Mais, sans mentir, pourquoi m'offres-tu ces belles vacances ?...

Mon cousin ne broncha pas.

– Je t'ai prévenu, je ne répondrai pas, ajouta-t-il. Contente-toi d'accepter... ou de refuser.

– Pourtant, ma petite curiosité est raisonnable... J'en sais vraiment trop peu, car le rôle que tu me destines est difficile... Tu dois connaître des gens là-bas ; s'ils entrent en conversation avec moi, je risque de gaffer ?...

Charles secoua la tête :

– Depuis que je me suis établi à Combenac, je n'ai jamais adressé la parole à personne dans le pays... Je me suis borné à des coups de chapeau.

– Alors, tu dois avoir la réputation d'un fameux sauvage !...

– Cela n'a aucune importance. Rien ne t'oblige à rester taciturne comme moi. Tu pourras être l'homme le plus bavard du département si cela te plaît. Je n'y verrai jamais d'inconvénient.

Je suggérai d'un ton calme et hypocrite :

– Mais enfin... prévoyons tout... Si quelqu'un vient te voir de loin,... quelqu'un qui te connaisse bien,... une de tes anciennes relations, par exemple ?...

Le visage de Charles se rembrunit :

– Il te suffira de renvoyer ce quelqu'un au diable avec toute la grossièreté dont tu seras capable !... La paix !... La paix à tout prix !... D'ailleurs, je n'ai donné mon adresse à personne... Et puis j'ai un domestique qui fera bonne garde.

– Ah ! observai-je, il y aura quelqu'un dans notre secret ?...

– Un valet de chambre,... un garçon très dévoué,... spécial,... dit mon cousin. Je suis sûr de lui comme de moi-même... S'il le faut, je te jure qu'il saura écarter les importuns...

– Tout cela est parfait, approuvai-je. Je sens que je serai comme un coq en pâte... Quel dommage que tu ne veuilles pas me révéler le vrai motif de ton éclipse !...

Charles répondit en toute innocence :

– Mais je te l'ai révélé, mon vieux... Pas l'ombre d'un mystère là dedans !... Rien qu'un impérieux besoin de repos... C'est une ordonnance de mon médecin...

Je me campai résolument devant mon cousin :

– Charles, écoute-moi... Pourquoi as-tu recours à moi si tu n'as pas confiance ?... Comment veux-tu que je te sois utile si tu me laisses dans l'ignorance absolue ?

Il alluma sa cigarette d'une main qui ne tremblait pas :

– J'ai bien confiance en toi, dit-il ; n'empêche que tu n'en sauras pas davantage... du moins aujourd'hui... Les événements m'obligeront peut-être à entrer plus tard dans la voie des confidences... N'y compte pas trop... Je te demande une réponse nette. Est-ce oui ou non ?...

– C'est oui ! m'exclamai-je.

Charles poussa un soupir qui pouvait exprimer aussi bien le soulagement que le regret.

– Allons dîner, conclut-il. Je te verserai au dessert la somme qui t'est nécessaire pour vivre tranquillement jusqu'à ton départ et pour te composer un vestiaire convenable... Il ne faut pas lésiner...

– Naturellement, fis-je en l'épiant de côté, pendant ces belles vacances que tu m'offres, il y aura pour moi des petits risques,... des dangers ?...

– Oui, dit Charles.

J'insistai avec une fausse désinvolture :

– Danger de mort ?...

– Oui, répondit encore mon cousin.

Et nous entrâmes chez Maxim's.

II

LE DOMAINE DE COMBENAC

D'après les instructions concises envoyées par mon cousin quarante-huit heures avant mon départ de Paris, je devais descendre à Prat-Bonrepeaux où je trouverais une voiture pour me conduire à Combenac.

J'avais fort bien dormi dans mon sleeping jusqu'à Toulouse, mais, depuis mon changement de train et surtout depuis l'exécrable café au lait qu'on m'avait servi au buffet, je trouvais le voyage fastidieux. J'avais pris la ligne de Bayonne jusqu'à Boussens. Là, j'étais monté dans le tortillard de Saint-Girons, qui m'amenait cahin-caha, sautillant de traverse en traverse, vers ma destination.

J'étais seul dans mon compartiment et je m'ennuyais. Le paysage était pourtant beau, et, en d'autres circonstances, je l'aurais admiré. Des deux côtés de la voie, des gaves s'échevelaient dans d'étroites vallées et les hautes dentelures des Pyrénées sciaient le ciel à l'horizon. L'ensemble était austère et pittoresque, mais je m'en souciais peu. Je ne songeais qu'à moi-même.

En trois semaines, depuis mon entrevue avec mon cousin, rien d'anormal ne s'était passé. J'avais quitté mon taudis de l'impasse Guelma pour un bon petit hôtel de la rue Moncey.

J'avais convenablement profité de mes derniers jours de Paris, grâce aux libéralités hebdomadaires de mon cousin. Ce qu'il m'allouait ne m'avait pas permis de faire une noce à tout casser, mais mon sort était assez enviable. Ma barbe avait poussé dans la sérénité, et mon coiffeur l'avait taillée exactement comme celle de Charles, en prenant modèle sur une photographie que j'avais reçue en temps utile.

La coupe terminée, la ressemblance était telle que le chevalier des ciseaux m'avait dit : « Je ne sais pas de quelle année date ce cliché, mais vous n'avez pas changé d'une ligne... C'est merveilleux de ne pas vieillir... »

J'avais alors expliqué :

– C'est pour faire du cinéma.

Ainsi, jusqu'à nouvel ordre, je n'étais plus Jacques Corme, mais Charles Corme. Cela ne me troublait d'ailleurs nullement et mon changement de personnalité me laissait froid. Je ne pouvais même pas m'accoutumer à l'idée que je roulais vers des périls inconnus et que la modification de mon système pileux pouvait causer ma mort.

« Bah ! pensais-je, jamais un homme ne m'a fait peur. Il me suffira d'être toujours sur mes gardes... Faisons le point avant d'arriver... Mon bon cousin ne redoute pas pour lui-même, l'intrusion de la police, il me l'a affirmé. Il n'a rien fait de contraire aux lois de son pays. Il ne peut donc craindre qu'une vengeance personnelle, mais cette crainte me paraît lancinante. Il a très peur, il est terrifié par des ennemis dont j'ignore tout et sur qui il refuse de me fournir le moindre renseignement... J'ai peine à croire que ce soient des bandits, car Charles a toujours été trop bourgeois pour avoir de mauvaises fréquentations... Quelle sorte de rancune peuvent lui vouer ses adversaires ?... N'importe !... Qu'ils viennent, je me défendrai... Je suis capable de rendre les coups avec usure... Ce qui m'ennuierait le plus, ce serait une histoire de femme plaquée... d'enfant abandonné... Je

consens à jouer un rôle, mais je préfère que ce rôle soit beau... Bah ! n'anticipons pas et conservons l'œil frais et perspicace. »

Comme, en dépit de mon passé orageux et de mon présent médiocre, j'avais la faiblesse de tenir encore passionnément à la vie, je m'étais muni de deux revolvers automatiques, et j'emportais assez de balles blindées pour soutenir un siège en règle. Après tout, je n'avais pas promis à mon cousin de me laisser égorger comme un tendre mouton. Cette résignation n'était pas dans mon caractère.

Les freins grincèrent, le train cessa de faire du saut d'obstacle et un employé cria :

– Prat-Bonrepeaux !... Prat-Bonrepeaux !...

Je redescendis avec mes deux grosses valises, et je constatai de loin, non sans amertume, que deux employés malmenaient rudement ma belle malle toute neuve. Ils me parurent avoir l'intention saugrenue de jongler avec elle sans nécessité, mais elle était trop lourde et elle s'écrasa sur le sol.

Deux hommes seulement attendaient sur le quai de la petite gare : le facteur et un autre. J'en conclus sans gros effort d'intelligence que cet autre était sans doute le domestique chargé de me conduire à Combenac.

En effet, cet homme se dirigea vers moi comme s'il m'avait toujours connu, me salua silencieusement et me débarrassa de mes bagages. Le facteur, quand je passai devant lui, porta la main à son képi. En réciproque, j'ôtai une seconde mon chapeau avec un sourire de bienveillance. Ce salut fut mon premier geste sous ma fausse identité.

L'auto rangée dans la cour était une voiture de série, une conduite intérieure, comme on en voit des milliers sur les routes de France. Je ne m'attendais pas à une auto blindée comme en ont les gangsters américains, mais je fus tout de même un peu déçu par la banalité de ce véhicule.

J'étais à peine installé sur les maigres coussins de l'arrière que mon guide me remit une lettre. Elle émanait de mon cousin et ne contenait aucun souhait de bienvenue ; elle disait simplement :

« Je te rappelle qu'il est inutile d'adresser la parole à mon valet Jean-Marie. »

Cela, Charles me l'avait déjà écrit : c'est pourquoi je n'avais même pas dit bonjour à cet homme en descendant du train. Je n'avais pas prononcé un mot ; lui non plus. J'estimais que ce mutisme était excessif, mais, puisque j'avais accepté d'obéir passivement, il n'eût pas été correct d'enfreindre déjà les ordres de mon cousin.

Il ne m'était pas interdit d'examiner mon chauffeur. Jean-Marie avait un peu plus de quarante ans. Il était grand et fort, avec de puissantes épaules et un cou d'athlète. Toutefois, ses traits n'étaient pas ceux d'une brute. Il avait des yeux bleus et candides qui, à mon avis, ne reflétaient pas une intelligence bien vive. En résumé, le modèle du bon domestique.

Ma malle arrimée avec soin, Jean-Marie se mit au volant et nous partîmes. Je notai qu'il passait poliment ses vitesses, sans les faire grogner. L'auto s'engagea sur une route de bonne largeur. Nous traversâmes une plaine peu étendue, puis nous roulâmes en pleine forêt, le long d'une rampe assez dure.

Il fallut ensuite quitter la grande route pour un chemin plus étroit qui s'élevait en lacets vers la droite, toujours sous bois, et dont tous les tournants étaient masqués. Dix minutes après, la montée cessa, nous étions arrivés sur une sorte de plateau. Jean-Marie accéléra, ce que je n'aurais pas osé faire sans connaître le parcours.

À la sortie d'un petit pont, le chemin se coudait brusquement à angle droit. Je n'eus que le temps de me cramponner à mon siège. Juste après le virage, j'aperçus une seconde un tronc d'arbre gisant en travers de la chaussée. À la vitesse où nous allions, l'accident était inévitable.

Si j'avais tenu le volant, j'aurais vivement braqué à gauche pour amortir le choc. Jean-Marie n'eut pas ce réflexe ; il se contenta de freiner à fond au risque d'un capotage et la voiture alla donner droit sur l'obstacle. D'instinct, je m'arc-boutai pour ne pas culbuter la tête la première.

Il y eut un fracas de vitres brisées, puis le silence. Rien que le chut léger du vent dans les feuilles. J'avais été bousculé, mais je m'en tirais sans blessures. Mes coudes me faisaient un peu mal, c'était tout. Il en était de même pour Jean-Marie qui me paraissait intact. Il se retourna pour me regarder avec placidité.

– Je n'ai rien, dis-je afin de le rassurer. À peine quelques contusions. Et vous ?...

Jean-Marie, sans daigner me répondre, descendit pour vérifier les dégâts. Très vexé, je faillis l'injurier, mais, à la réflexion, je me contins. Si j'avais oublié la consigne, lui s'en souvenait, même en cette circonstance plutôt dramatique. Je descendis aussi sans lui garder rancune. La main sur la crosse de mon browning, je scrutai les environs. Ils étaient déserts.

Le pare-choc avait convenablement rempli son rôle, de sorte que les mains-avant et le radiateur n'avaient pas souffert. L'auto restait en état de marche. Seules les ailes baissaient le nez, mais il était facile de les redresser. C'était d'ailleurs, pour l'instant, un souci superflu.

En faisant le tour de la voiture pour en terminer l'inspection, je compris pourquoi Jean-Marie n'avait pas braqué à gauche. Un gouffre profond d'une cinquantaine de mètres, vertical, béait au ras du chemin. Si nous avions culbuté là de-

dans, toute préoccupation au sujet de notre avenir fût devenue évidemment superflue.

Jean-Marie, toujours flegmatique, s'occupait déjà de débayer le passage.

Cela nous fut relativement aisé. Ceux qui avaient disposé le tronc d'arbre en travers du passage s'étaient servi, pour l'amener là, de petits rondins que nous retrouvâmes à pied d'œuvre. Il ne nous fallut donc qu'un instant pour repousser le lourd billot et pour le culbuter dans le fossé.

Cette besogne achevée, le silencieux Jean-Marie m'ouvrit respectueusement la portière, remonta lui-même sur son siège et nous repartîmes.

« Cela débute bien ! pensai-je, plus amusé qu'effrayé. Comme petite fête inaugurale, je ne pouvais souhaiter mieux. »

Les mystérieux adversaires de Charles, c'est-à-dire les miens depuis mon arrivée à Prat-Bonrepeaux, ne perdaient pas de temps. Ils manifestaient leur dangereuse activité dès le retour de celui qu'ils supposaient rentrer de voyage. Ils étaient donc au courant de tous ses mouvements. Mon rôle ne s'annonçait pas comme étant de tout repos. Si je n'organisais pas tout de suite autour de moi une sévère défense, je risquais fort de ne jamais toucher la prime de vingt mille francs promise par mon cousin.

Et, pourtant, il y avait quelque chose de bizarre dans l'attaque dont je venais d'être l'objet. Pendant que nous roulions le tronc d'arbre, rien n'était plus facile que de m'abattre à coups de revolver. Dès lors, pourquoi ne l'avait-on pas fait si on en voulait à ma vie ?...

La propriété de mon cousin commençait à trois kilomètres de là. Un écriteau cloué à un chêne me la signala : DOMAINE DE COMBENAC, *Défense de chasser*.

Je vis de tous côtés des terres labourées et des prairies, puis une châtaigneraie et enfin la maison, au centre d'une vaste pelouse. Quelques massifs et des rosiers en buissons l'entouraient.

Telle quelle, cette maison évoquait une forteresse. Toutes les portes et les fenêtres étaient fermées, ce qui donnait à la bâtisse un air triste et hostile. Je remarquai en m'approchant que les vantaux étaient d'un seul panneau clouté, comme pour clore une prison, et que les volets étaient en bois plein, même ceux du premier étage. Sous le toit s'étiraient à intervalles égaux des fentes verticales destinées sans doute à l'aération du grenier, mais qui évoquèrent dans mon esprit les meurtrières des manoirs féodaux.

– Ce n'est pas folâtre, me dis-je, mais là dedans on doit se sentir protégé.

Jean-Marie fourragea dans trois serrures avec trois clefs différentes, poussa la porte, s'effaça pour me laisser pénétrer dans la maison et referma aussitôt derrière moi. Une souris n'aurait pas eu le temps d'entrer en surnombre.

Je me trouvais maintenant dans un hall plongé dans la pénombre. Autant que j'en pouvais juger, le style de son mobilier était rustique.

Des pas firent craquer les marches de l'escalier, et l'électricité s'alluma tandis qu'une voix allègre s'exclamait :

– Enfin, c'est toi !... Tu ne saurais croire combien il me tardait de te voir !

– Mais... moi aussi, répondis-je.

Mon cousin était, en effet, si content qu'il m'embrassa sur les deux joues. Cette effusion inaccoutumée me laissa froid.

Charles me parut plus pâle et plus maigre que lors de notre dernière rencontre.

– Que je te regarde !... dit-il en me saisissant aux épaules pour me tourner vers la lampe. Où en est cette barbe ?... Pas mal ! pas mal !... Je ne suis pas peigné tout à fait comme ça, mais enfin..., avec quelques petites retouches, la ressemblance sera complète... As-tu fait bon voyage ?...

– Très bon, répliquai-je. On a déjà voulu me tuer.

– Quoi ?... Te tuer ?... Où ?... Comment ?...

– Je vais t’expliquer ça...

Je racontai sans trémolos dans la voix l’accident auquel nous venions d’échapper. Charles m’écoula en se promenant nerveusement de long en large.

– Ce n’est pas possible !... dit-il en guise de conclusion. Ce tronc d’arbre s’était abattu là par hasard...

– Tu oublies les rondins disposés dessous ?...

– Non, non !... Ce n’est qu’une coïncidence, reprit-il. « Ils » ne peuvent pas être déjà rendus dans le pays !...

– Et moi, je te certifie qu’il s’agit bel et bien d’un attentat. D’ailleurs, demande à ton silencieux domestique ce qu’il en pense.

Justement, Jean-Marie reparaisait, chargé de mes valises. Bien qu’il eût à sortir de nouveau pour aller chercher ma malle, il referma les trois serrures.

Quand Jean-Marie se fut débarrassé de son fardeau, mon cousin lui frappa sur l’épaule et se mit à faire avec les doigts des signes rapides. Le domestique répondit par d’autres signes du même genre.

– Mais c’est un sourd-muet !... m’exclamai-je.

– Oui, répliqua Charles.

– Voilà donc pourquoi il était inutile de lui parler ?... Il n'entend rien !... C'est assez inattendu... Tu aurais pu me prévenir !...

– Je voulais d'abord t'intriguer un peu, avoua mon cousin. C'était une mystification pas méchante... Je ne supposais pas qu'il y aurait tout de suite du grabuge...

Et avec un égoïsme satisfait :

– Tu vois comme j'ai bien fait de t'appeler auprès de moi !...

Je ne pus m'empêcher de rire.

– Merci du plaisir !... De mon point de vue, je n'ose affirmer que j'aie aussi bien fait de me rendre à ton appel !... Mais puis-je me laver un peu ?... C'est nécessaire après un pareil voyage.

– Suis-moi, je vais te montrer ta chambre. Elle est au premier étage, à côté de la mienne. C'est la plus belle de la maison.

Cette chambre me plut au premier coup d'œil. Grande, fraîche, meublée à l'ancienne, elle prenait jour par deux fenêtres. Quand j'écris qu'elle prenait jour, c'est une façon de parler. Les volets étaient hermétiquement clos et renforcés à l'intérieur par des barres de fer et des verrous.

– C'est à se croire dans un château fort ! plaisantai-je.

– Mais oui, répliqua, mon cousin. Nous sommes dans un vrai château fort. Nous pouvons résister à n'importe quelle attaque...

– D'après mes premières déductions, cette attaque te paraîtrait prochaine ?... demandai-je, en examinant les portes d'une épaisseur insolite.

– Je n’en suis pas sûr,... murmura Charles. Le lit est bon, mais, si tu veux un matelas de plus...

Je ramenai mon cousin à la question qui m’intéressait.

– Tu as bien une idée sur l’assaut que tu prévois ?...

Mon cousin se borna à répondre d’une voix cassante :

– Je t’ai prié à Paris, de ne pas m’interroger... Le cabinet de toilette est là...

Et, sans m’en dire plus, il me laissa seul. Je remis à plus tard le soin d’en apprendre davantage.

Dans le cabinet de toilette, j’eus l’agréable surprise de découvrir une baignoire.

J’étais en prison pour un temps indéterminé, mais la prison ne manquait pas de confort. Je n’avais aucun effort à faire pour la préférer à mon bouge de l’impasse Guelma.

III

MES ENNEMIS INCONNUS

Je m'adonnais depuis un bon moment aux abrutissantes douceurs de la sieste, après un déjeuner succulent, quand mon cousin vint m'éveiller. Dès que je rouvris les yeux, je l'aperçus à mon chevet, l'index sur les lèvres comme Hermès l'Égyptien. Il avait l'air si ému que je crus convenable de bondir sur mes pieds en m'écriant :

– Qu'est-ce qu'il y a ?...

Mais il réitéra avec inquiétude son invitation au silence et se pencha pour chuchoter :

– Parle moins fort... Il y a quelqu'un en bas.

– Quelqu'un chez nous ?...

Je disais tout naturellement déjà : « chez nous », en attendant de dire « chez moi », de la meilleure foi du monde.

– Oui, chez nous, répondit Charles. Si tu n'avais pas dormi comme un loir, tu aurais entendu la porte.

– Nous avons affaire à un de tes ennemis ?...

Je cherchais déjà mon browning, quoique n'ayant nulle envie de jouer à la petite guerre.

Charles me rassura :

– Pas du tout !... C'est un de mes voisins de Combenac, un certain M. Barthe.

– Qu'est-ce qu'il veut, ton M. Barthe ?

– Jean-Marie n'a pas su me l'expliquer, va le voir toi-même... Cela ne doit pas être bien important.

Je donnai un coup de brosse à mes cheveux et je m'apprêtai à descendre. En me quittant, mon cousin me recommanda la prudence :

– Surtout, ne sois pas trop bavard, hein ?... Contente-toi de le laisser parler... Après tout, j'ignore qui envoie cet homme ici... En principe, tu dois te méfier de tout le monde...

– Ne crains rien, je serai circonspect... C'est d'ailleurs d'un intérêt vital pour moi...

La prévention diplomatique que je pouvais avoir contre mon visiteur tomba tout de suite. Ce n'était pas un coquin que je trouvai au salon.

M. Barthe avait exactement l'air de ce qu'il était : un brave hobereau pyrénéen, bon vivant, truculent, incapable de pensées tortueuses et de combinaisons méphistophéliques.

– Monsieur, me dit-il après m'avoir tendu une main soignée quoique assez calleuse, je n'ai pas encore l'honneur de vous connaître, bien que nos propriétés soient mitoyennes.

– Jusqu'ici, je suis très peu sorti, répondis-je. Un petit malaise m'a tenu claustré...

– Mais vous n'êtes pas malade ? demanda M. Barthe avec sollicitude.

– Oh ! maintenant, je me porte à merveille... Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de vous recevoir chez moi ?...

– J’irai droit au but, promit M. Barthe. Vous avez probablement remarqué que nous sommes infestés de sangliers ?

J’étais par hasard renseigné là-dessus, un fermier m’ayant, la veille, raconté ses malheurs avec beaucoup de prolixité.

– Hélas ! fis-je d’une voix affligée, les maudites bêtes viennent de me saccager un champ de maïs et tout mon sarrasin.

– Eh bien ! reprit M. Barthe, nous voulons nous débarrasser de ces sales bêtes et nous organisons demain une battue. Nous allons en découdre !... Voulez-vous accepter de vous joindre à nous ?...

Pour me donner le temps de réfléchir, j’émis une objection que je savais fausse :

– Mais il me semble que la chasse est encore fermée ?...

– La chasse aux animaux nuisibles reste toujours ouverte, répliqua mon voisin en souriant. Il suffit d’y mettre les formes, et j’ai toutes les autorisations nécessaires. Nous pourrions user de nos pétoires tout à loisir. D’ailleurs, le sous-préfet de Muret sera des nôtres...

La douce perspective de chasser en compagnie du sous-préfet m’émerveilla : je n’eus plus aucune hésitation.

– J’accepte volontiers, dis-je.

M. Barthe enregistra avec calme cette acceptation.

– Naturellement, vous avez un bon fusil ?...

– Oui, déclarai-je, sans être fixé sur la valeur du matériel cynégétique de mon cousin...

Tout ce que je savais, c’est qu’il y avait des armes, car je les avais vues.

– Vous chargerez à chevrotines,... continua M. Barthe. Si vous n'en avez pas, je vous céderai quelques cartouches...

– Je vous remercie infiniment,... fis-je sans me compromettre.

Je lui offris un verre d'eau-de-vie que j'allai quérir moi-même et qu'il but plus facilement que moi, car elle était jeune et raclait la gorge.

Nous échangeâmes quelques vérités premières sur la température, puis nous nous quittâmes après avoir pris rendez-vous pour le lendemain.

Quand j'eus fidèlement rapporté cet entretien à mon cousin, il me parut soucieux et perplexe.

C'était un pusillanime.

– Cela te chiffonne que j'aie occire des sangliers ?... fis-je.

– Tu n'aurais pas dû accepter, apprécia-t-il.

– Pourquoi donc ?

– Il y aura trop de gens.

– Cela ne me déplaît pas !... Après ça, je connaîtrai la figure de tous nos voisins... Ce n'est pas inutile.

Charles soupira sans conviction :

– Tu as peut-être raison... Enfin... tu verras bien...

La journée se traîna, monotone, fastidieuse comme les précédentes. Les seules heures agréables étaient celles des repas, toujours copieux et bien cuisinés par Jean-Marie, et celles du sommeil. La conversation maussade et creuse de mon cousin m'ennuyait prodigieusement.

Le lendemain, je trouvai au rendez-vous une vingtaine de chasseurs animés des plus énergiques intentions tant au sujet des sangliers dévastateurs que du déjeuner qui suivrait l'hécatombe. Je les étudiai un à un sans découvrir parmi eux aucun suspect. Ils avaient la conscience si tranquille qu'ils ne s'aperçurent pas de mon examen insistant. C'étaient tous des gens du pays, cela s'entendait à leur accent et se voyait à leurs manières. Il y avait là des châtelains, le sous-préfet de Muret, promis par M. Barthe, un curé qui n'était pas le moins décidé, et des paysans d'apparence cossue. Moi seul n'étais pas autochtone.

Autour de notre groupe, une véritable meute menait grand tapage. Les bêtes criaient encore plus que les chasseurs, ce qui n'était pas peu dire. Chacun avait amené son animal favori. À côté de chiens courants de belle race, de luxe même, j'aperçus des simples bergers plus ou moins bâtards, des cabots de structure non orthodoxe, mais pleins d'intelligence et de feu. Ceux-là ne seraient pas les derniers à l'hallali.

Je pensai soudain qu'un chien pourrait me servir dans ma situation, et je décidai d'en avoir un le plus tôt possible. Un homme et une brave bête valent deux hommes.

La battue commença bientôt. Il s'agissait de repousser les sangliers vers une petite rivière, le Salat, affluent de l'Ariège. Déployés en éventail, fusil au poing, nous marchions à une quarantaine de mètres les uns des autres, à travers une contrée si accidentée que nous nous perdions souvent de vue. Il y avait des haies vivaces, des buissons et même des boqueteaux.

Les chiens, malgré les trompes qui les rappelaient, donnaient déjà de la gueule assez loin devant. Les pistes étaient nombreuses et fraîches. Le premier coup de fusil éclata vers la droite, puis j'en entendis presque aussitôt trois autres. Des cris joyeux m'annoncèrent que nous comptions déjà deux pièces au tableau.

J'étais, depuis mon adolescence, un passionné de la chasse. À demi courbé, le doigt sur la gâchette, j'avancais en surveillant mon secteur. Je traversais un coin broussailleux où des taillis de chênes et des touffes de genièvre hautes de un à deux mètres limitaient l'horizon.

Une détonation très proche, trop à mon gré, me fit sursauter. Il me sembla que cette détonation avait claqué juste derrière moi et qu'une balle venait de siffler à mes oreilles. Dans ce coin de la battue, le gibier n'était pas le sanglier, c'était bel et bien moi.

Je marchais sur la crête d'un monticule ; en moins d'une seconde, je compris qu'aux yeux de mon chasseur je constituais une cible magnifique, et j'eus un réflexe qui, sans doute, me sauva. Je me laissai simplement choir sur les genoux et sur les mains.

Au même instant, une seconde détonation fit vibrer désagréablement mes tympanes ; mon bonhomme doublait le coup. Il avait visé avec tout son soin, car deux brindilles furent sectionnées à la hauteur où ma tête se trouvait bien peu de temps auparavant. Debout, j'aurais eu le crâne fracassé.

Je me relevai aussitôt et, sans réfléchir à mon imprudence, je fonçai vers l'endroit d'où on cherchait à m'abattre. Je supposais ainsi qu'il n'y avait qu'un chasseur et je ne voulais pas lui laisser le loisir de recharger son arme.

Si je l'avais aperçu, je l'aurais descendu comme un lapin. Mais j'eus beau me hâter, courir à droite et à gauche, je battis en vain les buissons. Le mystérieux tireur avait disparu. Il ne devait pas être loin, mais il se cachait de façon parfaite.

Mon voisin de droite se rabattit vers moi pour me demander sans penser à mal :

– Sur quoi avez-vous tiré ?... Sur une femelle ?...

- Ce n'est pas moi qui ai tiré, répondis-je, très placide.
- Alors, ça doit être Mauvezin, à votre droite ?...
- Je ne sais pas...

Mauvezin, hélé, affirma qu'il n'avait pas tiré non plus. Il avait entendu deux détonations et c'était tout. On ne s'attarda pas à approfondir ce problème dont j'étais seul à même de donner la solution et la chasse continua. Mais la leçon m'avait été profitable ; au lieu de me tenir à mon poste, je restai jusqu'à la fin dans le sillage dudit Mauvezin. Je pensais que les bandits n'oseraient pas renouveler leur attentat en risquant de tuer un autre que moi. Et, par surcroît de précaution, je regardai plus souvent derrière que devant.

Ce fut avec soulagement que j'entendis sonner le rassemblement. J'avoue que les résultats de la battue, pourtant très brillante, me laissèrent indifférent. J'étais surtout content d'être sain et sauf. Rien n'est plus agaçant que le vrombissement spécial d'une balle de fusil, surtout quand on a la certitude qu'elle vous est pratiquement destinée.

Avant le déjeuner, on procéda au partage et un quartier de marcassin m'échut. Puis on se mit à table dans une auberge où tout était prêt pour nous recevoir, et je m'abandonnai sans contrainte au charme agreste et bon enfant de ces agapes. Je n'avais pas à craindre d'être assassiné devant mon omelette au jambon. Nous mangeâmes et nous bûmes si copieusement que le festin dura jusqu'à six heures. Au dessert, le sous-préfet me parut un tantinet fatigué. Il n'était d'ailleurs pas le seul dans ce cas.

Chargé de mon quartier de venaison, je me dirigeai vers Combenac en compagnie de M. Barthe. Il était d'une humeur charmante et tint absolument à me répéter en cours de route, avec de larges éclats de rire, une histoire de perdrix qu'il venait de raconter cinq ou six fois. Je l'écoutais en riant aussi fort et je le tenais par le bras pour marcher plus près de lui.

Je le quittai à l'entrée du petit chemin conduisant au domaine, après une dernière audition de l'histoire de la perdrix. Maintenant que j'étais sauvé, je la trouvais moins comique que les précédentes, et je n'attendis pas la fin pour serrer la main du narrateur.

J'avais à peine fait une cinquantaine de mètres sous bois, d'un pas assez bien assuré et tranquille, quand quelque chose m'advint. Quelque chose de très désagréable. Je reçus un coup de matraque sur la tête.

Le coup était asséné avec force. Par bonheur, il m'atteignit au sommet du crâne et mon chapeau l'amortit. Je fus à demi étourdi, mais pas tout à fait assommé. J'aurais même pu me retourner pour essayer de me défendre.

Si je ne le fis pas, ce fut parce que je gardai tout mon sang-froid. Mon intérêt n'était pas de résister. Je portais mon fusil à la bretelle, je n'avais donc pas le temps de le saisir, de l'armer et de le braquer. Si j'esquissais le premier des mouvements nécessaires, j'allais instantanément recevoir un second coup de gourdin, peut-être mieux ajusté et plus concluant que le premier.

Mieux valait tomber comme une masse, et c'est ce que je fis en exhalant un gémissement de douleur.

– Cette fois, il y est !... chuchota une voix. C'est un beau knock-out !...

Et une autre voix ajouta :

– Vite, fouillons-le !...

Deux hommes se penchèrent sur moi et je sentis leurs mains palper mes vêtements. Ils agissaient sans méthode, comme des gens très pressés.

J'avais si peu perdu mes forces que je me demandai s'il ne fallait pas engager la lutte. Je pouvais compter sur l'effet de la surprise pour terrasser un de mes adversaires. Mais ils étaient

deux, ils possédaient sans doute un petit arsenal, et je n'aime ni les couteaux ni les revolvers. J'avais bien un browning, mais il était au cran d'arrêt et difficile à extirper de la poche arrière de mon pantalon. Je conservai donc mon inertie d'homme évanoui, et je me laissai tourner et retourner sur le sol au gré de mes vainqueurs.

– Il n'a rien dans son veston !... grogna l'un avec dépit.

J'entr'ouvris imperceptiblement les paupières pour savoir à qui j'avais affaire. C'était plus que de la simple curiosité. Je ne vis qu'un de mes agresseurs, et cette courte vision ne me renseigna guère. Il portait une casquette enfoncée jusqu'aux yeux et le bas de son visage disparaissait sous une épaisse barbe noire qui me parut postiche.

– Rien dans ses poches de pantalon non plus... Il ne l'a pas sur lui, conclut avec désappointement celui que je ne voyais pas.

– Parbleu ! s'exclama l'autre en se redressant. J'ai toujours prédit ça, moi !... Il fallait être bien naïf pour se figurer qu'il trimbalait ça sur lui !... Je te l'ai rabâché sur tous les tons ; cette attaque stupide ne pouvait rien fournir d'utile...

Le premier lâcha un juron :

– Tout de même, nous finirons bien par l'avoir !...

– Ou alors, ajouta froidement le barbu, si nous ne pouvons pas tirer de lui ce que nous voulons, nous ne nous contenterons plus de lui faire peur et de lui caresser l'occiput avec une trique !...

Et, débordant d'une haine implacable qui me donna la chair de poule :

– Quel dommage qu'on n'ose pas l'égorger tout de suite !... Je lui serrerais le kiki avec une joie !...

À quoi celui que je ne voyais toujours pas répondit :

– Pas de bêtises !... Pour l’instant, il nous est plus précieux vivant que mort... Décampons !... Nous n’avons plus rien à faire ici ce soir...

Ils s’éloignèrent, mais j’attendis encore un long moment avant de bouger. Je jugeais prudent de jouer la comédie jusqu’au bout. Je me relevai comme un monsieur qui sort vraiment d’un évanouissement et qui rassemble avec peine ses forces et ses idées.

« J’ai une sacrée chance de m’en tirer avec une bosse, pensais-je en me frottant le crâne. Ils ne désiraient pas me tuer, mais ils ont failli le faire... Il faudra désormais que je me méfie de tout, même de mon ombre !... J’aurais peut-être eu la satisfaction d’en amocher un !... Ce qu’il y a de plus vexant, c’est que j’ignore après comme avant ce qu’ils cherchent avec tant de passion... Qu’est-ce que cela peut-être ?... Un document ?... Des bijoux ?... »

Tout en méditant de la sorte, je parvins enfin au château, où je me barricadai avec une satisfaction profonde. Charles me trouva dans la salle de bains où je m’appliquais des compresses d’eau froide.

Quand j’eus raconté à mon cousin les aventures qui avaient failli deux fois me coûter la vie, il n’eut pas un mot de condoléances, mais il entra dans une colère folle.

– Tu n’as pas été malin !... Il fallait résister, te débattre, appeler !... s’écria-t-il. Ce n’est pas si souvent qu’ils se mettront à portée de ta main !

– J’aurais voulu te voir à ma place !... protestai-je.

– Tu aurais dû en blesser un, le contraindre par tous les moyens à rester là !...

– Et si l’autre m’avait tué ? objectai-je en caressant rêveusement ma bosse.

Je compris que cette objection, qui avait pour moi une certaine valeur, ne comptait pas du tout pour mon cousin. Il continua avec une véhémence croissante :

– Tu es idiot de les avoir laissé filer !... Je ne te paye pas pour faire des gaffes de cette taille !...

– C'est bon, dis-je avec sécheresse. Je n'aime pas les reproches. Puisque tu n'es pas content de mes services, je reprendrai demain le train pour Paris et je redeviendrai Jacques Corme... C'est moins reluisant, mais ce n'est pas si dangereux.

Cette menace apaisa Charles comme par enchantement :

– Excuse-moi,... reprit-il. Je suis injuste à ton égard... Mes paroles ont dépassé ma pensée... Je voudrais tant me débarrasser de ces canailles !...

IV

PRÉVU ET IMPRÉVU

Depuis que j'étais à Combenac, je n'avais vu arriver aucun courrier et cela ne me surprenait point. Puisque mon cousin se cachait, il n'avait certainement donné son adresse à personne. Il ne fallait pas être grand clerc pour deviner cela. Ce fut donc un événement sensationnel quand, un beau matin, le facteur communal, celui que j'avais vu une fois à la gare de Prat-Bonrepeaux, se présenta au château pour y déposer une lettre.

Nous étions en train de déjeuner. Le silencieux Jean-Marie remit avec une espèce de solennité l'enveloppe à Charles qui l'examina en tous sens comme une pièce de musée.

– Il n'y a pas de prénom, dit-il d'une voix presque chevrotante... Cela ne peut être que pour toi...

– Non, non, ce n'est pas pour moi ; répondis-je ; nul au monde ne sait que je suis en villégiature dans les Pyrénées...

Mon cousin tourna et retourna de nouveau la lettre. Il était comme un commerçant acculé à la faillite qui reçoit un papier d'huissier et qui s'imagine, en ne le lisant pas, retarder l'inéluctable.

– Elle a été mise à la poste à Toulouse... reprit Charles.

Je n'ai jamais compris les pusillanimes. Je suis de ceux qui préfèrent être tout de suite fixés sur leurs ennuis.

– Ouvre-la donc ! m'écriai-je.

Mon cousin obéit avec effarement, comme s'il n'avait pas encore envisagé cette solution. Je vis que la missive était fort courte, et je vis aussi que les quelques lignes qu'elle contenait suffisaient à faire blêmir Charles et à l'agiter d'un tremblement nerveux.

– Une mauvaise nouvelle ? demandai-je.

– Oui,... assez mauvaise,... murmura-t-il.

– Laquelle ?... Parleras-tu, à la fin ?

Charles me tendit la feuille de papier et je lus à mon tour :

« Nous te donnons trois jours francs pour nous restituer ce que tu sais.

» Passé ce délai, si tu n'as rien envoyé à l'adresse ordinaire, tu seras exécuté sans autre avis. »

Je parcourus plusieurs fois ces deux phrases, tracées d'une haute écriture distinguée. Leur sens final était fort net, mais elles ne m'apprenaient rien sur l'affaire à laquelle je me trouvais mêlé à mes risques et périls.

– Qu'est-ce que tu en penses ?... interrogea mon cousin.

– Je pense que voilà un ultimatum peu rassurant, répliquai-je.

Mon cousin eut une crise de fureur inutile et stupide :

– Les bandits !... les bandits !... fit-il avec exaltation. Ah ! si je les tenais, c'est moi qui les exécuterais !...

D'une question, je le ramenai à la conclusion pratique qui seule pouvait m'intéresser.

– Les crois-tu capables de mettre leur menace à exécution ?...

Il eut un cri de foi profonde :

– Oui !... oui !...

– Diable ! répondis-je en souriant. Dans ce cas, je ferai bien de veiller à ma peau !...

Charles me regardant avec hébétude, je précisai :

– Mais oui !... Tu ne risques personnellement rien, mon brave Charles... Puisque je me suis substitué à toi, c'est moi que tes petits amis vont essayer d'exécuter...

Mon cousin avait sans doute oublié ce détail, car ses traits s'éclairèrent :

– Tiens !... c'est vrai... dit-il. En somme, il n'y a que toi de visé !...

– Tu préfères ça, hein ?...

– Parbleu !... avoua-t-il.

Et il se frotta les mains, allègre, tout à fait insouciant de mon triste sort.

– Je préfère te déclarer, repris-je, que je ne suis pas disposé à me laisser bénévolement assommer comme on a déjà failli le faire... C'est une sensation qui me déplaît...

– Il ne t'est pas interdit de te défendre, au contraire !... approuva mon cousin.

– C’est encore heureux, gouaillai-je.

– Veille bien sur toi-même !...

– C’est mon intention, mon vieux... D’abord, je vais avoir un chien pour m’avertir de l’approche de tous les suspects.

À cette nouvelle, Charles se rembrunit :

– Pourquoi un chien ?... D’abord il ne te sera pas d’un grand secours... Et puis ça aboie, un chien. Je ne veux pas de bruit, je ne tiens pas à attirer l’attention des gens...

Je n’acceptai pas ces piètres arguments et je rétorquai :

– Si tous les chiens qui aboient à la campagne devaient attirer l’attention sur leurs maîtres, nul ne passerait inaperçu... Je suis certain qu’un berger du pays me sera précieux... Je ne lui demande que du flair... Tu n’exiges pas que je laisse ma peau à Combenac ?...

– Non, concéda faiblement mon cousin.

Mais je compris que la perspective de ma mort le laissait indifférent.

– Alors, laisse-moi faire, dis-je. Je vais organiser mon petit plan, et ces messieurs ne me supprimeront pas aussi facilement qu’ils ont tendance à le croire.

Après un silence, je continuai, en l’épiant en dessous :

– À moins que...

– À moins que ?... répéta Charles.

– Oh ! rien... une simple suggestion... Elle ne te plaira peut-être pas...

– Laquelle ?... Dis toujours...

– Tu pourrais peut-être restituer ce qu'on te demande... Cela mettrait fin à la controverse.

– Jamais !... riposta Charles dans un de ces brefs accès de violence qui le secouaient. Je ne serai pas dupe, tu m'entends ?... Je n'ai pas à restituer ce qui m'appartient !

– Tu ne veux toujours pas me faire savoir ce que c'est ?...

Il me lança un mauvais regard et grogna :

– Pourquoi reviens-tu là-dessus ?... Ce n'est pas dans nos conventions !...

– D'accord, concédai-je doucement ; mais les conventions, ça peut se modifier... Je te seconderais peut-être mieux si j'étais renseigné.

– Ce n'est pas mon avis, coupa-t-il. Je ne t'ai pas pris en traître ; tenons-nous-en à notre accord primitif. Tu en sais assez pour ce que tu as à faire.

Je ne me décourageai pas.

– Écoute-moi bien, Charles... Je ne cherche pas à t'influencer, mais il me semble que tu te défends mal... et que, par conséquent, tu me défends mal. La lettre que tu viens de recevoir fait mention d'une « adresse ordinaire »... Puisque tu possèdes cette adresse, tu as la possibilité de prendre les coquins au gîte... Pourquoi ne le fais-tu pas ?...

– Tu les crois donc bien sots ? dit Charles. L'adresse à laquelle ils font allusion ne peut nous servir à rien...

– C'est un bureau de poste ?...

– Non, c'est un domicile...

– Un domicile privé ?...

– Oui, dit-il après une courte hésitation.

- Alors, on doit pouvoir agir ?...
- Non, on ne peut pas. C'est comme si nous n'avions rien...
- Il n'y a donc personne dans la maison ?...
- Il y a au contraire beaucoup de monde, mais il est impossible de...

Il changea subitement de ton :

- Et puis tu n'as pas à t'occuper de ça !... Je t'ai prévenu, que diable !... Qu'il te suffise de défendre ta vie à l'occasion !
- Je ferai de mon mieux, dis-je avec sécheresse.

J'étais désappointé, car, après la lecture de l'ultimatum, j'avais espéré le faire parler sous le coup de l'émotion. Mais cette tentative restait aussi infructueuse que les précédentes.

Maintenant, mon cousin me donnait des conseils :

- Ne sors pas trop, Jacques... Pas d'imprudences... Ne t'aventure pas trop loin du château... Je les connais, ils ne s'en tiendront pas aux menaces... Le délai écoulé, ils déclencheront sûrement une attaque. Si tu réussis à la repousser, il y aura ensuite un répit...

Je remarquai qu'il employait le conditionnel :

« Si tu réussis... » Cela permettait de supposer qu'il prévoyait un assaut dangereux. D'ailleurs, les petites expériences précédentes m'avaient prouvé que les adversaires de mon cousin ne péchaient pas par excès de bonté. Ils ne m'avaient laissé la vie que parce que leur intérêt les avait incités à le faire.

*** **

Une fois seul, je réfléchis sur la conduite à tenir. M. Barthe, sur ma demande, m'avait promis un chien, il devait me le donner le jour même. La bête ne s'attacherait sans doute pas à moi en quelques heures et ne me serait par conséquent pas d'un grand secours dès l'expiration du délai.

Après tout, ce délai écoulé, rien ne m'obligerait à me montrer tout de suite, complaisamment dehors. Il me suffirait de m'enfermer dans le château ; nul ne semblait capable d'en forcer les portes ou les fenêtres sans attirer notre attention.

« Oui, je resterai dedans jusqu'à nouvel ordre ! » conclus-je.

Sur cette bonne résolution, j'allai faire ma méridienne jusqu'au moment où Jean-Marie vint me prévenir « qu'un monsieur m'attendait en bas ».

J'avais mis à profit mes interminables et fastidieux loisirs pour apprendre tant bien que mal les signes du langage des sourds-muets. Médiocre élève, pas assez appliqué, je n'étais pas encore très disert avec mes doigts, mais je parvenais à comprendre notre domestique, et j'avais ainsi la sensation d'un isolement moins absolu. Certes, nous ne parlions ni littérature ni politique, mais nous pouvions échanger quelques phrases sur la vie courante. C'était suffisant pour tromper mon ennui.

Comme je le présumais, le monsieur qui m'attendait au rez-de-chaussée était l'obligeant M. Barthe. Fidèle à sa promesse, il tenait en laisse un chien au poil rude, noir et feu. La bonne bête avait des yeux intelligents, qui me fixèrent avec l'humble angoisse des animaux maltraités. Je le caressai, je le flattai de la voix et il me remercia en agitant frénétiquement son moignon de queue.

– Il s'appelle Picard, me dit M. Barthe. Il n'a pas de race, mais il est fin... Vous en serez content...

– Mon pauvre Picard, tu es bien maigre, fis-je en passant la main sur les vertèbres saillantes de l’animal. Tu as un sacré besoin de te remplumer !...

– Il appartenait à des métayers espagnols,... des brutes qui le maltrahaient sans raison et ne lui donnaient plus sa pitance, sous prétexte que, n’ayant plus de bétail, ils n’avaient plus besoin de chien. Je suis arrivé juste à temps : ils voulaient le tuer d’un coup de bêche...

– Croyez-vous qu’il s’habituerà à moi ?

– Il vous aimera bientôt, affirma M. Barthe. Il ne sera pas long à comprendre que vous êtes meilleur que ses anciens maîtres...

Quand mon voisin partit, Picard essaya de le suivre et se mit à gémir de façon déchirante. Mais je le conduisis à la cuisine où Jean-Marie lui prépara une grande écuelle de soupe.

Le chien oublia immédiatement M. Barthe, il dévora sa soupe et, après ce festin, il fut à moi corps et âme. Les chiens ont cette supériorité sur les hommes qu’ils gardent la reconnaissance du ventre. Picard avait tellement peur de perdre ce nouveau seigneur, ce nouveau dieu qui lui grattait la tête et qui assouvissait sa faim, qu’il ne voulait plus me quitter d’une semelle. Il marchait le nez collé à mes talons, et le reste de l’univers n’existait plus pour lui.

Jusqu’au soir je me promenai partout avec lui, je lui parlai souvent avec douceur pour achever sa conquête. Pas une seule fois il n’eut la velléité de me quitter. Quand je rentrai, il me suivit dans la maison de la meilleure grâce du monde. Il était désormais mon esclave, ma chose, et une seconde écuelle de soupe aussi abondante que la première lui confirma l’excellente opinion qu’il avait déjà de ma personne.

Charles essaya de l’amadouer. Picard consentit à se laisser caresser, mais avec méfiance et en grondant sourdement. Pour

lui, la ressemblance physique n'avait aucune importance, il ne fut pas leurré une minute. J'étais son maître et Charles n'était qu'un étranger. Cela me fit plaisir.

*** **

Lorsque le troisième jour fut écoulé, mon cousin manifesta une anxiété qu'il voulut vainement me cacher. Au volume anormal de ses poches, je compris qu'il transportait un arsenal sur lui. Le soir, quand il fut enfermé dans sa chambre, je l'entendis traîner des meubles pour barricader sa porte. Pour ma part, je ne pris aucune précaution supplémentaire et je dormis d'un sommeil d'enfant. Picard, couché sur ma descente de lit, dormit aussi solidement que moi.

Le lendemain, il plut jusqu'à midi, puis le vent des cimes chassa les nuages et le soleil resplendit de nouveau.

Flanqué du fidèle Picard, je me bornai à une promenade dans la châtaigneraie, où je ne discernai rien de suspect. J'étais d'ailleurs aux aguets, un browning dans chaque main et prêt à la bataille. Picard ne me signala rien ; tout était donc tranquille.

Charles et moi, nous dînâmes, puis nous fîmes une partie d'échecs que je n'eus aucune gloire à gagner, mon cousin commettant faute sur faute. Il pensait évidemment à autre chose qu'au roi et à la reine, mais je ne fis aucune allusion à ce qui pouvait le préoccuper.

– Revanche ?... proposai-je.

– Non,... répondit Charles. J'ai une légère migraine...

Nous montâmes donc au premier étage vers onze heures. Picard monta avec moi et il m'assista dans la minutieuse inspection de ma chambre. Il semblait se demander pourquoi je regardais sous les meubles. Je me couchai, je lus assez longtemps

un roman quelconque et j'éteignis enfin la lumière. Tout de suite, je sombrai dans le néant.

Un temps inappréciable s'écoula. Je fus tiré de mon sommeil par un bref aboiement du chien.

J'allumai aussitôt. Picard, les yeux clignotants, levait le museau et flairait l'espace. Je l'observai attentivement. Quelques secondes plus tard, il se recoucha en rond avec une parfaite indifférence. Un silence absolu régnait. J'éteignis de nouveau et je me rendormis aussi paisiblement que mon gardien à quatre pattes.

Mon cousin était toujours plus matinal que moi. Je fus donc surpris de ne pas l'avoir vu descendre avant neuf heures, et, à dix heures, cette surprise se transforma en inquiétude.

J'allai frapper à la porte de sa chambre, mais nul ne répondit. Mon cœur battit plus fort. J'insistai, assénant des coups de poing et même des coups de pied, sans obtenir de résultat.

Jean-Marie, monté avec moi, me regardait en fronçant les sourcils. Par gestes, je lui fis comprendre qu'il fallait se résoudre à enfoncer la porte.

Mais c'était plus facile à décider qu'à faire. Nous conjuguâmes en vain nos efforts. Le bois était trop épais ; il ne céda pas. Il fallut aller chercher une lourde pince au moyen de laquelle je fis sauter la serrure.

La chambre était dans l'obscurité complète. Je tournai le commutateur.

Charles, étendu dans son lit, les draps tirés jusqu'au menton, paraissait dormir.

Il dormait, en effet, mais d'un sommeil dont les rêves se déroulent dans l'autre monde. Il était mort, tué d'une balle en plein front.

Il ne s'était sûrement pas suicidé, on l'avait donc assassiné. Pourtant, nous avons trouvé la porte fermée, les lourds volets de la fenêtre étaient toujours cadénassés, et il n'y avait personne dans la chambre. Comment avaient procédé les meurtriers ?...

Plus intrigué par ce problème que peiné de la mort de mon cousin, je méditais devant le cadavre, lorsque le sourd-muet me dit d'une voix parfaitement nette et claire :

– Ça devait arriver !...

V

UNE CONVERSATION

Je contemplai mon compagnon avec stupeur.

– Vous parlez donc, Jean-Marie ?...

Je devais avoir un visage si effaré, si ahuri, que, malgré les circonstances, le singulier domestique ne put s'empêcher de sourire.

– Oui, monsieur, je parle quelquefois, dit-il.

Je lui posai une question au moins superflue :

– Alors vous n'êtes pas sourd-muet ?

– Cela dépend des moments.

Et sur un ton qui n'était pas celui d'un valet :

– Monsieur, je vous fournirai plus tard des explications complètes si elles sont susceptibles de vous intéresser. Pour l'instant, contentons-nous de parer au plus pressé...

– C'est-à-dire ?... balbutiai-je, encore mal remis de ma surprise.

– Occupons-nous du crime... car c'est bien d'un crime qu'il s'agit, vous n'en doutez pas plus que moi.

Il se pencha sur le corps de Charles et l'examina soigneusement, sans le toucher. Il ne négligea aucun détail. Moi, j'oubliais presque le cadavre. Puissamment intrigué, je ne pouvais détacher mon regard du profil de ce faux sourd-muet, dont j'étais la dupe depuis mon arrivée à Combenac. Je découvrais maintenant que ses traits exprimaient l'énergie et que son regard, que j'avais d'abord trouvé atone, insignifiant, reflétait au contraire une intelligence réfléchie.

– La mort a été foudroyante, conclut Jean-Marie. Il n'y a eu aucun réflexe. M. Corne n'a pas souffert, il a été tué pendant son sommeil...

– Et dans l'obscurité, ajoutai-je ; la lumière était éteinte quand nous sommes entrés dans la chambre.

– C'est ce qui me laisse perplexe... À première vue, cela tient du sortilège... L'aspect de la blessure nous prouve sans conteste que le coup n'a pas été tiré à bout portant. Pas de brûlure, pas de trace de déflagration... D'ailleurs, personne à part la victime n'a pénétré cette nuit dans cette pièce hermétiquement close. Je me demande par conséquent comment on a pu ajuster la balle de façon si précise. Car on a fait mouche au premier coup !

– C'est inexplicable, m'exclamai-je. Le meurtrier n'est pas dans la chambre... Cette mort a quelque chose de diabolique.

Jean-Marie secoua la tête.

– Je ne crois ni aux diableries ni aux miracles, et nous finirons bien par expliquer l'inexplicable... C'est une simple affaire de patience et de réflexion... Avec votre permission, nous allons nous remettre dans les conditions exactes où a été perpétré l'assassinat.

– Je ne comprends pas, avouai-je. Qu’entendez-vous par conditions exactes ?...

– Nous allons commencer par éteindre l’électricité.

– Et puis ?...

– Et puis, je ne sais pas... nous verrons... le hasard est souvent l’auxiliaire des chercheurs...

Il éteignit délibérément, et l’ombre subite dans laquelle il me plongea me fut désagréable. Je n’aime pas la proximité de la mort. J’étais mal à l’aise entre ce cadavre et cet inconnu qui, au fond, ne m’inspirait qu’une confiance limitée.

– Parbleu !... fit-il soudain. C’est clair !...

Je reculai d’instinct pour me mettre à l’abri d’une agression et demandai d’une voix que j’eusse voulue plus ferme :

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Regardez la fenêtre de droite, dit Jean-Marie. Voilà tout le secret de l’énigme.

J’aperçus alors dans le volet deux petits rayons bleuâtres provenant de l’extérieur. Deux petits trous ronds perforaient le bois, l’un au-dessus de l’autre.

– Pas de doute, l’assassin était là !

Quand la lumière fut rétablie, nous inspectâmes la fenêtre. C’était bien à travers le volet qu’on avait tiré. La balle avait étoilé la vitre dont pas un morceau n’était tombé ; il y avait juste au centre un centimètre carré de verre pulvérisé. Le rideau de tulle, percé lui-même, nous avait d’abord caché cela.

– Le meurtrier s’est servi d’une vrille, dit Jean-Marie.

– Pourquoi a-t-il fait deux trous ?

– Celui du haut pour viser, celui du bas pour tirer.

– Mais comment s'est-il installé pour commettre son crime ?... Nous sommes au premier étage ?...

– Il a dû tout bonnement dresser une échelle contre le mur... Il a bien pris son temps, car rien ne le forçait à se hâter.

– Mais si je ne me trompe, vous faisiez une ronde tous les soirs autour de la maison ?...

– Une seule, et il ne l'ignorait pas. Il a attendu mon passage, puis il a opéré en toute tranquillité. Il a établi sa ligne de mire et, dès que M. Corme a éteint l'électricité, il a tiré. Il était tellement sûr du résultat qu'il s'est contenté d'une seule balle.

– Pourquoi a-t-il préféré l'obscurité ?

– Pour que le crime soit découvert plus tard dans la matinée. Du couloir, j'aurais pu voir un rai de lumière sous la porte. Gagner du temps pour se mettre à l'abri, c'est la tactique de ceux qui ont fait un mauvais coup...

Je racontai alors que mon chien avait aboyé une fois, mais que j'avais cru que c'était sans raison puisqu'il n'avait pas récidivé.

– La détonation l'avait éveillé, dit Jean-Marie. N'entendant plus rien, il s'est rendormi. L'assassin ne craignait d'éveiller personne en tirant... Pour lui comme pour vous, j'étais sourd-muet.

Une idée peu réjouissante me vint :

– Mais j'aurais pu être tué à la place de mon cousin, moi !...

– Évidemment, reprit le domestique. M. Corme comptait d'ailleurs sur cette erreur de personne. Par bonheur pour vous, ses ennemis avaient repéré sa chambre. Sinon, votre chien ne vous aurait pas été d'une grande utilité...

– D’après vous, Charles s’attendait à ce genre d’exécution ?...

– Oui et non... Il redoutait une attaque dangereuse, vous le savez, mais il ne supposait pas qu’on le supprimerait de cette façon. Il espérait qu’on vous tuerait à sa place... Excusez-moi quelques minutes, je vais jeter un coup d’œil dehors...

» Ce n’est qu’une formalité, mais il ne faut rien négliger.

– Je vous suis, déclarai-je aussitôt pour ne pas rester seul avec le cadavre.

– Je préfère que vous demeuriez caché, reprit Jean-Marie.

– Pour quelle raison ?...

– Parce qu’on doit guetter dehors et que, pour l’instant, il n’est pas mauvais qu’on vous croie mort.

– Alors, je vous attendrai en bas.

– Si vous voulez...

Nous descendîmes, abandonnant le corps sur son lit. J’étais certain que Jean-Marie comprenait pourquoi je me collais ainsi à lui ; cela me diminuait à ses yeux, mais mon appréhension était plus forte que mon souci du respect humain.

Jean-Marie sortit sans précaution, comme pour aller chercher du bois scié pour la cuisine.

Mes pensées n’étaient pas couleur de rose. Le décès de Charles, s’il me peinait, ne me plongeait pas dans un chagrin inconsolable, mais il était imprévu et me laissait sans argent.

Je n’avais pas la somme nécessaire pour regagner Paris et, bien entendu, je ne toucherais jamais les vingt mille francs promis. Mon rêve n’avait pas duré longtemps, mon stage hors de la misère était déjà fini.

Jean-Marie me rejoignit bientôt dans le salon que j'arpentais de long en large.

– C'est bien cela, dit-il en se débarrassant des quelques bûches qu'il rapportait. Les traces indiquent que les coquins étaient deux pour faire le coup. Ils ont utilisé l'échelle de jardinier qu'ils ont trouvée dans la grange, les montants ont légèrement éraflé le mur à hauteur des fenêtres du premier étage. Ce sont d'ailleurs des gens ordonnés ; leur besogne terminée, ils ont remis l'échelle en place...

Une flamme presque joyeuse illuminait les yeux clairs de l'étrange domestique. À la vérité, il paraissait ravi de l'aventure.

– Qui êtes-vous ? lui demandai-je soudain.

Il me lança un coup d'œil rapide :

– Que vous importe ? répliqua-t-il sans s'émouvoir.

– Il m'importe beaucoup et je désire le savoir, insistai-je. Car enfin, si je m'en tenais aux apparences, je pourrais vous suspecter...

– C'est votre droit, dit-il, ironique. Suspectez moi tout à votre aise. De là à supposer que je suis l'assassin, il n'y a qu'un pas. Rien ne vous empêche de le franchir, mon cher monsieur.

Je battis en retraite. Sans m'expliquer pourquoi, j'étais sûr de l'innocence de Jean-Marie.

– Je ne prétends pas cela, dis-je, mais je voudrais quelques éclaircissements sur votre conduite... À ma place, vous auriez le même désir...

– Je suis prêt à vous fournir les renseignements qu'il est en mon pouvoir de vous donner... Une petite conversation ne sera pas inutile.

Il s'assit familièrement en face de moi, me signifiant de la sorte qu'il ne se considérait plus comme un simple valet de chambre. Je le questionnai sans plan défini.

– Mon cousin savait-il que vous n'étiez ni sourd ni muet ? commençai-je.

– Non, il l'ignorait.

– Pourquoi l'avez-vous ainsi trompé ?

– Il cherchait un domestique sourd-muet et moi je cherchais une place. J'ai pensé que l'usage de la parole n'était pas indispensable et j'en ai fait volontiers le sacrifice... Les bons patrons sont si rares !

– Depuis quand étiez-vous au service de Charles ?

– Depuis six mois.

– À Paris, ou ici seulement ?

– D'abord à Paris... Je suis entré chez lui dès son retour en France.

– D'où venait-il à ce moment-là ?

– Des États-Unis... et d'ailleurs.

– Que sous-entendez-vous ?...

– Tout bonnement qu'il a beaucoup voyagé... Il ne s'en cachait pas.

– Connaissez-vous ses ennemis ?...

– Du tout.

– J'ai l'impression que vous mentez.

Jean-Marie se mit à rire :

– Oh ! cher monsieur... vous me dites ça en face ?... Votre impression n'est pas flatteuse pour moi... Je vous affirme pourtant que je ne connais pas les gens qui ont commis le crime. Je donnerais beaucoup pour percer leur incognito. Mon plus vif désir est de me trouver en leur présence.

– Vraiment ?...

– Oh ! ce n'est pas uniquement pour venger M. Corme. Je ne me fais pas le champion de la justice. C'est plutôt parce que les assassins et moi nous avons des desseins communs.

– Vous aussi, vous cherchez ?...

– Je cherche, dit laconiquement Jean-Marie. Je ne fais même que cela depuis six mois !

– Que cherchez-vous ?

– Une chose qui a beaucoup de valeur. Vous le comprenez maintenant, c'est pour trouver cette chose que j'étais devenu le domestique de M. Corme... Là, permettez-moi de laisser votre imagination vagabonder... Supposez, à votre gré, que j'agis pour mon compte ou pour le compte d'un autre..., que je suis une immonde canaille ou peut-être un vulgaire policier..., un détective privé ou public... Choisissez le plus romanesque... En tout cas, je n'ai pas encore réussi à dénicher ce que je cherche...

Je soulignai deux mots qui m'avaient frappé.

– Vous dites « pas encore »... Vous n'avez donc pas renoncé ?...

– Non. Je suis très tenace... Je ne jette jamais le manche après la cognée. Je trouverai un jour.

– Ce n'est qu'un espoir ?...

– C'est une certitude !...

Il soutint mon regard sans faiblir, ce fut moi qui baissai les yeux.

– Vous avez naturellement fouillé cette maison ?... repris-je après un silence.

– De fond en comble, avec un acharnement que vous ne soupçonnez pas. Je certifie qu’il n’y a rien. La cachette est ailleurs.

– Alors ?...

Il écarta les bras et les laissa retomber :

– Alors, pour l’instant, je suis bredouille comme les autres.

Je jugeai superflu de lui rapporter la brève conversation de mes assommeurs le jour de la chasse au sanglier, mais je lui dis :

– Le meurtre de Charles semble indiquer que, dépités, découragés, ses adversaires se sont vengés de son silence et qu’ils abandonnent leur projet...

– Détrompez-vous, répondit Jean-Marie. Ils ne renoncent à rien, ils iront jusqu’au bout.

– Mais ils ont tué le seul homme capable de les renseigner !...

– Ils possèdent sans doute un indice qu’ils estiment suffisant... Sinon, ils n’auraient pas tué M. Corme.

– Quel est cet indice ?...

– Je n’en ai pas la moindre idée...

– La première idée plausible, c’est qu’ils doivent avoir l’intention de perquisitionner ici ?...

Jean-Marie eut de nouveau un sourire agaçant.

– Ils l’ont déjà fait. Et quelle perquisition !

– Quand sont-ils venus ?...

– Le lendemain même de notre arrivée à Combenac. Nous étions encore en plein déménagement.

– Comment le savez-vous ?...

– Parce que je les ai surveillés pendant tout le temps de leur visite. En somme, ils travaillaient pour moi. Ils fouillaient avec une ardeur !... Bien entendu, je serais aimablement intervenu s'ils avaient trouvé... ce qu'ils cherchaient.

Je crus relever une contradiction :

– Vous prétendez que vous ne les connaissez pas, et vous les avez surveillés ?

– Mais cela n'a rien d'extraordinaire, répliqua Jean-Marie sans se démonter. Faites donc un retour sur vous-même ! Ils vous ont assailli, vous les avez vus de très près, ils ont retourné vos poches, et vous ne les connaissez pas plus que moi.

L'argument était si bon que, quelques secondes, je restai coi.

– Pourtant, continuai-je, il est étonnant que nul ne les ait éventés... On ne passe jamais longtemps inaperçu à la campagne.

– Ils n'habitent pas le pays, dit le singulier domestique. Ils viennent de loin.

– Selon vous, de quel endroit ?...

– Sans doute de Toulouse. On ne se dissimule bien que dans les villes. Ils sont là !... C'est du moins mon opinion, mais je n'ai aucune certitude.

– Vous croyez qu'ils reviendront ?...

– D’ici quelque temps, c’est peu probable. Ils préfèrent se terrer. Mais j’espère être assez malin pour les retrouver...

Résolu, je me levai brusquement :

– Notre devoir nous oblige à prévenir les gendarmes. Al-lons-y !...

– Oh ! monsieur, riposta suavement Jean-Marie. Vous vou-lez que la police fourre le nez dans vos affaires ?... Voyons, voyons !... Ce n’est pas sérieux !

Moi debout, lui assis, nous nous dévisageâmes.

– Comment, pas sérieux ?... fis-je.

– Hé ! non, poursuivit Jean-Marie. Pas sérieux pour deux sous !... Songez aux complications, monsieur !... On va vous po-ser mille questions...

– Je répondrai à toutes. Il me suffira pour cela de m’en te-nir à la vérité.

– D’accord, la vérité est une dame respectable... Mais vous verrez la tête du juge quand vous lui raconterez l’histoire du vrai et du faux Charles Corme.

– J’y ajouterai l’histoire du faux sourd-muet !

– Et, en effet, l’histoire du faux sourd-muet, acquiesça-t-il. Ce brave homme de juge en sera estomaqué. Terriblement louche, tout cela ! Pour peu que les journalistes s’en mêlent, cela deviendra inextricable... Quoique innocents comme des enfants qui viennent de naître, nous pourrions bien aller faire un petit tour en prison... Réfléchissez, cher monsieur... Ne recommençons pas la sinistre affaire du Courrier de Lyon.

– Alors ?... demandai-je, guéri de mon envie d’aller cher-cher les gendarmes.

Il prit un temps court, puis :

– Alors, cher monsieur, vous ferez mieux d'étudier la combinaison que je vais vous proposer... Elle vous surprendra peut-être au premier abord, mais j'estime que c'est la meilleure...

VI

LA COMBINAISON DE JEAN-MARIE

J'avais accepté presque sans la discuter la combinaison que Jean-Marie venait de me proposer. L'homme le plus pondéré, le plus timoré même, s'engage parfois sans nécessité dans des aventures dangereuses. Il se laisse convaincre sans savoir pourquoi. Quand il réfléchit aux ennuis où peut le jeter son impulsion, il est presque toujours trop tard. Il faut aller de l'avant coûte que coûte. L'histoire des complicités criminelles n'est autre chose que l'histoire des inconséquences humaines.

Mon cousin Charles avait été assassiné pour des raisons ignorées de moi, par des gens qui me restaient inconnus. Je n'étais pour rien, ni de près ni de loin, dans cet assassinat. Le mieux était de prévenir sans retard la justice et de laisser courir les événements. Accusé, ou du moins soupçonné, je le serais probablement, mais je parviendrais à prouver mon innocence. En tout cas, on ne réussirait pas à prouver ma culpabilité, ce qui revenait au même pour moi.

Seulement, je ne possédais pas un sou vaillant, je n'avais même pas assez d'argent pour payer une semaine d'avance dans un hôtel borgne. Peu de semaines plus tôt, j'avais goûté aux charmes spéciaux de la gueuserie, et leur goût amer m'imprégnait encore les papilles. Le moment était favorable pour me convaincre. Jean-Marie n'avait pas eu besoin d'être

grand avocat pour me persuader que tout valait mieux que la pauvreté.

Le bizarre domestique m'avait conseillé sans ambages de me substituer au défunt.

– Le plus fort est déjà fait, m'avait-il dit. Dans le pays de Combenac, vous n'êtes pas M. Jacques Corme, vous êtes M. Charles Corme. Il vous suffit de continuer à jouer votre rôle.

– Les directives de mon cousin vont me manquer terriblement,... objectai-je.

– Je connais assez bien son existence antérieure pour vous renseigner quand il le faudra.

– Et l'argent ?...

– Nous nous en procurerons assez facilement. Il nous suffit de retrouver son carnet de chèques et la clef de son coffre-fort. Je sais quelles sont ses banques de Toulouse et de Paris. Nous tirerons quelques chèques et voilà tout.

– Cela vous paraît tout simple ?

– Pourquoi pas ?

– Cela exige l'imitation de sa signature...

– Elle n'a rien de compliqué. En deux heures, vous aurez le même paraphe que lui.

– Vous me poussez à commettre des faux en écriture, c'est grave. Cela peut me conduire en Cour d'Assises...

– Ne dramatisons rien, cher monsieur... Charles Corme n'avait pas de parents plus proches que vous... Vous pouvez honnêtement vous considérer comme son héritier. Vous l'êtes en réalité. Prenez son argent, il est à vous. Ce sera beaucoup plus moral que de voir sa fortune s'en aller à d'autres vagues

cousins avec qui il n'avait aucune relation et qui n'ont jamais risqué leur peau pour lui.

Malgré ces raisons, que j'avais une fâcheuse tendance à trouver excellentes, j'hésitais encore. Alors, pour achever de me convaincre, le faux sourd-muet avait suggéré que, si je restais dans mon rôle, je pourrais découvrir les coupables et les faire châtier comme ils le méritaient. La meilleure tactique pour tenter quelqu'un, c'est de lui prouver que la vilénie qu'il s'apprête à commettre est conforme aux lois morales.

– Vos adversaires vous croient morts, monsieur, dit Jean-Marie. Ils en sont tellement sûrs qu'ils ne rôderont pas de quelque temps dans le pays pour ne pas être suspectés.

– Cela, je le pense... Ils se tiendront d'abord à l'écart... Ils se contenteront de lire le récit de leurs exploits dans les journaux...

– Mais, comme les journaux vont rester muets sur le crime, les bandits se figureront que, en dépit de leurs minutieux calculs, ils ont raté leur coup et que Charles Corne est toujours vivant.

– Et vous supposez que, dès qu'ils auront cette conviction, ils reviendront ?...

– Cela ne fait pas de doute. C'est logique qu'ils retournent à Combenac. Alors, ce sera à nous de les dépister et de les confondre...

– Vous parlez en témoin désintéressé... Mais moi, ils vont de nouveau me traquer, essayer de me supprimer ?

– Nous nous défendrons en conséquence, car nous ne tenons ni vous ni moi à nous faire rayer du nombre des contribuables... Le plus sûr moyen de se défendre, c'est d'attaquer !... Nous prendrons l'offensive à la première occasion et de poursuivis nous deviendrons poursuivants.

- Vous vous battrez ouvertement à mes côtés ?...
 - Je vous le promets. Je ne me tiendrai caché qu'avant la bataille. Dès qu'elle sera déclenchée, je me démasquerai.
 - Vous risquerez votre vie comme je risquerai la mienne ?
 - Autant qu'il le faudra.
 - Vous obéissez donc à un mobile bien puissant ?...
 - La soif de justice ! m'avait répondu Jean-Marie avec un sourire ironique. Je suis de la race des redresseurs de torts.
 - Ou plutôt vous avez l'impérieux désir d'entrer en possession des papiers, des bijoux et des valeurs que recherchent les assassins ?...
 - Vous ne vous trompez pas, il y a aussi ce désir.
 - Eh bien ! fis-je, je refuse le métier de dupe que vous m'offrez. Cela me déplaît de travailler en aveugle. Je suis autre chose qu'un pion qu'on pousse sur l'échiquier. Si vous ne me renseignez pas sur vos projets, qui deviennent en somme les miens, tant pis, ne comptez pas sur moi.
- En écoutant ce refus conditionnel, Jean-Marie n'avait pas témoigné de la moindre impatience.
- Je ne puis vous renseigner aujourd'hui, avait-il répliqué. Je le ferai dès que je pourrai... Faites-moi confiance pendant quelque temps, vous ne vous en repentirez pas.
 - Quand pourrez-vous éclaircir ce mystère qui finit par m'énerver ?
 - Ne fixons pas de date, répliqua Jean-Marie. Mais je vous déclare ceci en toute loyauté : si nous réussissons, vous aurez une part égale à la mienne. C'est moi-même qui vous la donnerai.

– Cette part sera-t-elle belle ?...

– Plus belle que tout ce que vous pouvez rêver.

– Vous ne bluffez pas, Jean-Marie ?...

– Je vous donne ma parole d’homme. Pour vous, c’est peut-être peu ; pour moi, c’est tout.

En dépit de mes appréhensions et de mes scrupules, les yeux clairs du faux valet m’inspiraient une confiance indiscutable. J’étais envoûté. J’acceptai donc et il parut satisfait.

– On va s’amuser !... s’exclama-t-il. Si vous aimez la vie mouvementée, vous allez être servi ! Feu votre cousin était un timoré, il n’y avait pas moyen de rire avec lui. Il n’a jamais compris qu’il fallait harceler ses ennemis au lieu de se laisser bêtement traquer par eux !... La lutte va commencer ici, mais qui sait où elle se terminera ?... Les voyages forment l’âge mûr !...

Ah ! nos chers petits amis vont désormais éprouver quelques surprises !...

– Vous m’affirmez toujours que vous ne connaissez pas ces individus ?...

– Je vous le jure. Si je les connaissais, rien ne m’empêcherait de vous l’avouer sans vous donner leurs noms.

Le plus pressé était de faire disparaître le cadavre qui risquait de nous gêner. Il était relativement facile de lui creuser une tombe, la nuit, dans n’importe quel coin désert de la propriété, mais Jean-Marie préféra l’enterrer dans la cave.

Je ne cachai pas ma répugnance de collaborer à cette besogne macabre. Le faux sourd-muet déclara qu’il s’en chargeait seul et il ne réclama mon assistance que pour l’aider à descendre le corps.

Un drap de lit servit de linceul. Quelques minutes plus tard, ayant achevé ma part de la funèbre corvée, je me mis à compulsier les papiers du mort, sans grand espoir d'ailleurs. Il y en avait très peu, et ils étaient tous insignifiants. Je pensai que le contenu du coffre-fort de la banque m'édifierait davantage.

Soucieux de ne rien négliger, j'achevais de les classer tout de même, quand Picard se mit à japper, et, au même instant, on frappa à la porte principale.

Ma première intention fut naturellement de ne pas ouvrir, mais le chien qui continuait son vacarme révélait ma présence. Mon visiteur devait bien se douter que l'animal n'était pas seul dans la maison. Je maudissais la brave bête qui faisait son métier de gardien vigilant.

On frappa encore avec plus d'insistance que la première fois et les aboiements de Picard redoublèrent. Il fallait ouvrir, je m'y résignai le cœur battant.

Jean-Marie, tout à sa funèbre besogne, n'avait rien entendu, et j'étais si troublé que je commis la folle imprudence de ne pas le prévenir.

Avant de tirer les verrous, je jetai un coup d'œil anxieux par la fente de la boîte aux lettres et j'eus la satisfaction de reconnaître M. Barthe. Je n'avais rien à redouter de celui-là. Une quiétude encore plus dangereuse que mon angoisse s'empara de moi.

– Excusez-moi, lui dis-je en lui serrant la main. Je vous ai fait attendre longtemps?... J'étais à l'autre bout de l'appartement et ce pauvre Jean-Marie n'entend rien... C'est Picard qui m'a signalé une visite.

– Ne vous excusez pas, protesta M. Barthe, je n'ai attendu que quelques secondes...

Mon voisin, vêtu de son éternel costume de chasseur, s'affala dans un fauteuil qui gémit douloureusement sous son poids.

– Vous permettez que je fume une pipe ?... demanda-t-il pour la forme.

– Mais comment donc !... répondis-je en calculant que j'en avais au moins pour vingt minutes.

M. Barthe dut s'apercevoir que j'étais soucieux :

– Je ne vous dérange pas ?...

– Du tout !... affirmai-je.

– Je viens simplement vous demander des nouvelles du chien...

– Il est épatant !... dis-je en pensant à la situation de Jean-Marie et à la mienne.

– Tant mieux si vous en êtes satisfait,... se réjouit M. Barthe sans se douter qu'un fossoyeur travaillait au-dessous de lui.

– C'est une bête admirable, très sensible et très intelligente... Il lui a suffi de quelques heures pour...

Je me lançai dans l'éloge dithyrambique de Picard. Si je m'efforçais à faire la louange enflammée de mon gardien à quatre pattes, ce n'était pas uniquement pour flatter et remercier mon aimable voisin. C'était pour masquer le bruit des coups sourds qui montait maintenant de la cave. Chacun d'eux retentissait dans mon crâne. Je ne me tus que lorsque les coups cessèrent. La fosse devait être creusée, la pelle ferait moins de bruit que la pioche.

M. Barthe m'avait écouté en tétant béatement sa bouffarde. On est si bavard dans les Pyrénées que mon verbiage ne l'avait

pas étonné. Il prit la parole à son tour pour me citer des traits de subtilité canine. Il en vint ainsi aux histoires de chasse, c'est-à-dire à un sujet inépuisable.

« Il ne s'en ira jamais !... pensais-je en faisant craquer mes phalanges. J'ai été stupide de ne pas avertir Jean-Marie. C'est une faute qui peut nous coûter cher !... »

M. Barthe s'incrustait dans son fauteuil. De toute évidence, il ne se lèverait pas avant d'avoir fini sa pipe sinon sa collection d'anecdotes. Le mieux était de m'armer de patience.

J'étais si sottement désemparé que je n'osai pas m'absenter une minute pour courir à la cave. Il me semblait que je ne devais quitter mon voisin sous aucun prétexte.

– C'était l'hiver dernier, dit M. Barthe. Il faisait un froid rigoureux, la neige était tombée en grande quantité. Il y en avait au moins cinquante centimètres dans le chemin qui conduit chez vous...

– Tant que cela ?... m'exclamai-je en feignant un intérêt que j'étais loin d'éprouver.

– Il y en a parfois plus d'un mètre !

– Comme cela doit être beau !...

Sur ce, Jean-Marie, sa bêche à la main, pénétra dans le salon et dit nettement :

– C'est fait !...

J'eus à cette seconde même une quinte de toux déchirante, une quinte à me rompre les vaisseaux de la poitrine.

M. Barthe ne broncha pas, mais j'étais absolument certain qu'il avait entendu la courte phrase du sourd-muet. Il ne pouvait pas ne pas l'avoir entendue.

Et, tout en toussant avec une conviction qui me congestionnait la tête et m'empêchait d'y voir clair, je me disais que, si la justice mettait un jour le nez dans nos affaires, le témoignage de mon charmant voisin, M. Barthe, ne nous serait peut-être pas tout à fait favorable.

VII

PREMIER ÉPISODE DE CHASSE

Je feuilletais distraitemment un vieil almanach agricole lorsque Jean-Marie entra dans le salon avec une précipitation inaccoutumée.

– Attention !... me dit-il à voix basse. La partie de plaisir commence !... Il y a dehors un de nos bons camarades, ou peut-être même plusieurs !

Cette nouvelle me fit éprouver une espèce de volupté. L'heure de combattre, que nous attendions depuis cinq jours, était enfin venue. J'abandonnai mon journal.

– Qu'est-ce que vous avez aperçu, Jean-Marie ?...

– Un homme posté derrière les fusains.

– Et lui, vous a-t-il vu ?...

– Sans doute, mais je vous garantis qu'il ignore que je suis au courant de sa présence.

Le massif de fusains auquel mon pseudo-valet faisait allusion se trouvait en face de la pièce où nous étions, à une dizaine de mètres à peine de la fenêtre.

– Vous êtes sûr de ne pas vous tromper ?...

– Tout à fait sûr !... Je n'ai pas vu arriver l'individu, mais je suis certain qu'il est tapi à l'abri des arbustes... Il guette en attendant d'agir.

– Comment se fait-il que Picard ne l'ait pas éventé ?...

– Dès que j'ai constaté la présence de notre hôte, j'ai enfermé le chien dans la cuisine. Mieux vaut que nos ennemis ne se sentent pas épiés. Ils seront plus à l'aise pour gaffer.

– Qu'est-ce que nous allons faire maintenant ?

Jean-Marie répondit sans tergiverser :

– Capturer cet homme.

– Mais comment le capturer ?... Vous voulez lui courir dessus ?...

– Non, car il est sans doute armé, et il nous descendrait comme des quilles...

– Alors, comment voulez-vous procéder ?

– Nous allons lui tendre un piège...

Pour la première fois depuis mon arrivée à Combenac, Jean-Marie marquait maintenant quelque agitation, et ses yeux avaient perdu la glaciale impassibilité qui m'avait si souvent leurré.

– Je vais sortir, dit le domestique, et je vais me glisser derrière l'if, c'est-à-dire à proximité de la première fenêtre du salon. J'y parviendrai, sans éveiller l'attention du guetteur, car les feuilles me masqueront presque jusqu'au bout. Je sais me faufiler sans bruit et notre type ne se méfiera de rien.

– Mais s'il a des camarades ?...

– Alors, nous en découdrons !... C'est une chance à courir. En cas d'alerte, soyez tranquille, je m'arrangerai pour tirer le premier. Mon index ne se paralyse jamais sur une gâchette.

– Et moi, pendant votre absence, qu'est-ce que je ferai ?...

– Vous compterez cinq minutes après mon départ. Consultez votre montre pour ne pas étirer ces cinq minutes. Puis vous ouvrirez en grand la fenêtre et les volets.

Jean-Marie coupa l'objection que j'allais formuler.

– En cette saison, ouvrir la fenêtre est un geste normal, monsieur. Il a fait aujourd'hui une chaleur accablante, la nuit est magnifique, vous venez de dîner, il est plausible que vous aériez un peu la maison pendant que vous fumez votre pipe... Sur-tout, du naturel, beaucoup de naturel !... Ne regardez pas du côté des fusains !...

J'exprimai mes craintes :

– Il va me tirer dessus pendant que je pousserai les volets !

– Non, répondit Jean-Marie, car il sera surpris et vous ne vous éterniserez pas à la fenêtre... Retirez-vous sans affectation, mais sans perte de temps. Après, vous reviendrez vous asseoir là, juste à portée du commutateur, et vous plongerez dans la lecture de votre manuel d'agriculture.

– Quelle admirable cible j'offrirai à cet inconnu ! soupirai-je.

– C'est ce qu'il faut, approuva Jean-Marie ; une cible capable de tenter le plus maladroit. Notre homme n'a sans doute pas le projet de vous occire ce soir, mais il ne résistera pas à la tentation... Il s'approchera donc de la fenêtre pour vous canarder plus à son aise... Pendant qu'il accomplira cette manœuvre, il oubliera fatalement de surveiller les alentours... Je lancerai un coup de sifflet. Immédiatement, vous éteindrez, le dos courbé par crainte d'une balle possible, vous bondirez vers la fenêtre...

Je serai déjà sur le râble de notre bonhomme, et à nous deux, même s'il est costaud, nous le maîtriserons... L'essentiel est de le faire culbuter le plus lestement possible dans ce salon et de refermer aussitôt les volets. Il importe de l'isoler du reste du monde... Que pensez-vous de mon plan, monsieur ?...

– Je pense qu'il ne manque pas d'ingéniosité, répondis-je, mais qu'il offre certains dangers pour ma modeste personne...

– Oh ! fit Jean-Marie d'un ton bonhomme, n'exagérez pas ces dangers... Ils ne sont pas énormes...

– Pourtant, si l'homme parvient à tirer avant votre intervention, il ne me manquera pas à cette distance, et on peut logiquement présumer que la suite de l'aventure se déroulera sans moi... Je n'en verrai pas la conclusion.

Jean-Marie me rassura :

– J'interviendrai assez tôt pour vous épargner un accident, monsieur... C'est affaire de calcul... J'arriverai plutôt trop tôt que trop tard... Mais hâtez-vous de prendre une décision, car le temps presse. Si vous ouvrez la fenêtre dans une demi-heure, notre homme se méfiera... C'est tout de suite qu'il faut lui montrer votre figure innocente...

Et, considérant comme acquise une ratification que je n'avais pourtant pas donnée, Jean-Marie reprit :

– Quand vous vous précipiterez sur le bandit, gardez votre revolver en poche, car nous risquerions de nous blesser mutuellement. Rien que les poings, mais allez-y de toutes vos forces !... J'espère que vous savez assener un crochet ? À tout à l'heure, monsieur... Les cinq minutes commencent...

Il disparut, et mon angoisse commença en même temps que les fameuses cinq minutes. Je n'aurais pas dû accepter le plan de Jean-Marie, il était trop dangereux pour moi.

Depuis l'assassinat de mon cousin, j'avais jugé prudent de changer de chambre. J'habitais une alcôve où il était impossible de me voir du dehors même en perçant les volets comme des écumoières. Des murailles me protégeaient de tous côtés. Ce n'était pas la peine de m'abriter avec tant de soin pour m'exposer bénévolement ce soir aux balles de mes mystérieux ennemis.

Je l'ai constaté souvent pendant la guerre, si la témérité n'est que de l'inconscience, le courage n'est que de la peur vaincue. Ma réaction fut rapide. Je ne voulus pas passer pour un couard aux yeux de Jean-Marie et je bandai mon énergie pour que mon corps obéît à mon esprit. Les cinq minutes écoulées, je m'arrachai de mon fauteuil et je me dirigeai vers la fenêtre, les dents crochetées sur le tuyau de ma pipe.

J'ouvris sans hâte mais sans gaspiller non plus une seconde. Le plus difficile fut de ne pas regarder du côté des fusains. Dès que j'eus poussé les volets, le parfum des roses parvint jusqu'à moi. M'astreignant à la placidité apparente, je levai la tête vers les étoiles innombrables, puis, ayant soin d'obliquer pour avoir un pan de mur entre mon ennemi et moi, je reculai vers le siège que je devais occuper d'après les instructions de Jean-Marie.

J'étais très mal à l'aise. Au lieu du livre, je pris un journal dont les feuilles tremblaient un peu entre mes doigts. Un gros titre m'hypnotisa, en tête de colonne :

UN RENTIER ASSASSINÉ

Je ne pouvais détacher mon regard de ce titre funèbre. La nouvelle de ma mort ne serait-elle pas le lendemain à la même place ?...

Le regret d'avoir gâché ma vie me reprenait. Qu'est-ce que je faisais là, au lieu d'être à Paris, misérable et affamé peut-être, mais en sécurité ? Qu'avais-je besoin de toutes ces complications ? Pourquoi, en laissant passivement enterrer le corps de Charles, avais-je eu la légèreté d'accepter une complicité qui menaçait de me coûter cher ?

Je n'avais pas revu M. Barthe, mais quelle idée gardait-il depuis l'incident de mon faux sourd-muet et de moi-même ? N'avait-il pas déjà bavardé dans le pays ?... Le réseau des soupçons ne s'épaississait-il pas autour de ma personne ?

L'insupportable attente s'éternisait. Il me semblait que j'étais là depuis une heure.

Après tout, rien ne prouvait que Jean-Marie ne me trahissait pas. Il pouvait très bien attendre mon assassinat pour s'emparer du bandit. Cela simplifierait pas mal de choses en ce qui le concernait. Mais oui, c'était ainsi. Il me fallait une invraisemblable dose de naïveté pour avoir accepté ce rôle de dupe – mon dernier rôle sur cette terre...

Quand j'eus la certitude que j'allais mourir, un fatalisme me terrassa. Je me mis à penser que, si la balle m'atteignait à la tête, je ne souffrirais pas. C'était une suprême chance dont je calculai les probabilités. La perspective d'une blessure au ventre me faisait horreur.

Un coup de sifflet bref mais strident me prouva soudain que ma torpeur était fictive et que mon corps, malgré son engourdissement apparent, était prêt à l'action. En moins d'une seconde, j'éteignis l'électricité et je me ruai vers la fenêtre, sans la plus petite erreur de direction, malgré l'éblouissement causé par le brusque passage de la lumière à l'obscurité.

J'entendis dehors un bruit de piétinement, des halètements de bête en lutte. Un corps dur tomba sur le parquet. Je compris

instantanément que c'était le revolver de l'inconnu, et cela me fit présager la victoire.

J'atteignais à peine la fenêtre quand un corps s'abattit dans mes bras. Il était lourd, je fléchis sous le choc. La voix de Jean-Marie s'exclama :

– Ça y est !... Tenez-le bien !...

Je reçus aussitôt un rude coup de poing sur la tempe. Par bonheur, j'ai fait de la boxe, je sais encaisser aussi bien que frapper. Le choc ne m'ébranla point. Je ripostai par un direct du droit qui fut décisif, car il dut arriver à l'épigastre. Mon adversaire exhala un gémissement et s'affaissa à mes pieds. Je l'avais congruement mis knock-out.

La bagarre avait duré si peu que Jean-Marie n'avait pas eu le temps de sauter à l'intérieur. Je distinguai son ombre escaladant la fenêtre. Il tira les volets avec toute la prestesse désirable et rabattit la barre de fer qui rendait impossible toute attaque extérieure.

Puis il tourna le commutateur et nous nous retrouvâmes face à face, les yeux clignotants, tous deux essoufflés.

– Pas de bobo, monsieur ?... me demanda le faux domestique.

– Rien, Et vous ?

– Moi non plus... Je l'ai ceinturé à l'improviste,... ce bougre-là se tortillait comme un serpent ! Vous l'avez blessé ?

– Non, je l'ai descendu d'un coup de poing...

– Félicitations !... Voyons un peu la physionomie de cet individu ?...

L'homme reprenait d'ailleurs déjà ses sens et s'asseyait sur le parquet sans trop savoir où il était. Une barbe postiche restait accrochée à son oreille. Encore suffoqué, il se palpait la poitrine.

– Haut les mains !... cria précipitamment Jean-Marie.

L'homme obéit sans insister sous la menace du revolver braqué. Jean-Marie le fouilla et tira un browning de la poche intérieure gauche du veston.

– Hé ! hé !... fit-il avec satisfaction. Le gaillard avait une façon de se masser l'estomac qui aurait pu nous coûter cher !... Debout, fripouille !...

Le bandit se leva sans hésiter.

– Assieds-toi sur cette chaise, continua Jean-Marie. Les mains à plat sur tes genoux !... Pas de blague, hein ?... Au moindre geste suspect, je t'exécute ! Je n'épargnerai pas une canaille de ton espèce... Monsieur, ramassez le joujou avec lequel il voulait tout à l'heure vous faire passer le goût du pain...

Je ramassai un parabellum muni d'un silencieux et d'un viseur lumineux. Ce viseur est un minuscule projecteur électrique qui permet de tirer en pleine nuit avec plus de sûreté que le jour. Quand le faisceau du projecteur dessine un petit cercle de clarté sur le but à atteindre, il suffit d'appuyer sur la gâchette. Le résultat est automatique. Je comprenais maintenant comment une seule balle avait suffi pour tuer Charles dans l'ombre.

– Charmant garçon !... ricana Jean-Marie. Il a tout ce qu'il faut pour plaire aux femmes !...

L'inconnu, âgé d'une trentaine d'années avait le visage hideusement troué et couturé par la petite vérole. Une taie bleuâtre le rendait borgne, mais son œil unique n'exprimait aucune crainte. Il nous dévisageait avec un cynisme dédaigneux.

– Comment t'appelles-tu ?... demanda Jean Marie.

L'homme ne répondit rien.

– Tu ne comprends pas le français ? répéta Jean-Marie. Comment t'appelles-tu ?...

Nouveau silence. Avec une brutalité qui me révolta, Jean-Marie donna un violent coup de talon sur les orteils du prisonnier, qui poussa un cri de douleur.

– Parfait !... dit Jean-Marie. C'était pour savoir si ta langue fonctionnait. Ici, mon garçon, il n'y a qu'un sourd-muet, c'est moi. N'essaye pas de me singer !... Je me charge de te faire parler... Comment t'appelles-tu ?...

L'homme ne prononça pas un mot. Il porta sa main droite à sa bouche d'un geste si rapide que nous n'eûmes ni le temps ni même la pensée d'intervenir. Il mâcha quelque chose et s'écroula de sa chaise. Sa nuque heurta le sol. Il venait de s'empoisonner.

– Je suis un imbécile !... grogna Jean-Marie en guise d'oraison funèbre. J'aurais dû prévoir cela. Ça allait trop bien pour durer !... Nous voilà bien avancés, avec ce macchabée là !... Saleté, va !...

De rage, il retourna le cadavre avec le pied.

– Nous aurions dû, pour commencer, lui attacher les mains, fit-il. Voilà ce que c'est que d'être trop sûr de soi !...

– Même avec les mains attachées, il n'aurait rien dit, repris-je.

– Oh ! si !... s'exclama Jean-Marie. Vous n'imaginez pas l'effet d'un morceau de fer rouge sous l'aisselle... C'est souverain pour délier les langues les plus rétives !... Quel dommage que je n'aie pas pris mes précautions !...

Mon domestique avait une expression si cruelle dans le regard que je frémis. Il continua :

– Il ne nous reste plus qu’à explorer ses poches avant de le faire disparaître... Cela m’étonnerait beaucoup de trouver des choses intéressantes, mais il ne faut rien négliger.

Les vêtements du bandit, nous livrèrent un trousseau de clefs, trois chargeurs pour le parabellum, deux autres pour le browning, un permis de conduire et une facture d’hôtel.

– Nous ne sommes pas tout à fait bredouilles ! conclut Jean-Marie. Examinons de près ces papiers...

Le permis de conduire, délivré à Marseille, était au nom de Jean Tovado.

– Faux !... dit Jean-Marie. Grossièrement maquillé... Le numéro a été surchargé... Ça saute aux yeux !

Je le crus sur parole, car le matricule me paraissait parfaitement normal.

La facture d’hôtel était au nom d’André Jaume. Il s’agissait d’un établissement modeste, puisque la chambre ne coûtait que dix francs par jour. L’adresse de cet hôtel était : 90 bis, rue Bayard, à Toulouse.

– Ça, c’est mieux !... dit Jean-Marie. La facture est datée d’avant-hier. Nous allons filer rue Bayard le plus tôt possible... Nous trouverons peut-être quelques tuyaux dans les bagages de cet honorable gentleman...

Mais nous n’avions pas prévu la dernière surprise de la soirée.

Pour examiner plus commodément les papiers de Tovado-Jaume, nous nous étions avancés sous la lampe.

Le cadavre se releva d’un bond, s’élança vers le vestibule, ouvrit la porte et disparut dans la nuit.

VIII

UN PETIT VOYAGE

– Je suis un imbécile !... Oui, je suis le dernier des imbéciles !... moi, moi !... J'ai été assez bête pour laisser filer cet homme !

Jean-Marie, furieux de sa déconvenue, rôdait dans le salon comme un fauve en cage. J'espérais que cette colère me serait favorable. Je l'observais en silence, avec une attention aiguë, aux aguets d'un mot qui me renseignerait peut-être sur lui. Car, s'il se conduisait comme un allié depuis l'assassinat de mon cousin, il me restait aussi inconnu, aussi lointain que mes ennemis. Or c'est désagréable de vivre quotidiennement avec des gens qu'on ne connaît pas.

– J'aurais dû me méfier, disait Jean-Marie dans l'exaltation de son dépit. Je savais à qui j'avais affaire et, malgré ça, je me suis laissé jouer comme un gamin !... J'ai cru qu'il avait avalé un poison foudroyant, de la strychnine, du cyanure, un truc comme ça !... Il nous a fait le coup de la mort avec un naturel parfait, mais mon devoir était de lui tâter le pouls... Il faut toujours tâter le pouls d'un cadavre !... Ce qu'il doit se moquer de moi, maintenant !...

– Vous pouvez dire : de nous, ajoutai-je, vexé d'être traité en quantité négligeable.

– Oui, rectifia Jean-Marie, de nous deux si vous préférez, mais c'est moi le plus maladroit, puisque j'assumais la responsabilité de l'opération. Je n'ai pas à être indulgent pour moi-même. Feu votre cousin n'était pas courageux : toutefois, il était malin et on ne l'aurait pas possédé de cette façon. Tout est à recommencer, avec cette différence que désormais notre, lascar ne se laissera plus pincer avec la même naïveté !...

– Il doit être déjà loin, appréciai-je avec bonne humeur. Il avait l'air pressé de s'en aller...

Jean-Marie boutonna son veston, comme les hommes ont l'habitude de faire quand ils prennent une décision.

– Nous allons quand même essayer de le rattraper, dit-il, ou tout au moins d'arriver presque aussitôt que lui.

– D'arriver où ?...

– À Toulouse, parbleu !... L'essentiel pour nous est de débarquer rue Bayard dans le minimum de temps.

– Oh ! le borgne ne nous attendra pas à cette adresse...

– Je ne suis pas si affirmatif... Nous aurons peut-être la chance de le retrouver et de le prendre au gîte... Il ne suppose forcément pas que nous nous sommes immédiatement lancés à sa poursuite... La plus sûre cachette est parfois ce qui n'est pas caché du tout.

– Quand partons-nous ?... demandai-je.

– Tout de suite !... Dès que nous aurons fait notre valise, car notre absence peut durer quelques jours. Il faut emporter du linge de rechange. Les gens sales se font remarquer plus que les autres.

– Avons-nous assez d'essence ?...

– En prévision d'un départ inopiné, le réservoir de la voiture est plein et nous avons en outre quatre bidons de réserve.

– Vous pensez à tout, Jean-Marie.

– Malheureusement non, soupira le pseudo-domestique. Si je pensais à tout, le coquin ne nous aurait pas si gentiment faussé compagnie.

– Bah ! c'est fait, n'en parlons plus.

Mais Jean-Marie continuait à se maudire :

– Je ne me consolerais jamais de cette gaffe !... Un apprenti aurait été plus prudent que moi !... Monsieur, dépêchons-nous. Nous avons intérêt à ne pas perdre une minute. Pendant que je jacasse, l'autre roule !...

Quelques ustensiles de toilette, quelques chemises et un nombre pair de chaussettes, et mon bagage fut prêt. Quand je descendis, Jean-Marie avait déjà sorti la voiture, et il était en train de vérifier la fermeture de toutes les portes et fenêtres de la maison.

Picard, que j'avais complètement oublié dans ce remue-ménage, vint me lécher la main. Les chiens ont toujours l'angoisse confuse du départ. Le mien me regardait avec inquiétude et son regard signifiait :

– Tu ne vas pas me laisser là, dis ?...

Cette attitude de l'animal m'émut.

– Que faisons-nous de Picard ? demandai-je.

– Nous l'emmenons, répondit le domestique. Seule ici, la pauvre bête crèverait de faim.

– À Toulouse, pour ce que nous avons à faire, Picard ne nous sera pas d'un bien grand secours...

– Qui sait ?... C'est un ami, et le concours des vrais amis n'est jamais à dédaigner.

Picard n'avait jamais mis les pattes dans une automobile ; il me suivit toutefois dans la voiture sans hésitation. J'étais son maître, tout ce que je faisais était forcément bien fait.

Nous démarrâmes à dix heures et demie. Pour atteindre Toulouse, nous avons un peu plus de cent kilomètres à couvrir. La route était excellente, mais assez difficile. J'évaluai à trois heures le temps qu'il nous faudrait pour atteindre le but.

Jean-Marie, je le savais, était un bon conducteur. Au début, je m'étais mépris sur cela comme sur le reste. Il ne prit de la vitesse qu'après avoir dépassé le bourg de Prat. Jusque-là il aborda tous les virages avec une prudence extrême et justifiée. Il craignait un piège, mais le borgne n'avait pas eu la possibilité d'en préparer un. Il n'avait pensé qu'à mettre le maximum d'espace entre lui et nous.

Nous échangeâmes à peine quelques paroles pendant le trajet. Jean-Marie scrutait l'horizon, fort bien éclairé par les phares, et moi, sous prétexte de réfléchir, je me laissais aller à une vague somnolence. C'est un fait, l'auto m'endort quand je ne suis pas au volant. Quant à Picard, il ronflait comme un Suisse.

Il était presque deux heures quand nous pénétrâmes dans Toulouse. Comme toujours, les environs de la gare Matabiau étaient assez animés. Juste en face de la sortie, de l'autre côté du canal, la rue Bayard était presque déserte.

Notre voiture ayant trouvé place dans un garage à peu de distance de l'École vétérinaire, nous nous dirigeâmes à pied vers l'hôtel que nous cherchions. Le chien, qui n'avait pas de laisse, gambadait et folâtrait autour de nous. Tout était nouveau pour lui, et cette grande ville lui paraissait pleine de charme et de mystère, avec tous ses coins à explorer.

Au 90 *bis*, une lampe à gaz éclairait faiblement une enseigne ingénument prétentieuse :

GRAND HÔTEL DE LA LIMAGNE

Ce grand hôtel n'avait de grand que le titre. Étroit de façade, il n'avait que deux étages, et ce qu'on apercevait du couloir n'était pas d'une propreté méticuleuse. Les carreaux étaient cassés et les parois se boursouflaient de pustules salpêtreuses.

– Allons-nous coucher dans ce palace ?... dis-je.

– Nous ne pouvons pas entrer à cette heure-ci pour nous enquérir du sieur André Jaume, répondit Jean-Marie. Le mieux est de monter la garde devant la porte jusqu'au matin.

– Mais s'il est déjà parti ?... objectai-je.

– Eh bien ! s'il est parti, ce sera tant pis pour nous. Notre situation ne sera ni meilleure ni pire. En admettant qu'il ait levé le pied, où le poursuivre ? Une nuit sans sommeil, cela n'a pas une importance énorme.

Je suggérai :

– D'ailleurs, nous allons nous relayer, n'est-ce pas ?...

– Nous ne pouvons pas, répondit Jean-Marie. Si notre oiseau est encore là et que la fantaisie le prenne de s'envoler avant l'aube, il faut que nous soyons tous deux prêts à le relancer.

– Dans ce cas, nous aurions mieux fait de garder notre auto.

– Non. Jusqu'à demain matin, nous nous serions fait remarquer.

– Alors, résignons-nous à la patience.

– Nous avons du tabac, fumer nous distraira.

Et, côte à côte, nous nous mîmes à arpenter le trottoir, sur une longueur de deux cents mètres. Au début, Picard trouva cette promenade charmante, mais il ne tarda pas à constater qu'elle n'était que monotone. Il cessa de galoper de-ci de là, et je l'eus dès lors toujours derrière moi, le nez mélancoliquement collé à mes talons.

*** **

En été, le jour se lève tôt. Malgré cela, cette faction me parut interminable. À partir de cinq heures, la rue se peupla d'ouvriers se rendant à leur travail : à six heures, nous pûmes boire un café brûlant, manger des croissants et surtout nous asseoir. Cette marche lente, fastidieuse, m'avait plus éreinté qu'un gros effort. Nous fîmes un copieux déjeuner dont le chien eut sa part. Bien entendu, de notre place, nous continuions à guetter la maison qui nous intéressait.

À huit heures, personne n'était entré au Grand Hôtel de Limagne, personne n'en était sorti.

– Allons ! dit simplement Jean-Marie. C'est encore un peu tôt, mais cela n'a rien d'extraordinaire de se présenter à huit heures dans un hôtel.

Une grosse femme encore à demi endormie, mal peignée, crasseuse, nous reçut avec maussaderie.

– M. Jaume ?... demandai-je.

La matrone répondit sans presque nous regarder :

– Au deuxième, chambre 17.

– Est-ce qu'il est là ?...

– Où voulez-vous qu’il soit à cette heure-ci ?...

Et, tandis que nous nous engagions dans l’étroit escalier, je l’entendis grommeler :

– Votre cabot va arranger mon tapis avec ses pattes sales !...

Le tapis auquel l’hôtesse faisait allusion était grisâtre, lépreux et orné de trous du plus gracieux effet. L’hôtesse avait raison de s’inquiéter ; si on voulait le faire durer quelque temps encore, il importait de le traiter avec précaution et même de ne plus marcher dessus.

La chambre 17 se trouvait à quelques mètres du palier, dans un renfoncement sombre. Devant la porte, Jean-Marie chuchota :

– Frappez, monsieur. Surtout ayez bien en main la crosse de votre browning... Tenons-nous prêts à toutes les éventualités. Et pas de témérité inutile... N’hésitez pas à faire un bond en arrière si vous êtes menacé.

– Entendu, répondis-je sur le même ton.

Je frappai discrètement. Au bout de quelques secondes, un pas traînant se rapprocha sans hâte. La porte s’entre-bâilla et, au lieu de l’affreux visage couturé du borgne, j’aperçus celui d’une jolie jeune femme rousse. Elle avait des grands yeux bleus, presque violets, un petit nez de forme très pure et des lèvres admirablement dessinées. Quant à son corps, à peine voilé par un peignoir d’ailleurs très coquet, il parut de proportions harmonieuses.

La femme nous regarda avec étonnement mais sans aucune frayeur.

– Vous désirez, messieurs ?...

– M. André Jaume ?... demandai-je.

La jolie rousse ne cilla pas :

– C’est ici, monsieur.

– Puis-je lui parler ?...

– Certainement, monsieur...

Et elle appela, d’une voix que ne troublait aucune angoisse :

– André, c’est pour toi...

Elle ouvrit entièrement la porte et s’effaça :

– Donnez-vous la peine d’entrer, messieurs...

Du regard je consultai mon compagnon. Cet accueil ne ressemblait guère à celui que j’avais prévu. Jean-Marie me fit signe de pénétrer dans l’appartement et il me suivit.

La chambre était assez grande, claire, mais médiocrement meublée. Le lit n’était pas encore fait ; mais, à part cela, un ordre parfait régnait dans la pièce. On sentait tout de suite que la femme rousse s’efforçait à transformer le bouge en intérieur agréable sinon coquet. Quelques humbles napperons bien repassés s’étalaient sur les meubles, et un bouquet de petites roses s’épanouissaient dans un verre à pied.

Une tenture faussement orientale masquait une embrasure. Derrière ce rideau devait être sans doute le cabinet de toilette, car un bruit d’eau versée me parvint.

– Me voilà !...

Une main souleva la tenture, et André Jaume se montra.

Mais l’individu qui surgit ainsi devant nous n’était pas le borgne que nous étions venus chercher et pour qui nous avions passé une nuit blanche. C’était un homme grand et maigre, d’un blond fadasse, avec un nez en bec de corbin.

Dès qu'il me vit, il sembla éprouver une véritable stupeur. Sa main s'accrocha à la tenture comme pour trouver un point d'appui. Ses yeux ne pouvaient se détacher de moi, et son menton tremblait d'émotion :

– Monsieur Corme !... balbutia-t-il.

Jean-Marie, très à son aise, répliqua aussitôt :

– En effet, j'ai l'honneur de vous présenter Charles Corme en chair et en os. Tâchez-le, vous vous rendrez compte que ce n'est pas un fantôme... Cela prouve qu'il y a des morts qui se portent à merveille.

Comme s'il était chez lui, il me désigna une chaise :

– Asseyez-vous, cher ami... Nous avons à causer sérieusement et amicalement avec M. André Jaume, votre assassin.

IX

QUELQUES SURPRISES

En s'entendant traiter d'assassin, M. André Jaume devint brusquement livide, comme si tout son sang avait reflué à son cœur. Il fit deux pas en avant et vint s'appuyer à la table qui nous séparait de lui. La femme rousse eut un élan pour le soutenir, mais il l'arrêta d'un geste en murmurant :

– Laisse, Ginette... ne t'inquiète pas, ma chérie... Ce n'est rien...

J'avais l'impression d'un rêve ou d'un film. Nous courions après le borgne et, si j'en croyais Jean-Marie, nous nous rencontrions à l'improviste avec le meurtrier de Charles, c'est-à-dire le mien.

En entrant dans la chambre 17 du Grand Hôtel de Limagne, Jean-Marie ne soupçonnait pas plus que moi la vérité. Il avait été déconcerté de voir surgir du cabinet de toilette ce gailard dégingandé qu'il ne cherchait pas, et pour cause.

Mais, dans ces sortes d'affaires, je m'en étais déjà aperçu, le faux sourd-muet avait une vivacité d'esprit bien plus grande que la mienne. Le trouble de Jaume à ma vue ne lui avait pas échappé ; il en avait tiré au hasard une conclusion qui semblait exacte :

– Asseyez-vous donc, me répéta Jean-Marie avec un rapide et rusé clin d’œil que je fus seul à voir.

La femme rousse m’avança la chaise. Elle me donna l’impression de ne rien avoir compris à ce qui se passait, car elle n’avait pas perdu son sang-froid. Elle n’avait manifesté de l’inquiétude que devant la défaillance physique de son mari.

Pendant que je m’installais, Jean-Marie s’adressa à elle avec bonhomie.

– Soyez assez aimable pour vous placer à côté de M. André Jaume, madame. Je désire vous avoir tous les deux en face de moi... Vous formez un couple si charmant !...

Docile, elle obéit comme une automate, mais Jaume reprit d’une voix mal assurée :

– Ne vous en prenez pas à elle, je vous en supplie... Elle ignore tout, monsieur...

Jean-Marie n’eut cure de cette affirmation ; il se tourna vers moi :

– Gardez donc votre main dans la poche !... Cela vous empêchera d’avoir froid aux doigts et d’attraper des engelures.

Je compris qu’il me conseillait de ne pas lâcher mon browning, auquel je ne pensais plus. Je ne savais pas que dans certains métiers le souci de l’avenir est plus utile que celui du présent.

Un silence s’établit que Jean-Marie se plut à prolonger, car il embarrassait ses protagonistes. Jaume, maintenant troublé, achevait de perdre contenance sous l’insistant regard des yeux clairs. Jaume baissait la tête avec obstination. La tactique de mon compagnon, qui ne savait pas grand’chose, était de faire croire que nous savions tout.

Ainsi j'avais devant moi l'individu qui avait froidement tué mon cousin pendant son sommeil. Pourtant, au contraire du borgne, il n'avait pas le visage d'un bandit. Il n'était pas de ceux dont on se méfie dès la première rencontre. C'était un homme ordinaire, sans rien de menaçant ou de cauteleux. Jamais l'idée ne me serait venue de le soupçonner.

Pour parvenir plus aisément à des fins que je ne devinai encore que confusément. Jean-Marie adopta le ton du persiflage.

– Ainsi, cher Jaume, dit-il, vous vous imaginiez que votre tir était toujours d'une justesse infallible ?... Vous vous êtes trompé, ou vous avez eu un petit geste nerveux à la dernière seconde. On y voit mal par un trou de tarière... Si M. Corme n'a pas bougé en entendant la détonation, c'était pour que vous ne redoubliez pas. Un accident de chasse est si vite arrivé... Vous avez simplement fait un trou dans l'oreiller, et vous êtes descendu de votre perchoir, avec la satisfaction du devoir accompli... Il fallait vérifier avant de triompher. Vous avez eu tort de croire que votre besogne était terminée ; vous êtes un mauvais assassin !...

André Jaume se raidit pour répondre :

– Monsieur, je ne sais pas qui vous êtes... Finissez donc de me raconter des blagues.

– Ah ! vous appelez ça des blagues ? ricana Jean-Marie.

Jaume reprit :

– Vous m'accusez, si je vous comprends, d'une espèce de tentative criminelle ?... De quoi s'agit-il ?... Où sont vos preuves ?...

– La meilleure des preuves, c'est que nous avons fait une centaine de kilomètres pour vous dénicher, répondit Jean-Marie.

– Ce serait peut-être une preuve si j'étais coupable...

– Mais vous vous déclarez innocent ? acheva ironiquement le faux sourd-muet.

– Oui, je suis innocent ! fit Jaume qui avait recouvré son assurance. Je suis un honnête, homme et je n'ai jamais tiré sur personne.

– Petit menteur ! se contenta de railler Jean-Marie.

– Si vous êtes de la police, je suis prêt à vous suivre ! riposta l'homme maigre.

– Et si je ne suis pas de la police ?...

– Alors, je me charge de vous expédier dans l'escalier avec assez de douceur et de politesse pour vous ôter à jamais l'envie de monter mes deux étages !...

Jean-Marie s'avança vers Jaume jusqu'à le toucher et dit lentement :

– Alors vous auriez tort de vous gêner... Je ne suis pas de la police.

Avec une promptitude invraisemblable, Jaume leva les poings. Mais, aussi prompt que lui, Jean-Marie le saisit par les poignets et Jaume s'abattit à genoux en poussant un gémissement étouffé. La scène avait duré si peu que ni la femme ni moi n'avions eu le temps de bouger.

– Tu vois, mon petit ?... Tu es un peu faible des biceps pour m'expédier dans l'escalier, reprit Jean-Marie en s'asseyant tranquillement, sans plus s'occuper de sa victime. Causons donc comme des gens sensés, sans gaspiller notre temps à des jeux qui ne sont même pas sportifs ; tu n'es pas de taille à te mesurer à moi... Si tu parles gentiment, il ne t'adviendra rien de fâcheux. Comment s'appelle le borgne ?...

– Quel borgne ?... fit Jaume en se relevant.

– Ton complice.

Jaume s'arrêta de broser les genoux de son pantalon.

– Je ne connais aucun borgne.

– Vraiment ?... insista Jean-Marie.

– Vraiment. Je le jure sur la tête de ma femme.

– Ah ! ah !... marmotta Jean-Marie. Tu ne le connais pas...
C'est ce que je pensais... c'est embêtant...

Je pris à mon tour la parole :

– C'est vous qui m'avez assommé dans le chemin creux ?...

– Non, répondit Jaume.

Il me sembla que ma question le troublait.

– Allons donc !... fis-je. Ne niez pas, je reconnais votre voix.

– Ce n'est pas moi qui ai donné le coup de bâton,... dit
Jaume, c'est l'autre.

– Qui est cet autre ?... demanda Jean-Marie.

L'homme au nez crochu se balançait sur ses longues jambes.

– Pourquoi voulez-vous son nom ?... Vous le savez bien.

– Pour sûr, dit Jean-Marie, imperturbable, mais nous
avons besoin d'une certitude... Pas de circonlocutions !... Qui
est-ce ?...

– Eh bien !... vous ne vous trompez pas... c'est lui, déclara
Jaume.

– Mais qui, lui ?...

La femme rousse intervint :

– Tiens ta langue, Dédé !...

– Madame, tenez vous-même la vôtre, conseilla Jean-Marie. Je ne suis pas patient vingt-quatre heures par jour !...

Mais la femme continua :

– Tu ne vois donc pas que ces messieurs veulent te tirer les vers du nez !

– Oh ! poursuivit Jaume avec résignation, au point où nous en sommes... M. Corme est au courant... Je n'ai rien à lui apprendre... pas la peine de m'asticoter...

– C'est *mon* affaire ! dis-je. C'est une déclaration que nous exigeons de vous... Pour qui travaillez-vous ?... Allons, parlez vite !...

Jean-Marie appuya :

– Nous voulons que vous prononciez un nom ! Sinon...

– Sinon ?... interrogea Ginette d'un air effronté.

– Sinon, poursuivit mon compagnon, nous avons des moyens de vous délier la langue. Je le prends dès maintenant sur un autre ton... Je vous donne trente secondes pour vous mettre à table. Si vous tenez à la vie, ne soyez pas trop discrets.

Et il montra son browning. Jaume ne paraissait pas aimer beaucoup cet instrument ; il jeta vers la femme rousse un regard de bête traquée. Mais elle ne broncha pas.

– 20,... 21,... 22,... compta Jean-Marie.

– C'est... c'est... balbutia Jaume, blême de terreur.

– Prends garde !... s'exclama Ginette. Tais-toi, il ne tirera pas !...

Mais l'homme qui n'était pas de cet avis, révéla en baissant la voix :

– C'est M. Henri !...

Cet aveu le terrifia, encore qu'il nous parût hermétique, et la femme rousse frémit. Elle devint aussi pâle que son mari.

Évidemment, Jaume venait de nous donner ce qui était pour les initiés la clef de l'énigme, mais Jean-Marie et moi, nous n'étions pas plus avancés après qu'avant. Mon cousin devait connaître intimement cet Henri, tandis que moi, je n'en avais jamais entendu souffler mot.

Jean-Marie, au fond aussi déçu que moi, ne le laissa pas voir :

– Vous avez entendu ?... me dit-il. C'est Henri !... Tous nos soupçons se vérifient... Quelle canaille !...

– Mon Dieu ! fit Ginette sarcastique, ne soyez pas si sévère pour lui !... Vous ne prétendez quand même pas que tous les torts sont de son côté ?...

– Vous, mêlez-vous de vos oignons !... jeta trivialement le faux sourd-muet. Nous n'avons pas à peser aujourd'hui les torts et les raisons...

– D'ailleurs, observai-je, Henri est de mauvaise foi !... Il s'obstine à me demander quelque chose que je n'ai pas... Si je l'avais...

André Jaume m'interrompit :

– Mais non, monsieur Corme, mais non !... C'est fini, cette histoire-là !... M. Henri sait que vous n'avez plus rien !

– Alors pourquoi veut-il me tuer ?...

– Dame ! fit la femme rousse, vous en feriez autant à sa place... C'est un homme qui n'est pas oublieux... Œil pour œil, dent pour dent !...

J'eus un très beau mouvement, comme Auguste lorsqu'il s'adresse à Cinna sur la scène de la Comédie-Française.

– Ça aussi, c'est fini !... Henri et moi, nous n'allons pas passer toute notre existence à nous reprocher le passé.

– Pardon, répliqua Jaume. Le passé n'est pas bien vieux !... Vous oubliez qu'avant de quitter Paris vous avez encore voulu l'empoisonner.

– C'est faux ! m'écriai-je.

– C'est vrai ! répondit Ginette.

Jean-Marie me regarda avec un air de reproche et de désapprobation :

– Je ne suis pas au courant de cela... Vous avez eu tort, monsieur.

– Soit, j'ai eu tort, concédai-je. Nous sommes tous faillibles... Mais je ne demande qu'à m'excuser et à signer un traité d'alliance pour l'avenir... Je veux voir Henri aujourd'hui même... Je veux obtenir son pardon sans tarder... Donnez-moi son adresse.

Je n'avais tant parlé que pour en arriver là. Avec l'adresse et le prénom, il nous serait facile de nous débrouiller.

– Son adresse ?... répétei-je. Je vais de ce pas aller chez lui.

La femme rousse s'interposa de nouveau :

– Pas l'adresse !... cria-t-elle. Tu n'as pas le droit de la donner, Dédé !...

– Madame, dit Jean-Marie, vous commencez à me porter sur les nerfs !... J'ai pour habitude de discuter seulement avec des hommes... Taisez-vous, ça vaudra mieux !...

Abandonnant son calme du début, elle se cabra :

– Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous !... Je ne me tairai pas !...

– C'est ce que nous verrons ! gronda mon compagnon.

– C'est tout vu ! glapit la femme. Vous repasserez pour nous posséder !... Vous avez l'ingénuité de croire que nous vous communiquerons bénévolement cette adresse ?... Sans blague !... Dites-nous d'abord comment vous avez eu la nôtre. On s'expliquera après.

Je jugeai superflu de tergiverser plus longtemps.

– Nous avons trouvé votre adresse dans la poche du borgne que vous prétendez ne pas connaître. Elle était sur une facture à votre nom...

Le front de Jaume se plissa :

– Ah ! oui, la facture que j'ai perdue avant-hier !...

– Tu ne l'as pas perdue, on te l'a fauchée ! rectifia Ginette.

– Ça ne peut-être que dans le tramway... Je me suis senti bousculé.

– Là où ailleurs, tu aurais pu faire attention...

– Comment aurais-je pu faire attention ?... Je ne me suis aperçu de rien...

Jean-Marie, impatient, les ramena au sujet qui l'intéressait :

– Pas de querelle de ménage !... Vous vous chamaillerez plus tard !... Donnez-nous l'adresse tout de suite.

– Non ! fit la femme rousse. Vous n'aurez pas cette adresse !... Dédé, je te défends d'ouvrir la bouche !... Il y a des secrets qui ne t'appartiennent pas !

Jean-Marie braqua de nouveau son browning et proféra, les dents serrées.

– Dans trente secondes, je l'abats comme un chien !...

– Vous n'oserez pas !... brava Ginette. Maintenant j'en suis sûre !... Vous ne voudrez jamais faire de bruit... Vous auriez trop la frousse de vous faire coffrer !...

– N'essayez pas de m'avoir à l'influence, rétorqua mon compagnon. Ça m'ennuierait, en effet, d'être coffré, mais, le coup fait, nous serons loin avant l'arrivée des agents !... L'adresse, ou je vous descends tous les deux...

Moi, je savais qu'il ne tirerait pas ; mais Jaume n'était décidément pas très courageux. Je compris que, malgré l'interdiction de la femme rousse, il allait enfin parler.

– L'adresse !... intima une dernière fois Jean-Marie.

La femme rousse s'élança alors vers la porte, la poussa à grand fracas et se mit à hurler dans l'escalier de l'hôtel :

– Au secours !... à l'assassin !... Au secours !...

En entendant ces clameurs sauvages, Picard se mit à aboyer à pleine gueule. Sans attendre une seconde de plus, Jean-Marie me happa le poignet et m'entraîna en disant :

– Filons !... Ce serait imbécile de nous compromettre... Nous les retrouverons !... Cavalons !... Cavalons !...

Et, tout en dévalant les marches quatre à quatre, il se mit à crier de toutes ses forces pour faire croire que nous étions lancés aux trousses d'invisibles bandits :

– Au secours !... Arrêtez-le !... Arrêtez-le !...

La propriétaire nous regarda passer avec hébétude. Nous fîmes dix mètres sur le trottoir, puis nous bifurquâmes dans une rue, dans une autre encore...

Nous nous retournâmes, nul ne nous poursuivait. Le chien, ravi, nous contemplait, en ouvrant une gueule hilare.

– J'aurai ma revanche !... fit Jean-Marie en s'épongeant le front. Mais quelle garce, tout de même !...

X

UNE RELATION NOUVELLE

Pour séjourner à Toulouse aussi longtemps qu'il le faudrait, après notre stupide aventure, nous avons choisi le Tivolier. C'est un hôtel un peu éloigné du centre, passablement austère, mais où les chambres sont irréprochables et où la chère est toujours exquise. On ne trouve nulle part de meilleurs confits d'oie et de plus succulent foie gras.

Picard n'avait fait montre d'aucun étonnement de ce nouveau changement de cadre. Ce chien rustre s'adaptait aux délices de Capoue. Il passait la majeure partie de son temps logé dans un fauteuil dont les ressorts fléchissaient sous son poids, car il engraisait de repas en repas. La présence de ce gros berger vulgaire n'enchantait peut-être pas le garçon d'étage, mais je n'avais cure de l'opinion de ce valet, d'ailleurs aussi peu stylé que Picard lui-même.

Nous étions là depuis trois jours, et, en dépit de mon inaction apparente, je n'avais pas perdu mon temps. Je m'étais adapté à mon rôle de Charles Corne. Pour cela, j'avais employé toute la première journée à imiter la signature de mon cousin. Ces exercices de calligraphie m'avaient d'abord rebuté, car mon écriture ne ressemblait pas du tout à celle du défunt. Mais, sur les conseils de Jean-Marie, j'avais fini par obtenir des résultats très satisfaisants.

– C'est à s'y méprendre ! affirmait mon compagnon.

– Oui, mais j'aurai tout oublié quand la nuit aura passé dessus.

Le lendemain, je constatai avec plaisir que je n'avais pas perdu la main. Ma sûreté, au contraire, avait augmenté, et je signais Charles Corme avec une assurance merveilleuse.

Malgré cela, ce ne fut pas sans une émotion voisine de la terreur que je me présentai à la banque. Le préposé au visa des chèques me salua familièrement :

– Comment allez-vous, monsieur Corme ?...

Les *r* roulaient dans sa gorge comme les cailloux dans les gaves pyrénéens. Je serrai la main qu'il me tendait.

– Très bien, et vous ?...

– On se défend... ça va à peu près. Depuis votre dernière visite, mon gosse a eu la rougeole, mais il est guéri.

– Ah ! tant mieux... On prétend que ça favorise la croissance.

Je posai mon carnet de chèques sur le comptoir.

– J'ai oublié mon relevé chez moi, dis-je. Comme je vais peut-être faire une opération, je voudrais savoir combien il me reste.

– Je vais vous le dire tout de suite...

– Excusez-moi de vous déranger...

– De rien, monsieur Corme, de rien !...

Il revint deux minutes plus tard et me tendit discrètement une fiche sur laquelle je lus : « Dépôt : 174.925 francs ».

J'eus un agréable frisson de me savoir si riche. D'une main ferme, je rédigeai un chèque de 10.000 francs. Je pouvais me permettre cette prodigalité. Je vis sans appréhension ma signature passer de main en main, et, pour finir, le caissier me donna une liasse de beaux billets neufs dont le papier crissait délicieusement. Je n'avais détenu pareille somme depuis le temps de ma splendeur.

Mais ce n'était pas tout ; j'avais l'intention d'aller à la chambre forte de la banque voir ce que contenait le coffre 112. C'était même ce qui m'intéressait le plus. Comme je ne savais pas où c'était et que je risquais d'éveiller la méfiance en posant une question à ce sujet, je m'assis dans le hall et je feignis d'écrire tout en observant les aîtres. Quelques minutes me suffirent pour repérer l'entrée du sous-sol, et je me dirigeai hardiment vers l'escalier. C'était l'instant décisif.

Le gardien m'enveloppa d'un regard professionnel, à la fois perspicace et déférent. Sans hâte, sans nervosité, je produisis mes pièces d'identité ; il les vérifia, m'ouvrit la première porte et me livra à un second gardien qui me conduisit jusqu'au coffre. Je courais ainsi mon dernier risque. Allais-je savoir ouvrir la porte ?...

Par bonheur, le coffre n'avait pas combinaison de lettres, mais seulement deux serrures. Mes clefs tournèrent, et le gardien qui avait attendu jusque-là se retira.

L'alvéole d'acier regorgeait de papiers. Il y avait là des liasses de titres dont il me fut impossible d'estimer la valeur. Ce qui semblait certain à première vue, c'est que j'étais riche, très riche.

Une serviette en cuir noir contenait vingt paquets de grands billets. Cela faisait 200.000 francs. Décidément, je vivais un conte des mille et une nuits, et Crésus n'était qu'un pauvre diable à côté de moi.

Dans la serviette, je découvris un petit portefeuille usé, presque déchiré. Je ne vis dans ce calepin qu'une feuille de papier sur laquelle je lus :

1 – 59 c.
2 – 48 c.
3 – 43 c.
17 – à 20 c.
20 – à 15 c.
10 – à 10 c.

Au total 881 c, dont 481 bb et 400 b.

Rien de plus que ces indications actuellement tout à fait mystérieuses pour moi. Me promettant d'examiner cela tout à loisir avec Jean-Marie, je glissai le papier dans ma poche et je sortis après avoir vérifié la fermeture de mon coffre.

Je me sentais heureux et fier d'exister. Possesseur de tant d'argent, libre de toute sujétion, pourquoi m'obstinerais-je à affronter des dangers ? Pourquoi me préoccuperais-je encore du borgne, d'André Jaume, de la femme rousse et de mon ennemi personnel, M. Henri ? Je n'avais rien à faire avec ces êtres-là. Le plus sage était de disparaître sans tambour ni trompette et de commencer mon apprentissage de rentier par une croisière en Extrême-Orient, mon rêve depuis toujours.

Mais ce n'était en effet qu'un rêve, car Jean-Marie me tenait dans ses filets. Il était en possession de mon secret, nous étions complices bon gré mal gré jusqu'au bout de l'aventure. Lorsque, tentateur comme Satan, je lui proposai de partager avec moi la fortune de Charles Corme il me répondit :

– Merci de votre bonne intention... Nous serons un jour bien plus riches que cela !...

– Si nous ne sommes pas morts avant, répondis-je. Vous avez tort de refuser, Jean-Marie... La vie tranquille a bien son prix...

Ses yeux bleus eurent une lueur :

– La vie mouvementée est plus passionnante !

– C'est votre opinion et non la mienne... C'est fou comme j'ai l'âme sédentaire en ce moment...

Les yeux bleus durcirent leur regard.

– Si vous éprouvez un tel désir de vous embourgeoiser, je continuerai seul, dit sèchement Jean-Marie. Je ne vous force pas à rester avec moi... Si vous me quittez, je ne chercherai même pas à savoir où vous irez.

J'eus honte de ma couardise et je repris :

– Vous ne comprenez donc pas que je plaisantais ?...

– Non, je n'ai pas compris cela...

Et, à ma profonde déception, il ne fut plus question de ma retraite anticipée.

Le papier trouvé dans le coffre-fort de la banque parut aussi incompréhensible à Jean-Marie qu'à moi, du moins d'après ce que j'en jugeai. Il le scruta longtemps, en prit copie et me rendit l'original.

– Vous ne devinez pas le sens de ces chiffres et de ces lettres ?... fis-je.

– Pas pour l'instant... Ça viendra peut-être...

Depuis la veille, Jean-Marie se livrait à des recherches sur le dangereux Henri. Cette solution me paraissait bonne à tous égards. Je n'avais pas insisté pour accompagner mon faux do-

mestique. Il serait toujours trop tôt pour moi d'exposer ma douillette personne.

Contrairement à ce que nous pensions, le ménage Jaume habitait toujours le Grand Hôtel de Limagne. Comme je manifestais ma surprise... Jean-Marie me répondit :

– C'est pour mieux nous éventer, monsieur.

Toujours déférent, il continuait à m'appeler monsieur quand nous étions seuls.

– Vos adversaires vous guettent, m'expliqua Jean-Marie. Jaume leur a parlé. Alors, ils voudraient bien savoir où vous vous cachez. La femme rousse et son mari, c'est l'amorce... l'appeau... L'assassin de Charles Corme sort et entre sans se préoccuper de personne. Il affecte une indifférence absolue... Mais, en le suivant, vous seriez suivi vous-même, et alors... quelques heures ou quelques jours après...

Il fit mine d'épauler une arme imaginaire.

– Dans ce cas, repris-je avec inquiétude, vous devez être déjà dépisté ?

– Pas encore, monsieur, dit Jean-Marie. Je vais tous les jours rue Bayard, mais ma présence n'a pas été signalée.

– Comment donc procédez-vous ?...

Il affecta la modestie :

– J'ai quelques petits talents de grime...

– Vous vous maquillez dans la rue ?...

– Oh ! non, dit Jean-Marie. J'ai un ami à Toulouse, je me déguise chez lui.

– Ne me ferez-vous pas connaître cet ami ?...

– Peut-être... répondit-il évasivement. Ça ne presse pas... Dans cette affaire, moins on est de fous, plus on rit.

Singulier homme que ce Jean-Marie. Je ne le connaissais pas mieux qu’au début. Il s’était inscrit à l’hôtel Tivolier sous le nom de Caplon, Hector-Antoine, né à Lyon, mais était-ce bien son état civil ? J’avais quelques raisons d’en douter.

Chose déconcertante, je ne me défiais plus du tout de lui. Mon instinct me disait qu’il ne me trahirait pas et que c’était, sinon un véritable ami, un allié indéfectible.

Ce mercredi-là, il me quitta tout de suite après le déjeuner et reparut vers trois heures.

Je vis à l’expression de son visage qu’il était satisfait.

– Du nouveau !... annonça-t-il. Du nouveau retentissant !...

– Vous avez trouvé M. Henri ?... demandai-je.

– Justement !... je sais où il habite.

Et il raconta :

– Je me suis rendu rue Bayard... Jaume est sorti le premier de l’hôtel de Limagne avec tant d’ostentation que j’ai compris qu’il voulait être suivi... Bien entendu, je n’ai pas bougé. Il ne faut jamais suivre un homme qui tient à l’être. J’avais une barbe superbe, et j’étais assis à la terrasse d’un café en compagnie d’une aimable personne à qui je faisais une cour assidue.

– Encore une que je ne connais pas, notai-je.

– Mais, moi non plus, je ne la connais pas, répondit en riant Jean-Marie. S’il fallait connaître toutes les femmes avec qui on flirte... Je l’ai rencontrée, celle-là, près de la gare Matabiau où elle cherchait une âme sœur... Un instant après la sortie du sieur Jaume a eu lieu celle de la femme rousse. Elle a été beaucoup plus discrète et, par conséquent beaucoup plus inté-

ressante pour moi. Notre amie Ginette a montré le bout de son joli petit nez à la seconde même où un tramway stoppait devant la porte de l'hôtel. Elle a sauté dans le tramway en moins de temps qu'il ne m'en faut pour le dire et hop !... plus personne... Bref, du travail gentiment fait !...

– Et vous, vous avez couru après le tramway ?...

Jean-Marie me décocha un regard lourd de pitié.

– C'était la seule chose à ne pas faire, monsieur. Il ne faut jamais grimper dans la même voiture publique que la personne que l'on file. On se ferait repérer facilement !... C'est l'enfance du métier.

Cette leçon me vexa, mais j'avais conscience de la mériter.

– Alors, comment avez-vous fait ?... continuai-je.

Jean-Marie reprit son récit :

– Comme par hasard, un taxi libre stationnait devant le café où je me trouvais... J'avoue avoir plaqué un peu brusquement ma dulcinée, mais il lui est resté quelque monnaie à titre d'indemnité... J'ai laissé dix francs pour payer les consommations... Comme je l'avais prévu, la femme rousse est descendue quelques centaines de mètres plus loin, pour faire tête sur queue... C'est le meilleur moyen d'examiner les environs... Elle a jeté un coup d'œil perspicace dans mon taxi, mais un peu tard... Il était vide, car je me trouvais déjà dans un autre.

En écoutant Jean-Marie, je me rendais compte de mon infériorité dans ce genre de sport et je comprenais pourquoi il préférait me laisser à l'hôtel pendant son enquête.

– Nouveau tramway, dit-il, nouvelle descente en voltige. Cette femme est une acrobate !... Enfin, elle s'installa dans le tramway de la Colonne. Je précédais ce tramway au lieu de le suivre, et notre Ginette avait le tort de ne regarder qu'en arrière. Après avoir franchi le canal, je réglai mon taxi, je me postai à un

arrêt facultatif, je grimpai à mon tour dans le tramway, et je vins m'asseoir juste en face de la femme rousse. Je dois ajouter que ma barbe avait fait place à une belle moustache blonde qui convient admirablement à mon genre de beauté.

– Mais vos yeux ?... m'exclamai-je. Vous ne pouvez pas les changer ?

– Vous les croyez trop reconnaissables ?... Ils sont en effet caractéristiques, mais, dans ces circonstances, je les ouvre, à peine, car je deviens brusquement myope. En outre, j'ai des lunettes...

– Des lunettes noires ! fis-je.

– Mais non ! répliqua dédaigneusement Jean-Marie. Pourquoi pas un écriteau sur l'estomac ?... Combien rencontrez-vous par jour de personnes munies de lunettes noires ?... En voyez-vous une seule sans la remarquer aussitôt ?... Moi, je me contente de lunettes ordinaires, très épaisses ; elles me gênent énormément, mais je les supporte.

» La femme rousse ne se méfia pas particulièrement de moi, car j'étais monté en cours de route, longtemps après elle. Elle ne pouvait pas me soupçonner. Nous descendîmes ensemble au terminus ; elle tourna à droite, et moi à gauche. Je ne vous raconte pas la poursuite qui fut pourtant assez amusante, car Ginette se retournait tous les dix mètres. Malgré cela, je l'ai accompagnée jusqu'au bout. Simple question de souplesse... Elle est entrée dans une villa qui est habitée depuis quelque temps par un certain M. Henri Vidal, qui est probablement celui que nous cherchons... Mon expérience finie, je suis revenu aussitôt vous la raconter.

– Et alors ?...

En articulant ces trois syllabes, je m'aperçus que j'avais la gorge déplorablement sèche. Je pressentais un proche avenir très agité.

– Alors, continua Jean-Marie, vous allez faire une petite visite à ce monsieur. Je vous attendrai dehors et, dès votre entrée, vous prendrez soin de le prévenir de cette attente. Si vous n’avez pas reparu au bout de trente minutes, j’agirai en conséquence.

– Trop tard peut-être !... dis-je sans allégresse.

– Bah ! fit Jean-Marie, on ne fait pas d’omelette sans casser des œufs.

Je le trouvai un peu trop désinvolte, mais je ne résistai pas. Il me dominait incroyablement.

– Partons ! m’écriai-je.

Cette fois, Picard ne fut pas de l’expédition, et cela le déçut au point de le faire gémir. Il ne connaissait pas son bonheur.

Le faubourg de la Colonne est sur une hauteur où souffle souvent le vent d’autan. Ce quartier est ainsi nommé à cause d’un monument commémoratif, franchement laid, érigé au sommet de la colline. Il se compose de guinguettes et de maisons particulières entourées de jardins. L’ensemble est charmant, mais je n’étais guère en état d’admirer le paysage.

– C’est ici, annonça soudain Jean-Marie. Allez, monsieur, et ne craignez rien. Ce n’est pas aujourd’hui qu’on essaiera de vous envoyer *ad patres*. La petite fête sera pour une autre fois... Je garde le taxi.

Comme un automate, je me dirigeai vers la villa indiquée. Elle se dressait au centre d’un assez beau potager, de sorte qu’il était impossible de s’en approcher sans être vu. C’était, en moins vaste, la même disposition que Combenac.

On me guettait sans doute, je fis mon possible pour marcher dignement en traversant le jardin.

J'allais sonner quand la porte s'ouvrit devant moi. Je me trouvais inopinément en présence d'une adorable jeune fille brune qui me dit :

– Entrez, Charles... Papa vous attend.

XI

UNE CONVERSATION

Cet accueil imprévu me laissa interloqué. Immobile sur le seuil, je dévisageais avec une grossièreté inconsciente cette ravissante jeune fille. Je ne me lassais pas de l'admirer. Je n'avais jamais vu des yeux si profonds, des traits si purs, un front si intelligent, des cheveux si noirs.

Elle paraissait encore plus émue que moi. Elle me dit rapidement, d'une voix si basse que je l'entendis à *peine* :

– Charles, je vous en supplie, ne vous querellez pas une fois de plus !... Il faut à tout prix que vous fassiez la paix !... Promettez-le-moi, Charles... Promettez-le-moi !...

– Certainement, je vous le promets... Je ne demande pas mieux, répondis-je sur le même ton.

– Vous ne vous emporterez pas ?...

– Je ferai l'impossible... l'impossible...

Je ne mentais pas. À cette minute, j'aurais signé la paix sans condition avec mon pire ennemi pour un simple sourire de mon interlocutrice.

Quand elle m'eut débarrassé de mon chapeau, je pénétrai dans un petit salon où se trouvait quelqu'un. Ce quelqu'un ne s'avança pas et me laissa faire tout le chemin. C'était un homme d'une cinquantaine d'année, rougeaud, replet, qui ressemblait à un heureux fonctionnaire de province, à l'approche de sa retraite. Il me rassura et me déçut. Je m'étais fait une autre idée du redoutable. M. Henri, chef de brigands et assassin patenté.

Pendant plusieurs secondes qui, pour moi, durèrent un siècle, il me scruta avec une telle acuité que je me crus démasqué. Mais je me trompais, s'il me regardait de la sorte, ce n'était que pour apprécier mes intentions.

– Charles, me dit-il, veux-tu que nous nous serrions la main sans arrière-pensée ?...

– Mais... pourquoi pas ?...

J'accédai mollement au désir qu'il formulait. Quelque chose me disait qu'il fallait fuir ce gros gaillard à l'aspect bonasse, et surtout qu'il ne fallait pas me laisser prendre à ses manières cordiales. Mais la ravissante jeune fille, entrée derrière moi, restait dans la pièce et, pour elle, j'étais disposé à tout.

La poignée de main de Henri fut onctueuse comme celle d'un ecclésiastique.

– Je savais, reprit-il, que tu finirais par me retrouver en dépit de mes précautions. Ce n'était qu'une question de temps pour toi. Tu es toujours aussi habile et je t'en félicite...

Les compliments s'adressaient uniquement à Jean-Marie, sans la perspicacité de qui je n'aurais jamais été là, mais ils me flattèrent.

– Assieds-toi, mon vieux, dit Henri. Nous pouvons parler sans crainte... nous sommes seuls dans cette maison.

– Et Ginette ? demandai-je. Je l'ai vue entrer ici !...

Le son de ma voix n'éveilla aucun soupçon chez Henri.

– Elle est repartie tout de suite après m'avoir apporté mon courrier, répondit-il.

Il se frappa le front :

– Ah ! je comprends !... C'est en la suivant que tu m'as déniché ?... C'est extraordinaire, car elle est diablement roublarde...

– Moi aussi, fis-je avec nonchalance. Je finis toujours par savoir ce que je veux...

Le gros homme grimaça un sourire inquiet :

– Je vois, je vois... D'ailleurs, je ne t'ai jamais sous-estimé... Eh bien ! je suis devant toi, Charles. Qu'est-ce que tu me veux ?...

Pour cacher mon embarras, car j'ignorais ce que Charles eût voulu à ma place, je feignis une indignation véhémement :

– Tu demandes ce que je te veux ?... Ça, par exemple, c'est un comble !... Tu as un fameux toupet, Henri !...

Jusque-là, rien ne m'avait prouvé réellement que c'était son prénom. Il pouvait y avoir un autre homme dans la maison. Mais mon interlocuteur ne sourcilla pas. J'étais donc bien en présence de M. Henri.

– Mais non, je n'ai pas de toupet,... répondit-il sans assurance.

Enhardi, je continuai :

– Allons donc !... C'est un miracle si je suis encore vivant, et tu feins de t'épater de ma présence ?... Si j'étais aussi vindicatif que toi, nous aurions un sérieux compte à régler !... Tu as plusieurs fois tenté de m'expédier dans l'autre monde, je te par-

donne difficilement ça !... Ça ne se fait pas, Henri !... Ça ne se fait pas !...

– Oh ! Charles !...

C'était la jeune fille qui avait poussé cette exclamation pour exprimer une sorte de stupeur. Elle fixait sur moi un regard désapprobateur. Son père éclata de rire et se frappa trivialement sur les cuisses.

– Laisse-le donc, Lucy... C'est amusant de le voir jouer au petit saint !... C'est lui qui a commencé, et voilà qu'il me reproche d'avoir riposté du tac au tac !

Je posai l'index sur mon épigastre avec une vertueuse suffocation :

– Moi, j'ai commencé ?... Moi ?...

– Oui, toi ! répliqua Henri, sur le ton d'un magister grondant un galopin. Tu oublies que tu as tout fait pour m'empoisonner !... (C'était exact, je l'avais oublié). Tu oublies que tu as lancé sur moi les acolytes de Kortzieff !... Le borgne a failli me bigorner trois fois en quinze jours !...

Je notai dans ma mémoire le nom de Kortzieff que j'entendais prononcer pour la première fois et je retins que le borgne qui m'avait fait l'honneur d'une visite à Combenac n'était pas un ami de M. Henri. Il existait donc un troisième groupe de coquins, sur lequel ni Jean-Marie ni moi ne possédions aucune donnée.

– Kortzieff a même voulu enlever ma fille ! continua Henri. Qu'est-ce que je serais devenu s'il avait réussi ?... Ne plaide pas l'innocence, tu es responsable de tout, Charles !...

– Tu exagères !... dis-je, perdant pied.

Le gros homme n'accepta pas ma faible protestation, que je ne formulais que pour me blanchir aux yeux de la jeune fille.

– Ah ! tu es toujours le même !... s'exclama-t-il. Tu ne reconnaîtras donc jamais tes torts ?... Au moment où on te croit le plus sincère, tu mens !... Tu m'as leurré du commencement à la fin. Récapitulons !... Là-bas, tu as prétendu que tu aimais Lucy... Mensonge puisque tu avais une maîtresse ! Quand ton intérêt est en jeu, rien n'est sacré pour toi !... Tu as causé à cette petite un chagrin qu'elle ne méritait pas...

La jeune fille l'arrêta, rouge de confusion :

– Oh ! papa, ne parle plus de cela !... Ce n'est plus qu'un détail sans importance...

Je ne pus protester, mais j'estimais pourtant que ce détail avait au contraire une importance considérable. Lucy était si jolie...

– Je suis en train de résumer mes griefs dit Henri. Il est donc juste de mentionner celui-là...

» Kortzieff et toi, vous me chargez du paquet. C'était la mission la plus dangereuse... Je passe à mes risques et périls, et, dès que nous sommes rendus à Paris, ton premier soin est de me voler.

– Oh ! protestai-je timidement, désolé de ma propre infamie.

– Oui, oui !... vociféra le gros homme. Je ne t'ai pas pincé sur le fait, mais je n'ai aucun doute !... C'est toi qui m'as volé !... Alors, dans un sentiment que tu dois comprendre, j'ai tout fait pour te punir et pour reprendre la part qui me revient... J'ai voulu te tuer, c'est vrai. Sans Lucy, qui t'a toujours défendu, j'aurais certainement réussi à le faire et les remords ne m'auraient pas étouffé... Avoue que mon exaspération était naturelle ?...

– Peut-être... concédai-je. Mais tu aurais tort d'insister, Henri... Sache la vérité, toute la vérité... je n'ai pas le paquet !

Je disais : « le paquet » parce que c'était le mot qu'il venait d'employer. Il se tut, me scrutant aussi âprement qu'à mon entrée.

– Tu le jures ?... demanda-t-il enfin.

J'étendis le bras comme au tribunal.

– Je le jure !... Je n'ai pas le paquet.

En somme, je ne commettais aucun faux serment. Non seulement je n'avais pas le fameux paquet, mais je ne savais pas du tout ce qu'il contenait.

– Alors, dit Henri en laissant percer sa déception, tu t'es laissé blouser ?... Kortzieff te l'a repris ?...

... Jusqu'ici, j'ai cru que c'était toi, répondis-je.

– C'est faux !... déclara avec feu la jeune fille. Papa ne vous a rien repris ! Il n'a plus rien !... rien !...

C'est donc Kortzieff, conclus-je.

Henri médita un instant :

– Il t'a par conséquent dépouillé depuis que tu es dans les Pyrénées ?... dit-il.

– Oui, affirmai-je.

Il me toisa avec mépris :

– Et tu ne t'es pas défendu ?... Tu as eu peur ?...

Je protestai pour ne pas trop déchoir aux yeux de Lucy :

– Il m'a eu par surprise... Non content de ça, il m'a envoyé le borgne pour me tirer dessus, comme a failli faire d'ailleurs ton André Jaume.

– Charles !... pria Lucy avec un regard pathétique, ne revenez pas là-dessus !...

– Moi aussi, je ne cite ce fait que pour mémoire, fis-je.

Henri tourna sur son ventre ses pouces boudinés.

– Bon, bon !... dit-il. Je comprends tout maintenant. Cette explication était nécessaire... Cela éclaire ma lanterne... Kortzieff a l'intention de tout garder pour lui... Joli projet, n'est-ce pas ? Mais, pour ma part, je le trouve un peu trop égoïste...

Je me contentai de ricaner.

– Heureusement, continua Henri, nous ne sommes manchots ni toi ni moi. Au lieu d'essayer de nous démolir l'un l'autre, comme nous avons été assez bêtes de le faire jusqu'ici, nous allons faire bloc contre cette canaille !... Ça te va-t-il ?...

– Tout à fait, déclarai-je avec l'idée qu'une alliance avec Henri me permettrait de revoir sa fille.

– Ce n'est pas pour les beaux yeux de Kortzieff que nous sommes tombés si bas, reprit le gros homme. Part à trois, ou rien pour personne ?... S'il faut en découdre, on en découdra !...

Je lisais maintenant sur sa figure une volonté d'aboutir et une férocité qui m'édifièrent.

– On en découdra ! répétai-je.

– Nous avons le temps de nous retourner, dit-il, en reprenant sa bonne voix et son visage jovial. Kortzieff ne se défera de rien avant de nous avoir réduits à l'impuissance. Il va travailler à cela, à nous de l'en empêcher. Ce sera dur, mais, enfin, j'espère que nous y parviendrons... Isolés, nous sommes moins forts que lui, c'est incontestable, mais, la main dans la main, nous le valons largement. S'il a le borgne, après tout, moi j'ai Jaume et sa femme !...

– Et moi, j’ai Jean-Marie, ajoutai-je. Il vaut au moins le borgne !...

– Qui est Jean-Marie ?... Ton domestique sourd-muet ?...

– Un sourd-muet qui parle et entend tout.

– Ah ! très bien !... se réjouit Henri. Ce n’est qu’un infirme intermittent ?... Je ne suis pas fâché que les événements se déroulent à Toulouse, on y voit mieux qu’à Paris...

Je profitai de cette phrase pour interroger mon bizarre allié :

– Comment m’avez-vous tous suivi jusqu’à Combenac ?...

– Tu ne devines pas ?...

– Ma foi ! non.

– Idiot !... ça doit être le climat qui te déprime !... Mon pauvre ami, c’est Sonia qui t’a « donné » à Kortzieff et à moi... Comment cette pensée-là ne t’est-elle pas venue ?... Sonia t’aurait même donné à la police si elle n’avait pas craint de faire coffrer Kortzieff par la même occasion... Tu as eu tort de te faire une ennemie de cette femme-là... Je te conseille de te méfier d’elle.

– Diable ! m’exclamai-je avec sincérité, je commence à être inquiet, moi ! Il faut que je me méfie de beaucoup de monde !...

Henri me gronda, mais gentiment :

– À qui la faute ?... Tu regrettes toujours trop tard ce que tu as fait... Il fallait me laisser le paquet, puisque tu savais que tu ne pourrais rien bazarder toi-même !... Ton vol était non seulement une saleté, mais une gaffe !... Enfin, je ne te ferai plus de reproches, c’est promis. Mais attention à l’avenir !

– Si tu n’as pas confiance, dis-je noblement, je suis prêt à me retirer. Je ne veux pas travailler avec toi si tu as le plus léger doute sur ma sincérité...

– Farceur !... fit Henri, jovial. Ne me raconte pas d’histoires !... Tu ne te retireras pas avant d’avoir repris à Kortzieff les papiers qui peuvent te faire envoyer au bagne !...

Il me fut extrêmement pénible d’entendre qu’un monsieur que je ne connaissais pas pouvait à sa guise m’expédier au bagne. Je jetai un coup d’œil vers la jeune fille qui poursuivait :

– Moi, Charles, je ne veux que les papiers, qui compromettent mon père... Ce n’est que pour les avoir que je lutte encore... Le reste me fait horreur. Je ne comprends pas que vous vous acharniez.

– Ouais ! fit Henri. Libre à toi de faire la fine bouche... Laisse-nous travailler, fillette. Nous avons l’esprit pratique... Encore un peu de patience et nous te montrerons que la fortune fait le bonheur... Pas vrai, mon petit Charles ?...

– Oui, acquiesçai-je.

À ce moment, on sonna à la porte d’entrée.

XII

UN GRAIN DE VÉRITÉ

Le gros homme, comme s'il accomplissait un rite de la vie courante, ouvrit le tiroir d'un guéridon et en tira un revolver de taille respectable.

– Va voir qui sonne, dit-il à sa fille.

Et, pendant qu'elle sortait docilement du salon, il ajouta :

– Il n'y a pas lieu de s'alarmer... Ce n'est sans doute pas une attaque, mais tiens-toi prêt quand même.

Je pris à mon tour mon browning que Henri ne fut nullement surpris de me voir sortir de ma poche.

La maison étant petite, nous entendîmes ce qui se passait dans le couloir entre le visiteur et Lucy.

Les trente minutes fixées par Jean-Marie étaient écoulées. Fidèle à sa parole, mon domestique venait voir ce que j'étais devenu.

– Où est M. Charles Corme ? demanda-t-il sans élever la voix.

– Il est là, répondit Lucy. Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur...

Si elle lui faisait cette offre, c'était parce qu'elle avait dû le voir à mes côtés à l'arrivée du taxi.

– Non, mademoiselle, je n'entrerai pas, reprit le prudent Jean-Marie. Mais je désire voir M. Corne sans le moindre retard.

Sans demander la permission à Henri, je m'avançai jusqu'à la porte du couloir :

– Me voilà !... Vous pouvez entrer, Jean-Marie.

D'un salut empreint de confusion et de regret, il s'excusa de son sans-gêne et continua :

– Puisque tout va bien, monsieur, je vous attendrai aussi bien dehors... Ne vous pressez pas, je vous prie...

Je compris que, malgré mon apparition, il se méfiait de mon hôte :

– Entrez, insistai-je, vous n'êtes pas de trop ; il faut que vous fassiez la connaissance de M. Henri.

– Alors, monsieur, j'entre donc...

Jean-Marie s'essuya posément les pieds et pénétra dans la maison en s'inclinant de nouveau devant la jeune fille. Il avait une aisance parfaite, mais je le sentais strictement sur ses gardes et capable de jouer du browning avec une rapidité météorique.

M. Henri, ayant jeté son revolver avec désinvolture au fond du tiroir, avait recouvré son aspect bonasse. Les deux hommes s'examinèrent et parurent se plaire :

– Soyez le bienvenu chez moi, formula M. Henri. Il me tardait de vous être présenté.

Pour un assassin, il ne manquait pas de cordialité. Jean-Marie esquissa une autre courbette et répondit :

– Monsieur, pardonnez-moi de vous infliger ma présence... Je ne suis que le domestique de M. Charles.

– Un domestique dévoué jusqu'à la mort... fit Henri avec une pointe de malice.

Nouveau plongeon obséquieux de Jean-Marie.

– Oui, monsieur, dévoué jusqu'à la mort, mais j'espère que je ne lui donnerai jamais cette suprême preuve de fidélité...

Ces compliments académiques m'auraient amusé sans la présence de Lucy. Devant elle, ils m'embarrassaient. Il me semblait indigne de jouer ainsi la comédie sous ses yeux.

– Jean-Marie, expliquai-je, pour changer de conversation, je viens de renouer avec M. Henri et j'en suis sincèrement heureux. Notre alliance n'aurait jamais dû se rompre...

– Je vous l'ai toujours dit ! s'exclama le faux sourd-muet avec les signes de la joie la plus vive. Ah ! monsieur, je suis encore plus heureux que vous de cette réconciliation !...

J'enchaînai, comme on dit au théâtre, pour le mettre au courant de ce qui venait de se passer.

– Aucun motif de discorde n'existe plus entre nous... M. Henri n'a pas le paquet, et il sait maintenant, que je ne l'ai pas non plus. Tout ce que nous cherchons est donc en possession de Kortzieff, à qui nous nous proposons de faire rendre gorge.

– Je serai volontiers de l'expédition !... déclara Jean-Marie.

– Votre concours nous sera précieux, répliqua suavement le gros homme. Il y aura sûrement du grabuge et nous ne serons pas tous vivants à la fin de l'aventure, mais vous n'ignorez pas les périls que nous allons courir...

Jean-Marie éleva une main bénisseuse :

– Ne soyez pas pessimiste, monsieur. Moi, je suis optimiste. Nous avons le droit pour nous, la Providence nous protégera. S’il y a des morts, ils seront tous parmi nos adversaires.

– J’en accepte l’augure, sourit M. Henri. Lucy, offre un petit verre à ces messieurs.

Il était impossible d’être de manières plus bourgeoises. Nous dégustâmes ensemble une goutte de fine en parlant de la pluie et du beau temps. Puis M. Henri, à l’autorité de qui nous nous soumettions tacitement, nous donna ses instructions.

– Vous allez regagner Toulouse, messieurs. Pour ce soir, il n’y a rien à faire. Rendez-vous demain matin ici, vers neuf heures. J’espère avoir au moins l’adresse du borgne, dont Jaume s’occupe activement aujourd’hui... D’ici là, nous nous reposerons pour être dispos, et nous réfléchirons chacun de notre côté pour établir le meilleur plan... Au revoir et à très bientôt...

Nous nous étreignîmes les mains avec affectation, et je sortis avec mon domestique. Je regrettais de m’en aller déjà. La jeune fille nous accompagna dans le jardin. J’aurais été ravi de penser que c’était par pure sympathie pour moi, mais c’était seulement pour me dire :

– Charles, il faut à tout prix maîtriser Kortzieff, l’empêcher de nuire... Laissez-lui tout, mais, au nom du ciel, détruisez les papiers qui peuvent vous perdre et perdre papa !... C’est mon vœu le plus cher, exaucez-le !...

Et elle me quitta brusquement sur ces mots, sans doute pour me cacher les larmes qui embuaient ses yeux.

– Bonne journée !... exultai-je.

– Ne vous emballez pas, monsieur ! fit Jean-Marie. Vous avez le droit d’être satisfait, mais que cela ne vous empêche pas de veiller et de regarder autour de vous. Le borgne vous guette peut-être derrière cette palissade...

– Vous avez vu quelque chose de suspect ?...

J'eus un coup d'œil si inquiet que mon camarade se mit à rire :

– Non, monsieur, il n'y a personne, mais le sentiment que vous éprouvez pour cette ravissante jeune fille ne doit en aucun cas vous faire oublier les dangers que vous côtoyez.

De dépit, je me mordis les lèvres : je m'en voulais de m'être déjà trahi et d'avoir laissé paraître que je nourrissais à l'égard de Lucy une passion de collégien.

Dans le taxi qui nous redescendait vers Toulouse, je racontai à Jean-Marie, fidèlement, minutieusement, toute ma conversation avec M. Henri.

Il m'écouta avec la plus grande attention.

– En effet, conclut-il, vous aviez raison de penser que c'est une excellente journée. À partir de maintenant nous sommes deux contre un. C'est presque une garantie de victoire, quoique le Kortzieff en question soit plutôt coriace.

– Vous le connaissez ?... demandai-je.

Jean-Marie ne répondit pas tout de suite, puis il se décida :

– Ce soir, monsieur, je suis obligé de vous faire quelques révélations, car votre ignorance pourrait un jour ou l'autre paraître suspecte, à M. Henri... Mais ne répétez à personne ce que je prends sur moi de vous raconter... Vous êtes capable de garder un secret ?...

– Parbleu ! affirmai-je, impatient de savoir.

– Alors, prêtez-moi l'oreille... Cela commence comme un conte de fées. Il y avait une fois, dans une capitale lointaine, un de ces rois qu'on peut qualifier de très parisien... À la mort de son père, quand il avait accédé au trône, il avait emmené dans

sa capitale deux Français pour le distraire et lui rappeler la Ville Lumière. L'un était un compagnon de fête, M. Charles Corne, par conséquent vous, promu au rang de secrétaire particulier...

J'interrompis le narrateur :

– Comment s'appelait mon souverain ?...

– Mon intention n'est pas de vous le cacher davantage. Le roitelet, c'est Ahmed III de Carvolie.

Mes compatriotes, la chose est classique, ont toujours ignoré la géographie. Je ne fais pas exception à la règle, mais je savais bien que la Carvolie existait quelque part dans les Balkans.

– Le second Français, continua Jean-Marie, était l'homme que nous quittons. M. Henri Vidal. Il s'occupait de finances, ce qui lui donnait un rôle de premier plan dans un pays qui ne subsiste depuis un demi-siècle qu'avec l'appoint des emprunts étrangers.

» Charles Corne et Henri Vidal fréquentaient assidûment les tripots de la capitale carvolienne. Ils s'y rencontraient avec un certain Kortzieff que ses fonctions de directeur de la police du royaume n'empêchaient pas d'être joueur et débauché.

» Selon une loi presque fatale chez les débauchés, d'amis les trois gaillards devinrent complices. Ils avaient de gros besoins d'argent ; ils trouvèrent donc équitable de piller le trésor du frivole Ahmed, plus féru de chasse et de cotillons que de soucis gouvernementaux. Mais tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se casse. Une camarilla s'organisa contre les favoris et parvint à les compromettre de telle sorte qu'ils semblaient définitivement perdus.

» Ils l'étaient. Alors, ils volèrent les bijoux de la couronne, qui sont parmi les plus beaux d'Europe. La liste que vous avez trouvée dans le coffre-fort de la banque est celle des diamants et de leur poids en carats. Il y en a pour des millions.

» À Paris, les trois compères ne tardèrent pas à se disputer. Chacun voulait éliminer les deux autres pour conserver seul les diamants. Votre cousin, ayant fait main basse sur la cassette particulière d'Ahmed III, était relativement riche. Il crut que cette richesse lui permettait d'acheter quelques concours et, avec l'aide de gens encore plus tarés que lui, il eut l'imprudence de vouloir supprimer ses meilleurs amis. Ils ripostèrent, et vous savez la suite... Vol des pierres, voyages forcés, tentatives d'assassinat... rien ne manque à l'histoire que la conclusion.

– Mais, dis-je, comment se fait-il qu'aucun journal n'ait jamais fait mention du rapt des bijoux royaux ?...

– Parce que ces bijoux gagent des créances internationales, et notamment un nouvel emprunt qui se négocie en Angleterre. Si les banquiers de la Cité savent qu'Ahmed est dépouillé de son trésor ancestral, c'est pour la Carvolie la ruine et la révolution !... Les voleurs ne peuvent pas vendre les diamants sans les faire transformer, mais ils jouissent d'une tranquillité relative...

– Et vous ? questionnai-je. Quel est votre rôle là dedans ?...

– Moi, répondit Jean-Marie, je veux profiter d'un renseignement que je dois au hasard. J'entends avoir ma part, sinon tout le gâteau... Voler un voleur n'est pas voler.

» Voilà, cher monsieur Corme, votre religion est désormais éclairée, n'est-ce pas ? Il ne nous reste plus qu'à conjuguer nos efforts pour terrasser Kortzieff.

Mais d'autres points demeuraient encore obscurs pour moi.

– Qui est André Jaume ?

– Je ne sais pas.

– Et le borgne ?

– Une créature de Kortzieff, sans doute un de ses argousins qu’il a ramenés de Carvolie.

– Et Sonia ?

– C’est la sœur de Kortzieff... Aussi jolie que violente et vindicative. La voix publique vous accuse d’avoir été son amant pendant deux ans au moins... Mais vous l’avez plaquée et depuis elle vous en veut à mort. Vous allez probablement la voir surgir un de ces jours devant vous. Alors, gare au poignard, au revolver et au vitriol !...

– Vous trouvez cela très drôle ?... m’exclamai-je.

– En tout cas, c’est mouvementé, fit Jean-Marie.

Cette espèce de cynisme me révolta :

– J’en ai par-dessus la tête, Jean-Marie !... Je suis un escroc en instance de devenir assassin et je risque d’être tué par une femme que je ne connais pas. En outre, à cause des papiers de Kortzieff, je suis en instance de prison ou de bagne ! Tout cela parce que je me suis laissé pousser la barbe pour faire plaisir à mon cousin !

– La situation est correctement résumée, raila le faux sourd-muet.

– Eh bien ! j’en ai assez, je n’irai pas plus loin. Je ne me croyais que victime, cela me déplaît d’être un vrai coquin. Je n’accepte plus ce rôle !...

– Alors, qu’avez-vous l’intention de faire ?...

– Regagner Paris.

– C’est votre marotte ? ricana Jean-Marie.

– Oui, je veux rentrer à Paris. Je ne continuerai pas un jour de plus à passer pour un bandit.

– Mais si ! mais si ! Vous continuerez encore...

Jean-Marie souriait avec une ironie exaspérante :

– Vous ne pouvez pas revenir en arrière, monsieur Charles.

– On peut toujours revenir en arrière, Jean-Marie.

– Ne croyez pas cela !... Surtout dans votre cas !...

– Pourquoi dans mon cas moins que dans un autre ?

– Parce que vous avez déjà commis quelques bêtises... Par exemple, vous avez enterré votre pauvre cousin dans la cave... Un juge d'humeur maussade en conclurait que vous êtes coupable d'assassinat. Vous usurpez l'état civil de Charles Corne, vous imitez sa signature, vous usez de son compte en banque, vous fouillez dans son coffre. Vous êtes scrupuleusement honnête, c'est bien prouvé. Mais tout cela me paraît quand même assez sérieux !... Qu'en pensez-vous ?...

Je ne trouvai rien à répondre.

XIII

ENCORE DU NOUVEAU

La nuit suivante, je ne dormis pas beaucoup malgré le calme de l'hôtel. Dans mon lit, je pensais naturellement à l'histoire des bijoux de Carvolie, mais je pensais bien davantage au profil angélique de Lucy. C'étaient ses yeux que je revoyais constamment, et j'avais encore dans l'oreille le son de sa voix quand elle m'appelait : Charles.

Ainsi, feu mon cousin – c'est-à-dire moi-même – avait su faire battre le cœur de cette jeune fille. Mais d'après ce que j'avais pu comprendre, il s'était conduit ensuite comme un goujat.

– M'aime-t-elle encore ? me disais-je. A-t-elle conservé pour moi un sentiment qui puisse redevenir de l'amour ?... Elle a rougi, je l'ai nettement vu, quand son père a fait allusion au passé, mais est-ce une indication suffisante ?... A-t-elle conservé pour Charles autre chose que du mépris ?...

Je me raillais moi-même du coup de foudre que j'avais reçu. Pourtant cette raillerie n'était pas sincère. J'avais l'idée confuse, mais fort douce, d'un avenir tout à fait heureux.

Hélas !... il y avait loin du rêve à la réalité. D'abord, j'ignorais les dispositions réelles du père à mon égard. Ce gros

homme, sous ses apparences bonasses, me paraissait terriblement dangereux. Et il n'était pas seul à m'inquiéter. Il devait être moins redoutable encore que ce Kortzieff que je ne connaissais pas, mais dont le borgne m'avait déjà une fois, par truchement, révélé la bonté d'âme. Je n'avais aucune pitié à attendre de ce côté-là. Quant à Jean-Marie, je l'apercevais depuis la veille sous un jour nouveau. En somme, c'était une canaille comme les autres. Je n'étais qu'un fantoche entre ses mains, et son intention n'était pas de me laisser recouvrer de sitôt mon libre arbitre.

Seul dans la nuit, je me reprochai une fois de plus avec amertume de m'être embarqué sur cette galère. J'insistais sur mes regrets qui, au fond, n'étaient pas sincères. L'apparition de Lucy avait complètement modifié ma façon de voir. D'autre part, en dépit de ce que m'avait expliqué le faux sourd-muet avec son air narquois, je ne pouvais m'imaginer que mon usurpation d'état civil pouvait m'envoyer au bagne. Je ne me croyais coupable d'aucun acte vraiment répréhensible. Un cambrioleur a le souvenir de son vol, un assassin celui de son crime. Un faussaire n'a que le souvenir d'un trait de plume. Il n'a rien fait de mal, il s'est borné à écrire.

Je me jugeais personnellement sur ce que j'avais fait, sans réfléchir que les autres me jugeraient à l'occasion sur ce que j'aurais l'air d'avoir fait. Je n'étais plus Jacques Corme, j'étais Charles Corme.

Le résultat de ma nuit blanche et de mes ratiocinations fut que j'étais plus fatigué en me levant qu'en me couchant. Je sautai pourtant du lit sans paresse, tant il me tardait de revoir l'ex-fiancée de Charles.

J'eus beau faire diligence, Jean-Marie fut prêt avant moi. Il me rejoignit, toujours placide, toujours déférent. Rien n'était changé dans nos rapports, du moins en apparence ; nous n'avions cependant oublié ni l'un ni l'autre notre discussion du jour précédent. Les yeux bleus, si aigus et si froids, allaient me

surveiller encore plus étroitement qu'ils ne l'avaient fait jusqu'ici. J'avais un chef qui se donnait des allures de sous-ordre.

Laissant Picard dans ma chambre, nous prîmes une voiture pour atteindre le faubourg de la Colonne. Jean-Marie fit arrêter le véhicule à deux cents mètres de la maison de Henri.

– C'est plus loin ! dis-je, croyant qu'il se trompait.

– Je sais, répondit mon compagnon. Descendons, monsieur, et continuons à pied. Je n'éprouve pas le désir de faire une arrivée sensationnelle chez M. Vidal... Je n'aime guère l'ostentation, surtout quand je sais avoir un Kortzieff à nos trousses.

– Aux miennes ! rectifiai-je.

– Oh ! monsieur, le danger est le même pour moi, dit Jean-Marie. D'abord parce que nous opérons ensemble et que je ne vous quitterai guère, ensuite parce que je vous défendrai quand il le faudra.

Jean-Marie n'avait pas dit : « S'il le faut », mais « Quand il le faudra ». J'en conclus sans joie qu'une bataille lui semblait inévitable. Jamais je n'avais eu moins envie de risquer ma vie dans une bagarre.

– Nous allons nous séparer, reprit mon faux domestique. Ce quartier est tellement désert que toutes les surprises y sont possibles. Je me méfie d'une embuscade. Je vais donc explorer les alentours et entrer le premier chez M. Henri Vidal... Dès que j'aurai pénétré dans la villa, vous pourrez me suivre sans crainte. Cela signifiera que nos ennemis nous laissent encore le chemin libre.

Je n'opposai aucune objection à ce plan. Je vis Jean-Marie s'éloigner, disparaître un instant en faisant le tour de la villa, puis traverser tranquillement le jardin et entrer chez Henri comme chez lui.

Je me mis aussitôt en route à mon tour. Mais j'avais à peine fait cinquante mètres que je me jetai vivement dans l'embrasement d'un portail.

Un peu en avant, à très peu de distance, je venais de reconnaître la silhouette du borgne. Il ne s'occupait nullement de moi. Tapi derrière le pylône d'un réverbère, il tendait le cou vers la maison de Henri. Malgré sa prudence et son habileté, Jean-Marie ne l'avait pas aperçu.

Perplexe, je me demandais ce qu'il fallait faire. Cet homme et moi nous étions seuls dans la rue. Devais-je l'attaquer, l'abattre comme un chien, essayer de le maîtriser et appeler à l'aide, ou simplement me montrer pour le faire fuir ?

Le borgne me fournit lui-même une solution en traversant la route et en s'engageant à gauche dans une autre petite rue.

Je courus jusqu'au coin pour guetter à mon tour le guetteur. Le borgne marchait sans se retourner, les mains aux poches, en monsieur qui a terminé sa besogne et n'a rien à se reprocher. Il ne soupçonnait pas ma présence ; il devait croire que Jean-Marie était venu sans moi rendre visite à M. Henri.

L'occasion de suivre le séide de Kortzieff était si favorable que je décidai de la saisir. Mon éclipse allait inquiéter ceux qui m'attendaient, mais j'allais peut-être découvrir le gîte de notre ennemi commun.

Le borgne ne se pressait pas et ne cherchait pas de voiture. Un taxi vide le dépassa, il ne fit pas un geste pour l'arrêter. Par conséquent, le but n'était pas loin.

Je menais ma filature avec précaution, favorisé par les nombreux coudes de la rue. L'un derrière l'autre, nous descendîmes vers la Garonne, tout en nous rapprochant de Toulouse.

Le borgne passa devant une caserne d'artillerie et tourna à droite. Pour ne pas éveiller l'attention de la sentinelle, je ne hâ-

tai pas l'allure. J'eus tort d'agir ainsi. Quand je tournai à mon tour, le borgne avait disparu.

Cette disparition me déconcerta, car elle avait quelque chose de miraculeux. D'un côté de la rue, il y avait le mur de la caserne, et de l'autre côté, un second mur sans portes et d'une hauteur insolite. Cette clôture sans solution de continuité s'élevait à quatre mètres environ.

Comme il n'avait pas d'ailes, le borgne ne pouvait pas l'avoir escaladée. Force me fut donc de conclure, que le borgne, dès le tournant, s'était mis à courir de toutes ses forces et qu'il s'était éclipsé au bout de la rue.

Je continuai en pressant le pas jusqu'au prochain carrefour, mais inutilement. Cela ne m'enseigna rien, le mystère restait entier. La caserne occupait tout un côté, et la haute muraille gardait la même hauteur de l'autre côté. Je la longeai et je parvins à une porte cochère où je lus sur une plaque de cuivre :

*Maison de santé
Docteur Cyprien Lamothe*

Et plus bas, en plus petits caractères :

*Chien de garde
Dangereux*

Je battis impatiemment les environs sans retrouver la trace du borgne. Je rencontrai un ouvrier à qui je demandai ce qu'on soignait chez le docteur Lamothe. Il me répondit en se tapotant le front :

– Les fous, monsieur !

Il ne me restait plus qu'à revenir chez M. Henri : c'est ce que je fis.

Jean-Marie m'attendait sur le seuil de la villa :

– Je croyais que vous nous aviez faussé compagnie, me dit-il d'une voix sèche.

– Non, mais j'ai du nouveau à vous raconter, répliquai-je. Du nouveau très intéressant...

– Moi aussi, fit Jean-Marie. Permettez-moi de commencer, c'est court... Kortzieff est venu ici et il a fait cadeau d'un coup de poignard à M. Vidal...

– Henri est mort ?... m'exclamai-je.

Jean-Marie me rassura :

– Il n'est pas mort, car la lame a glissé sur une côte, mais il est assez sérieusement touché...

– Sa fille n'a rien ?...

Jean-Marie, me regarda de travers pour me faire comprendre que je m'attardais à des futilités.

– Rien, dit-il laconiquement. Elle n'est pas en cause.

M. Henri était au lit et Lucy se tenait à son chevet. Le blessé, malgré le coup de poignard qu'il avait reçu, conservait sa bonne face rubiconde.

– Bonjour, Chartes... J'ai failli ne pas te revoir ! Ça t'aurait fait de la peine, hein ?... dit-il en me tendant la main.

– Beaucoup de peine, mon vieux !...

J'espérais le même geste de Lucy, mais elle ne bougea pas. Elle ne me regarda même pas. Elle devait avoir pleuré. Ses pau-

pières étaient gonflées et son joli visage exprimait une tristesse infinie.

– Mais je suis un vieux dur à cuire, reprit jovialement M. Henri. On a juste réussi à me trouer la peau. Je m'en tire avec une égratignure et une petite poussée de fièvre... Je serai retapé en un rien de temps. Kortzieff me payera cela en même temps que le reste !

– Comment cela s'est-il passé ? demandai-je, plus préoccupé par la froideur de Lucy que par la blessure de son père.

– Kortzieff s'est montré une heure après votre départ, m'expliqua le blessé. Je l'ai laissé entrer parce que j'étais heureux de le tenir. Mon intention était de le prier aimablement de lever les mains. Mais il ne m'a pas laissé le temps d'agir... Dès qu'il a été en ma présence, il m'a flanqué un bon coup de lame et il a décampé...

J'eus l'impression que M. Henri mentait, mais ce n'était qu'une impression.

– Le miracle, dit Jean-Marie d'une voix lente, c'est qu'il ne vous ait pas tué. Il a vu qu'il vous avait manqué et il ne vous a pas frappé une seconde fois ?...

– Les cris de Lucy l'ont fait fuir...

Depuis mon arrivée, la jeune fille n'avait pas prononcé un mot. En entendant la dernière phrase de son père, elle baissa la tête. Cela pouvait passer pour une approbation.

– Et toi, Charles, pourquoi es-tu en retard ?...

À mon tour, je racontai ce qui avait motivé mon expédition imprévue. M. Henri et Jean-Marie m'écoutèrent avec attention. Lucy ne parut pas s'intéresser une seconde à mon récit.

– Je ne comprends pas la conduite du borgne, avoua Jean-Marie quand j'eus fini.

– Moi, je la comprends... Il me surveille, fit le blessé.

– Mais pourquoi vous surveille-t-il?... C'est dangereux pour lui... Son intérêt serait plutôt de profiter de votre immobilisation pour s'éloigner de vous, puisque c'est lui qui a le paquet.

Ce raisonnement lucide frappa M. Henri.

– C'est vrai !... s'exclama-t-il. Je n'avais pas réfléchi à cela. Il y a une anomalie... Quelle est ton opinion, Lucy ?...

Les lèvres de Lucy tremblèrent, mais elle ne parla pas. Elle se leva et sortit de la chambre.

– Elle est très, très inquiète, s'excusa M. Henri. Cela finit par la rendre neurasthénique... Tu la connais, Charles... C'est une enfant extrêmement sensible et qui m'aime tant !... Un cœur d'or !... Il faudrait qu'elle se détende... Un séjour à la campagne lui ferait du bien...

– Pourquoi ne viendriez-vous pas tous deux à Combenac jusqu'à votre guérison ?

Cette proposition spontanée séduisit M. Henri :

– Oui, oui !... approuva-t-il aussitôt – si vite que je compris qu'il avait volontairement provoqué mon offre. Je veux bien aller chez toi... Je me remettrai plus rapidement au grand air... Je ne puis compter que sur la nature pour me retaper, puisque je ne veux pas appeler le médecin...

J'ajoutai, sans tourner les yeux vers le silencieux Jean-Marie :

– Quand pouvez-vous partir ?...

– Le plus tôt sera le mieux. Rien ne nous retient ici...

– Mais êtes-vous transportable ?... m'inquiétai-je.

– Oui, je suis transportable... En auto, tout doucement... aujourd'hui même ! Je supporterai très bien le voyage, car je n'ai pas perdu beaucoup de sang...

Jean-Marie dit alors :

– Vous n'appréhendez pas, en quittant Toulouse, de perdre définitivement les traces de Kortzieff ?...

– Oh ! non... fit M. Henri. Nous le retrouverons toujours !...

– Vous croyez qu'il ne mettra pas votre absence à profit pour s'esquiver ?

– Il aurait pu le faire depuis longtemps, puisque nous ignorons son adresse...

– Justement, s'obstina Jean-Marie, sa conduite me semble bizarre... Je ne discerne pas sa tactique... À quel mobile obéit-il ?...

– Ah ! ça... murmura M. Henri, pour deviner ce que pense Kortzieff, moi, j'en suis incapable...

Et, comme s'il trouvait soudain une raison :

– À la rigueur, tout peut s'expliquer. Kortzieff a l'intention de vivre en France. Il me l'a déclaré souvent... C'est pour cela qu'il veut se débarrasser de ses complices qui sont français... Nous vivants, il ne sera jamais tranquille.

– Peut-être, accepta Jean-Marie.

Nous nous entretînmes ensuite de notre départ. Pendant que Henri et sa fille boucleraient leurs bagages, je décidai d'aller chercher ma voiture au garage.

Jean-Marie m'accompagna. Avant de regagner la ville, il voulut suivre avec moi l'itinéraire du borgne. Je le conduisis jusqu'à la rue bordée de murailles. Il écouta mes explications et

mes commentaires, mais distraitement ; autre chose le préoccupait.

– J’ai la certitude, dit-il enfin, que M. Henri a toujours des secrets pour nous. Des secrets qui m’agacent... Il doit nous cacher le plus important...

– Mais quoi ? questionnai-je.

– Ah ! si je le savais... soupira Jean-Marie. Mais il est si menteur !... Bah ! je finirai bien par tout connaître malgré ses ruses. À chaque jour suffit sa peine. Inutile de nous éterniser entre ces murs qui ne nous révéleront rien du tout. En route pour Combenac...

– Et Kortzieff ?

– Ne vous tourmentez pas pour Kortzieff... Si je ne me trompe, il y sera presque aussitôt que nous !...

XIV

LES ENNEMIS DE M. HENRI

Depuis mon retour à Combenac, avec M. Henri et sa fille, le domaine ne me semblait plus le même. La gaiété était arrivée en même temps que Lucy. La campagne était plus belle, la maison plus claire. Il est vrai qu'on ouvrait maintenant les fenêtres tous les jours et qu'un air pur circulait dans la vieille demeure.

Nous étions revenus de Toulouse depuis une heure à peine quand je reçus la visite de M. Barthe. Mon voisin était bien gentil, bien affectueux, mais il devenait encombrant. Pour fournir un prétexte à son intrusion, il s'informa du chien Picard, dont l'état de santé était de plus en plus florissant, puis il essaya de savoir où j'étais allé pendant mon absence et qui je ramenait. Tout cela sans malice, par simple curiosité campagnarde, mais il ne me plut pas de lui répondre et j'éludai ses questions.

En partant, un peu dépité, il dit d'un air narquois à mon domestique :

– Au revoir, Jean-Marie.

Mais Jean-Marie ne broncha pas et resta imperturbablement sourd-muet. Je compris que M. Barthe se demandait si, quelques jours auparavant, il n'avait pas été victime d'une illusion d'acoustique.

Le lendemain, j'eus la surprise de revoir André Jaume et la jolie femme rousse. Ils débarquèrent plusieurs malles. M. Henri les avait convoqués chez moi sans solliciter ma permission.

– Tu comprends, me dit-il, satisfait, s'il y a un coup de torchon, ce sera un renfort précieux.

– Rassure-toi, il n'y aura pas de coup de torchon, affirmai-je.

Henri hocha la tête :

– J'en suis moins sûr que toi... En tout cas, la présence de Jaume et de Ginette ne te gênera pas... Ce sont des gens discrets... Et puis y a assez de place dans ta bicoque.

À la vérité, Ginette et son mari témoignèrent d'une grande bonne volonté et collaborèrent au service avec tact et souplesse. Ils éprouvaient l'un pour l'autre un amour inquiet, exclusif, qui les empêchait de se quitter une minute. Il était impossible de concevoir un couple plus uni. Pourtant, lui était laid alors qu'un charme troublant émanait d'elle.

Je ne tardai pas à constater que leur présence avait une autre raison que celle donnée par M. Henri. Ce dernier les avait commis à la surveillance de Jean-Marie et ils remplissaient leur tâche avec une opiniâtreté agaçante. Mon domestique s'en était sûrement aperçu, mais il n'en laissait rien paraître, vaquant à ses occupations avec la sérénité d'un homme qui ne voit rien et n'entend rien.

M. Henri guérissait sa blessure en mangeant comme un ogre. Depuis son départ de Toulouse, il était d'excellente humeur et abondait en historiettes qu'il croyait drôles et qui eussent déshonoré un commis-voyageur.

En dépit de mes efforts, je ne rencontrais Lucy qu'aux heures des repas. Elle passait la majeure partie du temps dans sa chambre, en compagnie de Picard, qui s'était pris de passion

pour elle. Elle se promenait parfois dans la châtaigneraie, mais, chaque fois que j'avais essayé de la rejoindre, elle était immédiatement rentrée. J'en conclus qu'elle me fuyait et cela me peina. Je supportais avec regret le poids des fautes de Charles.

Singulière colonie que celle de Combenac. Il était impossible de concevoir assemblée plus hétéroclite et, il faut bien le dire, plus louche. J'avais une certaine frayeur de mes hôtes et la nuit je me barricadais dans mon alcôve. D'ailleurs, j'étais beaucoup plus nerveux qu'il n'eût fallu et, par sottise terreur des fantômes, je ne serais pas descendu à la cave pour un empire. J'aurais été capable de m'évanouir sur la tombe de mon cousin.

Ce soir-là, toutes serrures vérifiées, je me disposais à me glisser dans mon lit, quand un faible bruit de voix attira mon attention. Je m'étais attardé avec M. Henri, mais Lucy s'était retirée depuis longtemps. Qui donc parlait au premier étage ?

Le bruit de voix provenait de la chambre du gros homme. Or, Jean-Marie, d'une part, Jaume et Ginette, d'autre part, étaient couchés, j'en étais sûr. Et le chien, qui errait autour de la maison, n'avait pas aboyé.

Résolu à me renseigner, autant par curiosité que par soin de la sécurité générale, je m'armai de mon sempiternel browning, je déverrouillai silencieusement ma porte et je partis à la découverte.

La chambre de M. Henri était au bout du couloir. Son cabinet de toilette, comme cela se fait parfois à la campagne, était le même que celui d'une autre chambre actuellement vide et situé entre les deux pièces. Je passai par cette autre chambre et j'eus la chance de trouver le cabinet commun non fermé à clef. Je pouvais entendre et voir, car les portes étaient vitrées. Un léger rideau de mousseline me cachait sans m'empêcher de suivre le spectacle.

Je m'approchai avec une lenteur d'espion, car les lamelles du vieux parquet craquaient redoutablement sous mes pas. J'étais pourtant pieds nus, car je n'avais pas pris le temps de passer mes souliers.

M. Henri, en pyjama, était assis, les jambes pendantes, au bord du lit. Avec lui se trouvaient deux hommes. L'un était le sinistre borgne, debout près de la porte. L'autre était un homme de haute taille, au crâne chauve. Son visage avait le type asiatique fort prononcé, et une petite barbiche pointue prolongeait le menton. Dès le premier coup d'œil, je devinai que c'était Kortzieff.

Il s'exprimait en un français parfaitement correct et presque sans accent.

– C'était enfantin, dit-il, avec une ironie empreinte de sévérité, de croire qu'une centaine de kilomètres vous sauveraient. Je peux me déplacer comme vous, mon cher. Au siècle de la vitesse, la distance n'est rien.

– Je n'ai pas voulu m'esquiver, répondit le gros homme. Si je suis chez Charles, ce n'est pas pour vous fuir !... C'est parce que...

Il élevait la voix, au-dessus du timbre normal, mais son interlocuteur l'interrompit d'un ton comminatoire.

– Attention Henri !... pas d'excentricités !... Ne parlez pas fort dans l'espoir que vous attirerez l'attention de cet imbécile de Charles !... Je ne suis pas dans cette chambre pour plaisanter. Au premier cri, je vous fracasse la tête. Et, si votre allié intervient, sa peau ne vaudra pas plus que la vôtre... Compris ?...

– Oui, fit piteusement M. Henri. Si j'ai parlé fort, c'est malgré moi... Oui, c'est que l'indignation me gagne. Car, enfin, vous exagérez. Kortzieff !... Vous avez failli méchamment me faire tuer l'autre jour et vous me persécutez jusque dans cet asile où je n'aspire qu'au repos !...

L'indignation pleurarde de M. Henri n'émut guère Kortzieff.

– Je n'ai pas voulu vous faire tuer, dit-il. Si tel avait été mon dessein, je ne vous aurais pas sauvé... Or, rappelez-vous... c'est moi qui ai retenu le bras de Sitchenko...

Je supposais que Sitchenko était le nom du borgne. M. Henri m'avait donc menti, à Toulouse, en prétendant que Kortzieff lui-même l'avait poignardé. Lui aussi devait me prendre pour un imbécile. Cette opinion sur mon défunt cousin n'aurait pas du m'émouvoir, et pourtant elle m'était personnellement désagréable, car je pensais que Lucy pouvait la partager...

– Sitchenko, reprit Kortzieff, a outrepassé mes ordres en vous piquant le cuir... Il a eu une réaction un peu vive parce que vous aviez pris l'extrême liberté de me saisir à la gorge... Il est assez dévoué et assez respectueux pour ne pas tolérer qu'on porte la main trop familièrement sur moi... Si j'avais eu le désir de vous supprimer, mon cher, il y a longtemps que vous seriez mort ! Je ne sais pas ce que vous avez fait à ce brave garçon, mais il ne peut vous sentir.

Son sourire découvrit des dents aiguës, des dents de fauve.

– Moi, au contraire, je vous aime... je vous adore !... Au surplus, je ne tiens pas à violer les lois sacrées de l'hospitalité en vous assassinant sur la bonne terre de France. Je ne veux pas de sang sur mes mains blanches !...

– Je vous remercie de vos bonnes intentions, dit M. Henri, mais vous oubliez trop systématiquement le parabellum de Sitchenko !... En ce moment même, il le tient dans sa poche et il le braque sur moi à travers le drap de son veston !...

– Pour vous faire peur, rien que pour vous faire peur !... protesta Kortzieff. Si vous restez tranquille, rien de fâcheux ne vous adviendra... Je pouvais être enclin à la violence quand je

n'étais pas rentré en possession de mon bien, mais maintenant...

Il secoua la main devant la lampe, et je vis qu'un diamant énorme étincelait à son petit doigt.

– Vous n'avez pas encore tout ! fit M. Henri avec dépit.

Kortzieff caressa la pierre magnifique :

– Mais si, mon cher, j'ai tout !... Je vous sais gré, d'ailleurs, de tout ce que vous avez fait involontairement pour moi... Sans votre trahison et sans les maladresses de Charles, qui n'a été du commencement à la fin que votre vil instrument, j'aurais partagé le butin et je me serais contenté du tiers. Je suis un honnête homme, toujours loyal, même dans les pires canailleries. Mais vous m'avez délié de ma fidélité... Vous avez voulu me voler, vous méritez d'être puni. Puniton très bénigne, puisqu'il vous reste encore pas mal d'argent et que vous trouverez sans doute le moyen d'escroquer cet idiot de Charles.

Décidément, on me mésestimait. Malgré mon inexpérience, j'avais l'impression de ne pas être si stupide que cela.

– Détrompez-vous ! répliqua Henri. Je ne dépouillerai pas Charles... Lucy ne marchera jamais dans la combinaison.

– Pourquoi se mettrait-elle en travers ?...

– D'abord parce qu'elle a de détestables principes moraux, ensuite parce qu'elle aime toujours Charles.

Ce fut à cette seconde que je connus vraiment ce que les philosophes et les médecins appellent l'euphorie ou bonheur parfait.

– Ça, ce sont vos affaires et je ne m'en mêle pas... Vous vous débrouillerez toujours, continua Kortzieff, indifférent à ce qui m'était le plus précieux au monde. Moi, je vous fais mes adieux définitifs, vous les transmettez à ce crétin de Charles.

M. Henri s'agita :

– Vos adieux définitifs ?... Qu'est-ce que cela signifie ?... Nous ne nous reverrons plus ?...

– À quoi bon ?... répondit Kortzieff. Désormais, nous n'avons plus rien à faire ensemble.

– Si !... riposta avec fougue le gros homme. Nous avons à vous réclamer notre part.

De nouveau les dents de loup brillèrent.

– Ça, mon cher, vous ne l'aurez jamais. Tant pis pour vous ! Si vous me tracassez, je me défendrai, je vous préviens... Je possède quelques papiers qui amuseront la police...

– Si vous faites ça, vous serez dans le bain, vous aussi !... dit M. Henri.

– Non, mon cher. Mes précautions sont prises. Quoi qu'il arrive, je resterai blanc comme neige !... D'ailleurs, ce sera justice... Sur ce, bonne nuit...

Il se leva avec nonchalance et s'étira grossièrement.

– Comme la nuit est très chaude, poursuivit-il, Sitchenko et moi nous aurons probablement soif en route. Cela vous fera plaisir de nous offrir un coup à boire... Permettez-moi donc d'emporter votre bouteille thermos, qui doit contenir sans doute du thé ou une infusion ?...

M. Henri blêmit soudain à mon grand étonnement.

– Kortzieff !... supplia-t-il en tendant les mains. Ne faites pas cela !...

Mais Kortzieff tenait déjà la bouteille.

– Oh ! mon cher... ne soyez pas avare... Il est impossible que vous nous laissiez souffrir de la soif. Un thermos, ça vaut six

ou sept francs au maximum. Voulez-vous que je vous les rembourse ?

M. Henri, sans que je comprisse davantage, témoigna d'un profond désespoir.

– Kortzieff, n'emportez pas la bouteille, au nom du ciel !...

– Bah ! plaisanta l'autre, ne parlez pas de ciel, nous irons tous les deux en enfer !...

– Laissez-moi cela !... fit M. Henri avec des pleurs dans la voix, vous en avez déjà assez...

– Il est des choses dont on n'a jamais assez !... Je fais collection de thermos.

– Pour ma fille !... Rien que pour ma fille !... Soyez bon, Kortzieff !...

– Je n'ai pas le tempérament altruiste. Ne vous affolez pas pour si peu... Je penserai à vous en buvant votre infusion... De loin, je vous adresserai un toast.

Le visage de M. Henri prit alors, en une seconde, cette expression féroce que je lui avais déjà vue.

– Ne me poussez pas à bout !... râla-t-il, les poings brandis. Prenez garde !...

– Je ne vous pousse pas à bout, répondit tranquillement Kortzieff. Vous vous poussez tout seul. Moi, je ne m'occupe plus de votre personne grassouillette... Je vais partir le premier, par la fenêtre. Je vous laisse quelques minutes avec Sitchenko... Vous savez que ce brave garçon a horreur de certaines plaisanteries. Si, quand j'aurai tourné les talons, votre conduite cesse d'être décente, ne vous en prenez qu'à vous de ce qui arrivera. Croyez-moi, mon cher,... il vaut mieux vivre sans bouteille thermos que de ne plus vivre du tout.

En parlant de la sorte, il s'était approché de la fenêtre ouverte. Quand il en escalada l'appui, j'eus un élan instinctif pour me jeter sur lui.

Mais une main de fer m'arrêta, et, dans la pénombre, je reconnus Jean-Marie dressé à côté de moi. Je ne l'avais pas entendu s'approcher.

– Ne bougez pas ! souffla-t-il à mon oreille.

Avec une souplesse féline, Kortzieff se laissa glisser le long du mur et disparut. M. Henri s'assit, le front dans les mains. Il abdiquait toute velléité de résistance. Alors le borgne se dirigea à son tour vers la fenêtre et sauta dehors avec plus d'agilité encore que son maître. Le silence régna dans la pièce. M. Henri se mit à pleurer comme un enfant.

Jean-Marie m'attira en arrière et nous sortîmes du cabinet de toilette. Dès que nous fûmes dans ma chambre, Jean-Marie me dit :

– M. Henri nous avait menti, il possédait encore des diamants.

– Et ils étaient cachés dans la bouteille thermos !... m'exclamai-je.

– Oui, entre l'enveloppe calorifuge et le verre de cette bouteille.

– Alors, pourquoi avez-vous laissé Kortzieff faire main basse sur ces pierres ?...

– Moi ?... Vous me calomniez, monsieur.

– Pourtant, il les emporte !...

– Vous croyez ça ?...

Jean-Marie, souriant, sortit alors de la poche de son veston deux diamants d'une grosseur et d'un éclat prodigieux.

– Il se figure les emporter, dit-il, mais comme vous pouvez le constater, c'est moi qui les ai !

Et il rempocha les diamants, tandis que je restais béant de stupeur.

– Surtout, reprit-il, demain, motus devant M. Henri. Il se taira et nous aussi. Je trouve cette conspiration du silence très comique.

– Mais Kortzieff ?... demandai-je.

– Ah ! lui, il faut le museler avant qu'il n'essaye de mordre... Nous allons agir énergiquement sans attendre sa réaction, qui pourrait offrir quelques dangers pour nous tous. C'est un sauvage, il n'a pas sur l'humour les mêmes idées que nous autres Français...

– Vous savez donc où il demeure ?... demandai-je.

– Parbleu !... fit Jean-Marie.

XV

LES PIERRES

Le lendemain, la tête de M. Henri était belle à observer pour des initiés comme Jean-Marie et moi. Le gros homme s'efforçait à faire bonne contenance, mais la subtilisation des deux derniers diamants le plongeait dans un désespoir que je trouvais comique. Cela équivalait à la ruine pour lui, mais la duplicité de mon allié m'empêchait de le plaindre. Il n'avait jamais cessé de nous mentir. Cette duplicité aurait d'ailleurs pu me coûter la vie si Kortzieff avait cru que les deux dernières pierres étaient en ma possession.

Aussi amusé que moi par la déconvenue de M. Henri, Jean-Marie conservait le même visage impassible. Quant à Jaume et à sa femme ils n'étaient au courant de rien. D'ailleurs, depuis leur installation à Combenac, ils ne pensaient plus qu'à eux-mêmes et vivaient une véritable lune de miel. Ces deux êtres s'aimaient de tout leur cœur, avec une fraîcheur de sentiments qui me déconcertait.

Lucy s'aperçut tout de suite de la mélancolie de son père et en chercha la cause avec une sollicitude inquiète. Elle le harcela de questions, sans pouvoir supposer que Kortzieff était venu à Combenac.

– Ce n’est rien, répondit M. Henri. Ma blessure me taquine un peu... Je n’ai pas autre chose...

Je m’informai hypocritement :

– La plaie se serait-elle infectée ?...

– Oh ! nullement, mais, comme dans tous les cas semblables, il y a des réactions physiologiques... Demain, j’irai certainement beaucoup mieux...

Mais Lucy connaissait bien son père : elle insista donc :

– Tu n’as pas de préoccupations nouvelles ?... Pas de soucis que tu me caches ?...

– Aucun, fillette, affirma le gros homme.

– D’ailleurs, dis-je, comment voulez-vous que votre papa ait des soucis nouveaux ?... Il est isolé du monde extérieur... Il n’a reçu aucune lettre et n’a vu personne...

– Non, je n’ai vu personne, confirma M. Henri.

Il me regarda rapidement, mais j’avais ma figure la plus innocente.

*** **

Le jour suivant, Jean-Marie me prit en particulier et sollicita la permission de s’absenter quelques heures en empruntant l’automobile.

– Vous allez à Toulouse ?... demandai-je.

– Oui, monsieur. Je serai de retour ce soir.

– Vous allez voir Kortzieff ?...

– Je ne le verrai pas sans vous. Je vais seulement le repérer, m’assurer de façon certaine de sa présence... Après, nous irons l’affronter chez lui en compagnie de M. Henri.

– Cette rencontre aura-t-elle lieu bientôt ?...

Le faux domestique avait son plan déterminé.

– Avant la fin de la semaine. Il importe d’aller vite... KortziEFF reviendrait certainement ici, à cause des deux diamants qui lui manquent... Il vaut toujours mieux être assaillant qu’assiégé... Nous avons intérêt à le surprendre au gîte.

Je me proposais de poser à Jean-Marie, au dernier moment, une insidieuse question relative aux diamants qu’il détenait, mais je n’eus pas à me donner cette peine. Sur le point de me quitter, il me tendit un vieux porte-monnaie assez crasseux :

– Les deux diamants sont là dedans, me dit-il. Je ne tiens pas à les emporter, on ne sait jamais ce qui peut arriver... Je vous prie de les garder jusqu’à mon retour.

Je saisis le porte-monnaie avec une sorte d’avidité et j’en vérifiai aussitôt le contenu. Les prodigieuses gemmes étincelaient dans leur écrin de cuir noirâtre. Je plaisantai :

– Hé ! hé ! Jean-Marie... Si je levais le pied avec ces joujoux ?...

Jean-Marie ne parut pas inquiet une seconde :

– Le vrai Charles Corme aurait peut-être eu cette tentation, répliqua-t-il, mais pas vous. Vous êtes honnête, monsieur... D’ailleurs, vous connaissez mon extraordinaire habileté de détective !... Le monde entier serait trop petit pour que vous échappiez à mes recherches.

Il souriait de sa propre emphase, mais je pensais qu’il serait peu rassurant pour moi d’avoir un jour ce diable d’homme à mes trousses.

– Je pars bien tranquille, conclut-il.

M. Henri ne fut au courant du départ de Jean-Marie qu'en entendant l'auto démarrer. Je lui expliquai, selon ce qui était convenu avec mon domestique, que ce dernier allait se ravitailler à Toulouse parce qu'il ne trouvait pas sur place tout ce qu'il désirait.

M. Henri me crut ou ne me crut pas. Il m'aurait d'ailleurs interrogé davantage en vain. Je n'en savais guère plus que lui sur l'expédition du faux sourd-muet. Je connaissais son but, mais non ses moyens de l'atteindre.

Jean-Marie ne rentra qu'à la nuit close. Il tira ostensiblement des coffres de la voiture un jambon et quelques boîtes de conserves. Puis il mangea à la cuisine avec les Jaume et alla se coucher sans avoir avec moi l'entretien qui aurait pu satisfaire un peu ma curiosité. Il ne réclama pas non plus le dépôt qu'il m'avait confié. Je m'endormis avec le porte-monnaie crasseux sous mon oreiller et je me réveillai en sursaut, baigné de sueur, plus de vingt fois dans la nuit, persuadé que l'humanité entière conspirait pour subtiliser les diamants.

Je les rendis à leur dépositaire quand il vint m'apporter mon chocolat. Il n'ouvrit même pas le porte-monnaie pour vérifier la présence des pierres et cette confiance me flatta.

– Nous irons à Toulouse vendredi, m'annonça-t-il.

– Pourquoi vendredi plutôt qu'un autre jour, demain par exemple ?...

– Parce que je sais que Kortzieff a l'intention de revenir ici samedi... Jusque-là, pas besoin de se presser... Il paraît que le pauvre homme n'est pas content de sa bouteille thermos... Il tient absolument à la rapporter à M. Henri et à lui faire quelques petits reproches bien sentis.

– Vous croyez qu'il y aura de la casse ?

– C’est à présumer, répondit Jean-Marie. Nous allons asticoter Kortzieff chez lui... Il se défendra sans aucune douceur... Mais ce serait trop de déveine s’il nous tuait tous les trois. Il en restera au moins un d’entre nous pour assurer le triomphe final de la morale !...

Et, pendant que ma tartine beurrée devenait difficile à avaler, Jean-Marie commenta :

– L’essentiel sera de tirer très vite si Kortzieff a des velléités de faire le méchant. Dans certains cas, les minutes valent des siècles... Ne lui regardez pas les mains, monsieur... cela vous mettrait en retard. Ce n’est pas aux mains d’un homme expérimenté qu’on voit s’il va vous tirer dessus, c’est à ses yeux. Il n’y a qu’en France qu’on lève le bras à hauteur de l’épaule, car ce geste ne sert à rien. Pour se servir convenablement d’un browning, il faut appuyer le poing contre le flanc... comme cela...

– Merci de la leçon, repris-je en frissonnant dans mon lit. J’espère que je ne l’oublierai pas au moment fatal...

– Oh ! monsieur, dit Jean-Marie, obséquieux, je serai là pour suppléer à votre inexpérience... Si vous tombez, vous pouvez emporter dans l’autre monde la certitude que je vous vengerai.

Je suis d’un tempérament plutôt gai, mais je ne prise pas spécialement les plaisanteries sur ma mort. Je sais qu’elle est certaine, comme celle de tous les humains, mais j’ai horreur de croire qu’elle est seulement possible.

C’est moi qui révélai à M. Henri la date de notre expédition de Toulouse. Il se déclara aussitôt guéri de sa blessure et prêt à la bataille. Il avait plus de courage que moi, peut-être parce qu’il était plus cupide. Pour ma part, le sort des diamants de la couronne carvolienne m’était tout à fait indifférent. Je ne songeais qu’à Lucy et à moi.

Il fut décidé que nous cacherions nos desseins à la jeune fille et que le prétexte avoué de notre voyage serait une consultation médicale. Mais la jeune fille ne fut pas dupe et, justement parce que nous lui affirmions que le voyage n'offrait aucun danger, insista pour nous accompagner. Bien entendu, M. Henri refusa.

– Nous serions très serrés, fillette...

– Mais papa, il y a quatre places dans la voiture...

– Nous rapporterons des quantités de paquets...

– On les mettra dans la malle arrière...

– Ils n'y entreraient pas... Je préfère que tu restes à Combenac...

Lucy se résigna à contre-cœur et j'eus le chagrin de ne pas la revoir au moment du départ. Elle fit ses adieux à son père dans sa chambre et ne descendit pas.

Nous la laissions à la garde de Jaume, qui avait l'ordre de n'ouvrir les portes à personne, sous aucun prétexte. M. Henri se déclarait sûr de l'exécution aveugle de cette consigne, mais je ne partageais pas entièrement cette confiance. Le ménage Jaume me paraissait trop occupé de lui-même pour veiller sans défaillance sur la sécurité de Lucy. Ce qui me rassurait, c'est qu'elle ne pouvait redouter que Kortzieff, et que nous allions précisément nous heurter à lui à une centaine de kilomètres plus loin.

Nous étions armés jusqu'aux dents, selon l'expression consacrée. Je me faisais difficilement à l'idée que, sous ce beau soleil, je roulais peut-être vers le royaume des ombres. Je n'avais jamais eu plus d'envie de vivre, et, sans l'aiguillon du respect humain, j'aurais dit à mes compagnons :

– Allez vous expliquer à votre guise avec ce Kortzieff que je ne connais pas. Tiraillez tant que vous voudrez !... Moi, je vous attendrai tranquillement dans la voiture...

M. Henri, bouillant d'impatience, voulait savoir où nous conduisait Jean-Marie. Il le lui demanda deux fois en cinq minutes. Jean-Marie éluda la première question et riposta sèchement à la seconde, formulée par le gros homme sur un ton comminatoire :

– Vous le verrez bien !...

Les mâchoires de M. Henri se contractèrent sous l'effet de la colère, mais il se tut. Il avait trop besoin de Jean-Marie pour se fâcher avec lui. La querelle éclaterait plus tard, sans doute au moment du partage. Là aussi, l'essentiel serait de tirer vite, très vite...

Nous arrivâmes à Toulouse dans les délais prévus. Jean-Marie arrêta la voiture devant la maison de santé du docteur Lamothe.

– C'est là, dit-il.

M. Henri et moi, nous exclamâmes :

– Comment, là ?... Chez les fous ?...

– Mais oui, répondit le placide Jean-Marie. C'est vous-même, monsieur, qui m'avez indiqué le gîte. Il est judicieusement choisi !... Où pourrait-on mieux se cacher que dans un asile d'aliénés ?... Dans cette maison de retraite, Kortzieff a mille raisons de se croire parfaitement à l'abri. On le soigne, on le dorlote, on ne le soupçonne pas. Tout ce qu'il peut faire d'insolite paraît normal. Par le truchement du borgne, il communique régulièrement avec le monde extérieur, et, quand il a besoin de sortir lui-même, il saute le mur comme un soldat en goguette.

– Il n'est pas interné sous son nom ?... demanda M. Henri.

– Non, bien sûr... c'est un modeste... Nous allons rendre visite à M. Lemonoff, de Limberg. Notre arrivée va lui causer autant de surprise que de plaisir.

J'estimai que ce n'était pas le moment de plaisanter :

– Comment allons-nous procéder ? demandai-je.

– Comme M. Lemonoff voudra, répliqua Jean-Marie, le regard dur. C'est lui qui nous donnera le ton. Nous venons lui demander les diamants de Carvolie... S'il nous les donne sans rechigner, nous le remercierons aimablement...

– Vous savez bien qu'il ne nous les donnera pas ! fit M. Henri en haussant les épaules.

– Alors, nous les prendrons, conclut Jean-Marie.

– Hum !... murmurai-je, il y aura peut-être une certaine résistance...

– Nous sommes trois contre deux... C'est à nous de tirer parti de cette supériorité numérique.

– Mais il faudrait savoir où se trouve le trésor ?...

– Je le sais, dit encore Jean-Marie. Je ne serai pas long à mettre la main dessus... Je laisse l'auto juste devant la porte pour que nous puissions décamper lestement. Ce sera sans doute utile. J'ai maquillé le numéro, je suis persuadé que tout ira bien ; surtout, pas de gestes inutiles, et, bien entendu, pas d'hésitation...

Et il sonna délibérément. Un vieux concierge nous fit pénétrer dans un vestibule spacieux et s'informa de l'objet de notre visite. Au ton de cet homme, je compris que nous étions dans un établissement de luxe. La politesse se paye comme le confort.

– Nous voudrions voir M. Lemonoff, dit M. Henri.

– Bien, messieurs, acquiesça le vieillard.

– Ce n'est peut-être pas l'heure de la visite ?...

– Oh ! nos pensionnaires peuvent recevoir quand bon leur semble,... du moins ceux qui sont en état de le faire... M. Lemonoff occupe le pavillon sept... Si vous voulez bien vous donner la peine de me suivre, je vais vous conduire.

L'aventure – le drame – commençait avec beaucoup de simplicité. À la suite du concierge, qui marchait clopin-clopant, nous traversâmes un parc admirablement entretenu et fleuri. Quelques malades, d'aspect fort paisible, se promenaient ou passaient sur des chaises longues.

Le pavillon sept, un coquet bungalow entouré de bougainvilliers, s'érigait en face de l'entrée principale, à environ soixante mètres. Je notai cela pour ne pas me tromper s'il fallait tout à l'heure sortir au galop.

Une infirmière d'une cinquantaine d'années nous accueillit sur le seuil de cet asile charmant.

– C'est des messieurs qui viennent voir M. Lemonoff, expliqua le concierge.

L'infirmière nous salua et répondit :

– M. Lemonoff est à la douche, mais il ne va pas tarder à revenir... Entrez, messieurs.

Le concierge s'en retourna et nous pénétrâmes dans le bungalow.

Mon cœur battait à grands coups.

XVI

KORTZIEFF

L'infirmière nous introduisit dans un petit salon très clair, très moderne. Les murs et les sièges étaient recouverts de la même cretonne à ramages. Sur la cheminée trônait un buste en plâtre de Marie-Antoinette, entre deux candélabres à prétentions Louis XVI. Une gravure évoquait les adieux de Fontainebleau, et une autre le printemps en Écosse. Un homme en jupon jouait du bag-pipe devant une jeune fille qui paraissait ravie de cet honneur. L'auteur du tableau n'avait sûrement jamais entendu un solo de cornemuse.

Tout cela n'était évidemment pas du goût le plus fin, mais l'ensemble était plaisant.

– Notre cher malade ne vous donne-t-il pas trop de souci ? demanda avec sollicitude M. Henri à l'infirmière. N'est-il pas trop agité en ce moment ?...

L'infirmière, qui devait être encline au bavardage, fut tout de suite mise en confiance par cette bonne figure joviale.

– Oh ! non, monsieur, répondit-elle. M. Lemonoff est toujours calme... C'est un malade très agréable. Il ne me cause aucun tracas.

– Est-ce que vous le trouvez mieux qu'à son arrivée ici ?...

– Beaucoup, monsieur... Il a fait des progrès remarquables... Son atonie a presque disparu... Au début, il ne reconnaissait pas les gens...

– Il recevait donc des visites ?...

– Oh ! non, monsieur... Je parle du docteur,... du personnel... Maintenant il met des noms sur tous les visages et il est même capable de suivre une conversation...

– Tant mieux ! se réjouit M. Henri. Je craignais que ce cher ami ne nous reconnaisse pas. J'avais beau être prévenu de son état, cela m'aurait fait une peine immense... La folie est une si terrible maladie !...

– Rassurez-vous, monsieur, dit la bonne infirmière, le docteur Lamothe affirme que M. Lemonoff pourra sortir dans quelques jours... Il pourrait même, à la rigueur, s'en aller aujourd'hui... C'est une cure merveilleuse, vous savez ?... Le médecin traitant est surpris et ravi des résultats obtenus... D'habitude, ça dure beaucoup plus longtemps.

– C'est possible, madame,... mais Lemonoff n'est pas un malade ordinaire, reprit M. Henri avec une intention narquoise que l'infirmière ne pouvait naturellement pas discerner. Est-ce qu'on lui fait subir souvent le supplice de la douche glacée ?...

– Oh ! jamais de douche glacée, monsieur ! protesta l'infirmière. Le docteur Lamothe est opposé à tous les traitements barbares... Il considère que les fous sont comme des enfants et qu'il faut les traiter par la douceur. Nos douches sont données à la température normale et suivies d'un bon massage.

– En somme, dit avec bonhomie M. Henri, des gens bien portants, comme moi par exemple, seraient heureux de recevoir les mêmes soins que vos malades. Vous les gâtez, madame... Vous les dorlotez... Lemonoff a été bien inspiré de choisir votre maison.

– Nous avons une réputation mondiale, déclara fièrement l’infirmière, comme si cette réputation eût dépendu d’elle-même. Sans trahir le secret professionnel, je puis vous confier que, l’année dernière, nous avons reçu et guéri dans ce même pavillon...

Nous ne devions jamais savoir qui elle avait reçu l’année précédente, car pendant qu’elle prononçait ces paroles, Lemonoff-Kortzieff entra.

Il était vêtu d’un coquet pyjama en flanelle blanche. Il marchait à pas tranquilles et, sur ses talons, venait le borgne.

En nous apercevant, M. Henri et moi, Kortzieff eut un sursaut de stupeur.

– Vous ?... s’exclama-t-il.

Les traits de l’infirmière s’irradièrent :

– Messieurs, dit-elle, vous voyez que je ne vous ai pas menti... M. Lemonoff reconnaît les gens tout de suite !

Lemonoff-Kortzieff lui fit un signe bref :

– Laissez-nous, madame Lespinasse.

L’infirmière sortit, docilement. Kortzieff nous regardait tour à tour en se mordant la lèvre inférieure. Nul ne se décidait à entamer la conversation. Enfin, Kortzieff murmura quelques mots dans une langue que je ne compris pas, et pour cause, puisque je n’avais jamais entendu un mot de carvolien. Le silencieux Sitchenko se plaça aussitôt devant la porte.

M. Henri, au fond beaucoup moins gai qu’il cherchait à le paraître, éclata de rire :

– Ça vous la coupe, hein ?... Vous ne vous attendiez pas à notre visite, mon cher Lemonoff ?... Vous ne pensiez pas que j’arriverais jamais à vous dénicher ?...

Kortzieff s'assit, ou plutôt se laissa tomber dans un fauteuil tout en répliquant insolemment :

– Ne vous parez donc pas des plumes du paon !... Ce n'est ni vous ni cet imbécile de Charles qui m'avez déniché, comme vous avez l'air de vous en vanter... Vous êtes trop bêtes tous les deux.

Il pointa l'index vers Jean-Marie :

– C'est Monsieur qui a tout fait et je l'en félicite.

Jean-Marie s'inclina correctement pour remercier.

– Le hasard m'a servi, dit-il avec modestie.

– Non, non, répartit Kortzieff. Vous êtes très fort... plus fort que je ne croyais. J'aurais dû suivre ma première impulsion et vous faire tuer dès le début...

– Vous êtes trop aimable, remercia de nouveau Jean-Marie.

– Mais je ne sors pas assez, continua Kortzieff. Je suis devenu si casanier !... Je ne me suis pas rendu compte de l'importance et du danger de votre travail sournois... Sitchenko est un garçon dévoué, mais il manque parfois d'initiative... C'est ainsi que vous avez pu me jouer quelques sales tours... Ça ne fait rien, monsieur. Vous ne perdez rien pour attendre. Je ne suis pas un ingrat... À votre place, je ferais mon testament.

– Oh ! monsieur... Il est fait depuis longtemps, dit Jean-Marie. Mais avez-vous fait aussi le vôtre ?... Tout me porte à croire qu'on l'ouvrira avant le mien...

– Vraiment ? plaisanta Kortzieff. Pourtant, le médecin me trouve beaucoup mieux... Ils n'ont plus aucune inquiétude sur ma santé.

– Oh ! s'exclama Jean-Marie, ce n'est pas l'avis du médecin qu'il vous faudra...

– Ah ! ah !... L'avis de qui, alors ?

– Celui du chirurgien, monsieur...

Tout cela était débité sans élever la voix, sur le ton le plus aimable. Pendant que s'échangeaient ces propos, je surveillais aussi jalousement le borgne que son maître, mais Kortzieff n'avait rien dans les poches de son pyjama, et Sitchenko, toujours gardien de la porte, gardait les bras croisés sur la poitrine.

– Au fond, dit Kortzieff, je suis vexé assez de n'avoir pas su me dérober à vos recherches... Je croyais ma cachette excellente... Mais bah !... aujourd'hui, les questions d'amour-propre doivent être reléguées au second plan. Vous êtes là, tant mieux !... Je suis d'autant plus ravi de vous recevoir que j'allais de nouveau partir pour Combenac. Henri m'a trompé l'autre jour et je suis extrêmement susceptible. Ce n'est jamais gratuit de se moquer de moi.

Des rides plissèrent le front de M. Henri :

– Moi, mon cher ami, je me suis moqué de vous ?...

– Et comment ! ricana Kortzieff.

– Je vous en prie,... expliquez-moi de quelle façon ?...

– Oh ! cela ne m'humilie pas de l'avouer... La bouteille thermos était vide.

À cette révélation à laquelle il ne s'attendait guère, les joues de M. Henri devinrent toutes pâles.

– Elle était vide ?... balbutia-t-il. Mais alors ?...

– Alors, reprit Kortzieff, deux des plus beaux diamants, les plus blancs, les plus gros, manquent toujours à l'appel.

M. Henri n'hésita pas une seconde ; il se tourna vers moi avec une sombre fureur :

– Charles, tu m'as encore volé !...

Jean-Marie m'épargna la peine de proclamer mon innocence :

– Ne vous emportez pas à la légère, dit-il à M. Henri, et n'accusez pas M. Charles. Ne lui avez-vous pas juré que vous ne possédiez plus aucune pierre et qu'elles étaient toutes entre les mains de M. Kortzieff ?... Vous lui avez bien fait ce serment, n'est-ce pas ?... M. Charles n'a pas douté une seconde de votre parole d'honneur... Moi, par bonheur, j'ai eu la curiosité de vérifier... Les domestiques, ça furète partout !...

– Alors, c'est vous qui avez les diamants ? demanda Kortzieff.

– Oui, monsieur, répondit Jean-Marie.

– Sur vous ?...

– Bien sûr. Ce sont des choses qu'il ne faut pas laisser traîner, surtout que je n'ai pas eu le temps de m'assurer contre le vol.

– Très bien !... Très bien !... dit Kortzieff.

– Oui, continua Jean-Marie. Je pense comme vous que tout le lot doit appartenir à une même personne.

– C'est-à-dire à moi, compléta Kortzieff.

– Ah ! monsieur, fit Jean-Marie sur un ton intraduisible. Jusqu'à maintenant nous avons été pleinement d'accord... C'est à partir de là que nos avis diffèrent.

– Non, non ! affirma Kortzieff. Nos avis ne différeront pas longtemps... Je saurai vous convaincre avant que vous sortiez d'ici... vous convaincre définitivement !...

L'expression de sa voix me glaça. Nous entrions dans le drame.

M. Henri, surpris par l'assurance de Jean-Marie, écoutait attentivement. Je le devinai prêt à se ranger sur-le-champ du côté de Kortzieff s'il trouvait intérêt à cette volte-face.

Kortzieff, abandonnant Jean-Marie, s'adressa à moi :

– Et vous, Charles, pourquoi ne nous donnez-vous pas votre avis ?... Cela vous intéresse, pourtant.

Je n'avais pas d'avis, j'étais témoin. Je ne répondis donc rien. Kortzieff abandonna son fauteuil pour venir s'asseoir sur une chaise près de moi.

– Vous êtes trop familier avec les domestiques, dit-il. Un bon maître de maison doit toujours faire respecter les préséances... Vous avez laissé prendre trop d'importance à un simple valet... Nous serions, par votre faute, dans une bien triste situation si votre pseudo-sourd-muet savait où se trouve le reste du trésor.

– Je le sais, monsieur, fit Jean-Marie avec une insupportable politesse.

Cette fois, Kortzieff resta incrédule.

– Vous vous vantez !... Vous ne savez rien.

– Pas du tout, insista Jean-Marie. Le trésor est ici-même, dans cette pièce...

Cela devait être vrai, car Kortzieff recommença à se mordiller la lèvre :

– Vous êtes encore plus fort que je ne pensais, dit-il enfin. Je vais donc vous faire une proposition... Voulez-vous devenir mon allié ?...

– Hélas ! monsieur,... je ne peux pas, fit l'autre, l'air navré.

– Pourquoi ?...

– Parce que je suis un vilain égoïste.

– Qu'est-ce que cela signifie ?...

– Ma devise est : chacun pour soi.

– Messieurs, messieurs ! s'exclama Kortzieff sans emportement ; songez un peu que vous êtes chez un fou... Je puis inopinément me livrer aux pires excès... Je puis vous tuer, je ne serais jamais inquiété... J'ai la Faculté de médecine pour moi !... Vous avez oublié cela, tant pis pour vous !...

Et le drame se déroula, foudroyant, hallucinant.

Kortzieff ouvrit vivement le tiroir d'un guéridon pour s'emparer d'un browning, tandis que Sitchenko braquait un browning sur moi. J'eus la présence d'esprit de glisser de ma chaise et de m'asseoir sur le parquet. Je ne sais si le borgne tira, mais sa balle ne m'atteignit pas.

Des détonations claquèrent. Le borgne fléchit soudain sur les genoux et s'abattit à gauche.

Kortzieff avait son revolver à la main, mais il n'eut pas le temps de s'en servir. Jean-Marie fut plus prompt que lui.

Je vis une tache rouge maculer subitement le front de Kortzieff, juste entre les deux yeux Kortzieff s'abattit en avant, et le silence régna.

– Attrapez !... dit Jean-Marie en lançant un gros portefeuille qu'il extirpa d'une poche de Sitchenko.

M. Henri, d'instinct, happa le portefeuille au vol.

– Qu'est-ce que c'est ?... demanda-t-il.

– Vos papiers !... Les preuves de vos turpitudes...

– Dieu soit loué ! fit M. Henri en se disposant à ouvrir le portefeuille.

Mais Jean-Marie lui donna une violente poussée.

– Partez !... cria-t-il. Je me charge de tout !... Partez donc !

Alors, M. Henri et moi, nous prîmes courageusement la fuite.

XVII

UNE RENCONTRE

M. Henri et moi, nous sautâmes ensemble dans l'auto. Heureusement, il n'y eut pas de second dans cette affaire, car le premier ne l'aurait pas attendu. Ce fut une ruée éperdue, d'autant plus maladroite pour des gens cherchant à se cacher, que nous marchions à une allure qui éveillait partout l'attention. Jamais je ne fus injurié si souvent par les piétons.

Je ralentis au delà de Muret, après avoir évité par miracle d'entrer en collision avec une vache vagabonde et de mentalité frivole. Cette ruminante, s'arrêtant soudain de paître l'herbe de l'accotement, se mit à gambader au milieu de la chaussée.

– Chameau !... lui criai-je.

Ce nom appliqué à une vache fit rire M. Henri, que j'imitai sottement. Cette gaîté nerveuse nous détendit, et assis côte à côte, nous nous regardâmes avec une complaisance attendrie.

– Kortzieff est mort !... exulta M. Henri. Il est mort !... mort !... mort !... C'est magnifique !...

J'ajoutai sur le même ton :

– D'autant plus magnifique que tu as les papiers...

Il se frappa fortement la poitrine :

– Oui, les papiers sont dans ma poche !... Je les sens, ils y sont !... Nous n'avons plus rien à craindre de ce côté-là !... Nous n'irons pas au bain ! Nous les brûlerons en arrivant !...

– Tu me donneras les miens...

Mais il refusa sans pouvoir comprendre la curiosité spéciale qui me poussait :

– Non, non !... je ne te les donnerai pas !... Un coup de vent pourrait les faire s'envoler !... Au feu le plus tôt possible !... Je ne serai tranquille que devant un tas de cendres !...

Il se retournait fréquemment pour inspecter la route derrière nous, mais nul ne nous suivait. Il aurait fallu un bolide pour nous rattraper.

J'accélérai de nouveau en songeant à la joie qu'allait éprouver Lucy. Son père étant sauvé, j'espérais un changement favorable dans l'humeur de la jeune fille. J'aurais été bien en peine d'expliquer pourquoi, mais j'avais la quasi-conviction d'un bonheur possible et même certain.

M. Henri me cria à l'oreille :

– Tout de même, nous sommes peut-être roulés !...

– Comment cela ?

– C'est ton domestique qui a tous les diamants...

– Cela m'est bien égal !...

Cette déclaration laissa mon gros compagnon tout pantois. Il n'était pas aussi désintéressé que moi dans cette histoire. C'était d'ailleurs naturel, puisque sa seule convoitise l'avait précipité dans l'aventure.

Ma pensée se reporta sur Jean-Marie. C'était lui qui assumait tous les ennuis dont une part devait logiquement m'échoir. Je l'avais laissé devant deux cadavres sans me demander comment il tirerait son épingle du jeu. Je me répétais que c'était parce que je me sentais complètement étranger à cette affaire. C'était véridique, mais c'était un piètre raisonnement, peu à mon honneur ; j'avais déjà eu assez de profit, pour consentir à assumer quelques risques.

Toutefois, si Jean-Marie nous avait fait partir pour éviter de nous compromettre, il devait avoir son plan. Il m'avait donné jusque-là assez de preuves de son sang-froid et de son habileté pour que je puisse espérer que, malgré le double assassinat, il parviendrait à s'esquiver sain et sauf.

On ne manquerait naturellement pas de nous rechercher, mais, quand nous allions être de nouveau réunis tous les trois, nous trouverions bien un moyen de dépister la police française. D'ailleurs, qui soupçonnerait d'assassinat, dans un asile de fous de la banlieue toulousaine, les paisibles hôtes de Combenac ?

Toutes ces idées et bien d'autres se bousculèrent dans ma tête jusqu'à mon arrivée. Mon chien Picard me signala bruyamment et joyeusement ; la porte s'ouvrit et nous distinguâmes sur le seuil un groupe composé de Lucy, de Jaume et de la femme rousse. Malgré nos assurances au départ, tout le monde était anxieux de nous revoir sains et saufs.

Lucy embrassa son père. Elle allait – peut-être – me tendre la main, quand M. Henri lui lança triomphalement :

– Réjouis-toi, Lucy !... Nous avons les papiers !...

Dès lors la jeune fille ne s'occupa plus de moi.

– Oh ! papa, est-ce vrai ?... dit-elle avec émotion.

– Mais oui, mon petit !... C'est si vrai que les voilà !...

Et il tendit le portefeuille à Lucy. Elle en vérifia aussitôt le contenu avec émotion. Je vis des lettres et des feuillets qui ressemblaient à des reçus. Comme Lucy en dépliant ces feuilles me regarda, je compris qu'une bonne partie de ces documents se rapportaient aux malversations de Charles Corme.

Mais, interrompant l'examen, M. Henri s'écria, comme si un incendie eût dévoré la maison :

– Au feu !... Au feu !...

La femme rousse, qui assistait à la scène, dit alors :

– Justement, le fourneau de la cuisine est allumé.

Nous nous rendîmes immédiatement dans la cuisine, en procession un peu ridicule. Le fourneau flambait sous un vulgaire pot de soupe aux choux.

Lucy laissa choir le portefeuille dans le feu. Cela fit jaillir une haute flamme qui décrût au bout de quelques secondes. Tout était fini les dangereux papiers n'existaient plus.

La femme rousse, les yeux brillants, s'avança alors vers M. Henri.

– Maintenant, monsieur, dit-elle, puisque tout est brûlé, André est libre ? Tout à fait libre ?...

– Mais,... hésita le gros homme, ne soyez pas si pressée...

– Oui, votre mari est libre !... déclara fermement Lucy. André Jaume n'a plus désormais rien à craindre de personne, il n'est plus obligé de servir mon père !... La preuve de sa défaillance a disparu en même temps que les autres !...

M. Henri ne paraissait pas de cet avis, mais on ne lui demanda pas son approbation. Je comprenais sa désolation de se priver des services d'un auxiliaire dévoué jusqu'au crime et qu'il tenait par la menace.

Le couple se confondit en remerciements émus, et nous le laissâmes se congratuler dans la cuisine.

Ce fut en entrant dans le salon que Lucy s'aperçut de l'absence de Jean-Marie, ou du moins qu'elle s'y intéressa.

– Où est Jean-Marie ?... demanda-t-elle.

– Il est resté à Toulouse, répondit M. Henri. Charles va te raconter tout cela... Moi, je monte dans ma chambre, car il faut que je vérifie mon pansement... Je dois avoir perdu un peu de sang, mais ce n'est rien... À bientôt, mes enfants !... Soyez contents, la vie est belle !...

Cette façon maladroite de me ménager un tête-à-tête avec Lucy me choqua pour elle. Mais la jeune fille, peut-être à cause de la destruction des papiers, se montra très à l'aise et même avenante quand nous fûmes seuls. Sans emphase oratoire, je fis le récit des événements qui s'étaient déroulés dans le pavillon sept. En m'écoutant, Lucy devenait toute triste :

– Encore du sang !... Toujours du sang !... murmura-t-elle. Quelle horreur, Charles !...

Troublé, je tentai de la reconforter.

– Oui, il y a deux morts de plus... Mais Kortzieff et le borgne n'étaient que des canailles.

– C'est vrai, répondit-elle, et je sais qu'ils ont failli assassiner mon père... Je les plains quand même... Et puis... et puis... il y a de votre faute, Charles...

Ce reproche était injuste, puisqu'il s'adressait à feu mon cousin, mais je fus pourtant obligé de l'accepter et de courber humblement le front dans l'attitude du coupable repent.

– Croyez-vous que Jean-Marie reviendra ?... reprit Lucy après un silence.

– Je l’espère, répliquai-je.

– Il reviendra avec les diamants ?...

– Probablement.

– Ah ! ces maudits diamants !... s’écria la jeune, fille. Ils portent malheur ! Charles, je vous en conjure, obtenez de mon père qu’il y renonce !... qu’il les renvoie en Carvolie !...

– Moi, je suis tout prêt à renoncer à ce bien mal acquis, répondis-je avec empressement, mais je ne suis pas seul... Henri acceptera-t-il ?

– Peut-être le convaincrions-nous en unissant nos efforts... Me promettez-vous de m’aider, Charles ?

– De grand cœur, Lucy...

– Ne vous froissez pas si j’insiste... Vous ne me trahirez pas ?...

– Jamais...

Spontanément cette fois, elle m’offrit les deux mains. Très ému, j’allais prendre ces mains chéries quand une voix de femme proféra :

– Charles !...

Je me retournai, surpris. Sur le seuil du salon se tenait une grande jeune fille en tenue de sport. Elle portait une culotte, des bandes molletières, une vareuse de cuir et une casquette d’homme. Elle devait descendre d’auto ou de motocyclette, car elle venait tout juste d’arracher ses lunettes noires.

Elle était belle, d’une beauté étrange, inquiétante. Peut-être savait-elle parfois sourire, mais pour l’instant elle avait l’air tragique. D’ailleurs, le revolver qu’elle étreignait suffisait à indiquer ses intentions à mon égard.

Je devinai en un éclair que j'étais en présence de Sonia, la sœur de Kortzieff, l'ancienne maîtresse et l'ennemie de mon cousin.

Lucy, pâle comme une morte, restait figée sur place. Sonia fit deux pas, me regarda dans les yeux et s'exclama :

– Mais vous n'êtes pas Charles Corne ?...

Je répondis sans me rendre compte de ce que je disais :

– Non, mademoiselle..., je ne suis pas Charles Corne !

– Qui êtes-vous alors ?... poursuivit Sonia.

– Je suis son cousin.

– Où est Charles ?...

– Il est mort.

Et c'est à ce moment précis que reparut mon domestique Jean-Marie, les bras chargés du gros buste en plâtre de Marie-Antoinette.

XVIII

FINIR L'HISTOIRE

Jean-Marie me rejoignit dans ma chambre. Depuis que, sur sa demande, je l'avais laissé seul avec l'inquiétante Sonia, je n'avais cessé de marcher de la porte à la fenêtre et de la fenêtre à la porte.

Lucy avait entendu mon aveu, mais comment l'avait-elle interprété ? Elle était fixée sur mon identité, mais quelle serait sa conduite à mon égard ?

La réaction de son père ne m'inquiétait pas du tout, tant était profonde l'impression de sécurité que me donnait la présence du faux sourd-muet. Avec lui, j'aurais bravé un régiment – du moins à ce qu'il me semblait à cet instant, car, en face d'un danger précis, j'ai toujours perdu la majeure partie de mon assurance, sinon la totalité.

Il ne me tardait guère de savoir comment Jean-Marie était sorti indemne de la maison des fous, et pourquoi il avait emporté le buste de Marie-Antoinette. C'était pourtant intéressant, mais je n'avais qu'un désir : me retrouver le plus vite possible devant Lucy après le départ de Sonia.

En entendant pétarader un moteur, je courus à la fenêtre. J'aperçus, dans le chemin conduisant à la route nationale, la

silhouette d'un ou d'une motocycliste. J'en conclus avec plaisir que Sonia s'en allait.

Jean-Marie se montra quelques minutes plus tard.

– Je viens de la liquider, m'annonça-t-il familièrement.

– Sans difficultés ?... demandai-je.

– Oui... Cette fille n'a rien contre vous et elle se moque éperdument de la mort de son frère, avec qui elle était fâchée depuis des mois, pour la centième fois. C'est à Charles Corme qu'elle en voulait. Puisque Charles Corme n'est plus, sa haine tombe. Elle a filé en me faisant cadeau de son revolver.

– Où va-t-elle ?...

– Le sait-elle elle-même ?... fit Jean-Marie avec un geste vague. Ce n'est pas certain. Elle va n'importe où continuer son existence d'aventurière... L'essentiel, c'est que vous ne la reverrez plus. Elle est séduisante, infiniment désirable, mais il vaut mieux l'avoir pour amie que pour ennemie... Sa frénésie de vengeance n'avait rien de rassurant pour votre peau... Mais assez parlé de cette Sonia ; descendons, car M. Henri et sa fille nous attendent avec une certaine impatience.

– Il me tarde également de savoir... dis-je.

– De savoir quoi ?... questionna-t-il avec un malicieux sourire.

– Mais,... murmurai-je en rougissant, de savoir ce que vous avez fait.

– Eh bien ! venez... Le même récit servira pour tout le monde.

M. Henri nous guettait au bas de l'escalier.

– Les diamants ?... fit-il.

– Je les ai rapportés, répondit flegmatiquement Jean-Marie.

– Tous ?...

– Tous !

M. Henri s'écria :

– Ah ! laissez-moi vous embrasser !... Jean-Marie, vous êtes l'as des as !...

Mais, avec sa froideur ordinaire, Jean-Marie se déroba à l'étreinte du gros homme.

– Doucement !... doucement !... riposta-t-il. Je suis hostile aux effusions théâtrales. D'ailleurs, vous vous pressez trop... Vous ne voudrez peut-être plus m'embrasser quand j'aurai terminé mon récit.

Déconcerté par l'ironie du faux sourd-muet, M. Henri le suivit en silence. Nous nous assîmes tous trois auprès de Lucy, qui, depuis mon entrée dans le salon, ne me quittait pas des yeux. Cet examen insistant me gênait, encore que je ne lusse aucune hostilité dans le regard de la jeune fille.

– Tout d'abord, commença Jean-Marie, expliquons à M. Henri ce que mademoiselle sait déjà...

Et, me désignant :

– Monsieur n'est pas Charles Corme...

– Quoi ?... Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?... baffouilla M. Henri.

– Ce n'est pas une plaisanterie, reprit Jean-Marie. Charles Corme, le vrai, a été tué dans cette maison même, par vous, ou, pour préciser, par votre homme à tout faire, André Jaume. Si vous doutez, je puis vous mettre devant le corps de votre victime, mais c'est un spectacle qui ne doit pas être indispensable à

votre bonheur... Je m'empresse d'ajouter que la société n'a pas perdu un de ses plus beaux fleurons en la personne du défunt. Lui aussi avait du sang sur les mains, et, si vous vivez encore, ce n'est pas sa faute. Considérons donc son assassinat comme le dénouement d'un duel à la loyale. Nul ne vous reproche rien au sujet de cet assassinat, vous n'éprouvez aucun remords, et M^{lle} Lucy vous aime assez pour vous pardonner ce crime comme elle vous a pardonné vos autres infamies...

Ce préambule cruel exaspéra M. Henri ; je crus qu'il allait se jeter sur Jean-Marie, mais je n'éprouvai aucune inquiétude sur l'issue de la bagarre.

– Je vous défends de me parler sur ce ton !... vociféra le gros homme. Sinon, je... je...

Mais Jean-Marie ne se démonta pas :

– Ne me défendez rien, monsieur, et écoutez-moi. Revenons à notre sujet et évitons de nous mettre en colère... Vous ne m'intimidez pas du tout... Donc, monsieur n'est pas Charles Corme...

– Qui est-ce alors ?... fit M. Henri.

– Son cousin, Jacques Corme... Un honnête homme, monsieur. Un peu trop léger, certes, et se fourrant trop facilement dans tous les guêpiers, mais d'une mentalité qui n'a rien de comparable avec celle du défunt...

– Mais enfin, interrompit M. Henri, comment monsieur s'est-il substitué à son cousin ?...

– C'est une idée de son cousin lui-même... Nous vous fournirons plus tard là-dessus quelques détails amusants. C'est aux oreilles de monsieur que vous faisiez gentiment siffler vos balles au cours d'une chasse au sanglier et c'est lui que vous avez assommé à coups de trique dans un chemin creux. Mais ce sont là des petits épisodes que nous négligeons aujourd'hui. Si j'y fais

allusion en passant, c'est pour prouver péremptoirement à M^{lle} Lucy que le faux Charles Corne ici présent est une victime et non pas un bandit.

» Si j'ai voulu vous retrouver, cher monsieur Henri, c'était pour retrouver par la même occasion Kortzieff, que je savais possesseur d'une partie des diamants, il serait même entré en possession de la totalité si je n'avais mis bon ordre à cela...

» Je ne vous cache pas que, pendant toute la première période, j'ai pensé que vous élimineriez vous-même Kortzieff et que vous l'enverriez *ad patres*... Mais c'est lui qui a toujours gardé la direction des opérations, et, si je n'étais pas intervenu, à bout de patience, vous auriez fourni personnellement la matière d'un joli fait divers dans les journaux de France. Les lecteurs sont friands de ce genre d'articles... Votre décès accidentel m'aurait peiné, car je suis un sentimental...

» Je n'ai d'ailleurs descendu Kortzieff et Sitchenko que parce qu'ils se préparaient à nous descendre tous trois. Deux balles étaient les seuls arguments capables de les arrêter... Et, si je vous ai conseillé la fuite immédiate après mon exploit, c'était parce que je ne voulais pas que vous figuriez à l'enquête. Les juges d'instruction sont si indiscrets !... J'ai préféré assumer toutes les responsabilités...

– Mais pourquoi êtes-vous resté là-bas après nous ?... dis-je.

– Pour m'emparer du lot de diamants. Quand il s'est fait interner chez le docteur Lamothe, Kortzieff a prétendu qu'il ne pouvait manger ni dormir s'il n'avait pas constamment sous les yeux un buste en plâtre de Marie-Antoinette qu'il transportait dans ses bagages. Ce buste remplaça la pendule sur la cheminée, comme vous l'avez vu.

» C'est un honnête moulage récemment fait. C'est de l'ouvrage d'amateur ; il suffit pour s'en convaincre de constater

le volume et la grossièreté des coutures. Les diamants de la couronne de Carvolie sont noyés dans le plâtre, il suffit de briser la statue pour les récupérer.

– Cassons-la tout de suite ! s’empressa, M. Henri. Je cours chercher un marteau !...

– N’en faites rien, intima Jean-Marie, et laissez le marteau à sa place.

– C’est pour les compter !... insista le gros homme.

– Inutile, monsieur... J’en sais le nombre exact.

– Et c’est aussi pour les partager, acheva Henri.

– Mais pardon !... je ne les partage pas, dit Jean-Marie. Je les garde tous pour moi.

– Avec notre permission ! susurra le gros homme, que je compris disposé à la bataille.

– Avec ou sans votre assentiment, reprit mon singulier domestique. C’est ma décision irrévocable.

– Monsieur !... dit M. Henri en s’adressant à moi, nous n’allons pas nous laisser dépouiller !... Nous sommes deux pour convaincre ce malhonnête homme.

– Papa !... supplia Lucy.

– Non, ma petite !... riposta M. Henri, sans rien perdre de sa douceur hypocrite. J’exige ma part !...

– Il n’y a de part pour personne, dit avec force Jean-Marie. Je ne suis pas un voleur, moi. Je suis tout simplement inspecteur de la police mobile, et j’ai été chargé par mes chefs de remettre la main sur les diamants. Je me démasque maintenant que ma besogne est finie.

La foudre tombant aux pieds de M. Henri n'eût pas produit plus d'effet.

– Vous... vous êtes un policier ?... bégaya-t-il. Mais alors... vous m'avez roulé ?...

– Je vous ai sauvé ! rectifia Jean-Marie. Grâce à mon intervention, à mon témoignage, nul ne vous inquiétera. Sa Majesté Ahmed veut le silence pour des raisons diplomatiques que vous connaissez. Vous ne tomberez donc pas dans les griffes de la justice. Estimez-vous heureux de garder l'argent que vous avez indûment rapporté de Carvolie.

– Et, comme ça, le roi pourra boucler son emprunt ! ricana avec amertume M. Henri.

– Parfaitement, dit l'inspecteur. Vous goûterez ainsi la rare satisfaction d'avoir collaboré à la paix de l'Europe...

– Satisfaction toute platonique !... maugréa le gros homme dans une grimace. C'est ridicule de s'incliner devant une raison d'État... Après tout, Ahmed est plus fripouille que moi !...

Les yeux clairs du policier exprimèrent la menace :

– Si vous préférez que je vous inculpe de l'assassinat de Charles Corme ?...

Mais M. Henri s'efforça à la gâité servile :

– Ne plaisantez pas sur ce ton, cher monsieur !...

– Je ne plaisanterai plus si vous redevenez sérieux... Oubliez ce qui s'est passé, ... ce sera prudent. Le cadavre enseveli près d'ici sera escamoté, la fin de Kortzieff et du borgne sera présentée comme une banale histoire de fous...

Deux aliénés se sont mutuellement donné la mort au cours d'une crise... Tout est bien qui finit bien. Remerciez-en

M^{lle} Lucy, dont la grâce a agi sur moi dès le premier jour... Vous lui devez beaucoup...

Feignant de ne pas s'apercevoir de l'embarras de la jeune fille, l'inspecteur se tourna vers moi :

– Vous, cher ami, un dernier conseil, n'endossez plus désormais la personnalité d'un autre. On ne sait jamais où cela peut mener.

– Oh ! non !... m'écriai-je avec conviction. La première expérience me suffit ! Mais pourquoi m'avez-vous poussé à garder mon rôle après la mort de mon cousin ?...

– Parce que, sans vous, je n'aurais sans doute jamais attrapé Kortzieff et M. Henri... Charles mort, je les perdais. C'est pourquoi j'ai fait mon possible pour vous remettre entre les mains de celui qui croyait vous avoir bel et bien tué.

– Ne parlez pas tout le temps de cette bêtise !... coupa M. Henri d'un ton désinvolte... C'est le passé, n'y pensons plus !...

– Vous avez raison, acquiesça l'inspecteur. S'il vous reste un sou de bon sens, monsieur Henri, vous ne vous occuperez plus que de l'avenir. Il peut être infiniment agréable pour vous et pour ceux qui vous entourent...

– Oh ! ça... murmurai-je mélancoliquement.

Le faux sourd-muet n'entendit sans doute pas.

– Nous rentrerons à Paris demain, me dit-il.

Le lendemain, tandis que Jaume et sa femme achevaient de ranger les bagages et que M. Henri et Jean-Marie jouaient au jacquet, je voulus faire une dernière fois le tour du parc de Combenac, et Lucy accepta de m'accompagner.

Presque sans parler, nous admirâmes la forêt, ainsi que l'horizon de la chaîne titanique dont les plus hauts sommets se paraient de la neige de septembre. Le paysage était à la fois austère et accueillant.

En débouchant de la châtaigneraie, nous rencontrâmes mon voisin M. Barthe, son éternel fusil sous le bras.

Il fallut s'arrêter, car M. Barthe était déjà au courant de mon prochain départ. Les nouvelles vont vite à la campagne. Il m'accabla de compliments et m'affirma qu'on allait me regretter jusqu'aux confins de la région. Pour me débarrasser de ce brave bavard, je lui promis formellement, solennellement, de revenir le printemps suivant.

Pendant cette conversation que je ne pus abrégé à ma guise, M. Barthe ne cessait de regarder Lucy qui, éloignée de quelques pas, cueillait des œillets sauvages sur un talus.

– Je vous demande pardon, m'excusai-je en la rejoignant après les dernières poignées de main ; je ne vous ai pas présentée à cet aimable homme... Je ne l'ai pas fait parce que je ne savais quel titre vous donner...

Elle leva ses grands yeux :

– Quel titre ?...

– Oui...

– Je ne comprends pas...

– Je me demandais si j'avais le droit de dire : « Voici ma fiancée... »

Lucy ne répondit pas. Elle se contenta de rougir et de sourire.

Et cela me suffit.

FIN

Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en avril 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : René Pujol, *La résurrection de M. Corme*, Paris, Les Éditions de France, 1935. La photo de première page, *Maison d'accueil à Maguelonne*, a été prise par Laura Barr-Wells le 10.04.13.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](#),
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>,
<http://fr.wikisource.org> et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.